

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1906

THÈSE

N°

222

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 5 avril 1906, à 1 heure.

PAR

M. René CHARPENTIER

Né à Anet (Eure-et-Loir), le 7 avril 1881

ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS

INTERNE DES ASILES D'ALIÉNÉS DE LA SEINE

DÉGÉNÉRESCENCE MENTALE ET HYSTÉRIE

LES EMPOISONNEUSES

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE ET MÉDICO-LÉGALE

PRÉSIDENT: **M. JOFFROY**, professeur.

JUGES. { **MM. DEBOVE,** } professeurs.
 { **RAYMOND,** }
 { **DUPRÉ,** } agrégé.

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1906

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

	Doyen.	M. DEBOVE.
	Professeurs.	MM.
Anatomie.		POIRIER.
Physiologie..		Ch. RICHEL.
Physique médicale.		GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.		R. BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.		BOUCHARD.
Pathologie médicale.		{ HUTINEL.
		{ BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale.		LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.		CORNIL.
Histologie.		MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.		SEOND.
Pharmacologie et matière médicale.		POUCHET.
Thérapeutique.		GILBERT.
Hygiène.		CHANTEMESSE.
Médecine légale.		BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.		DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée.		ROGER.
		{ LANDOUZY.
Clinique médicale.		{ HAYEM.
		{ DIEULAFOY.
		{ DEBOVE.
		{ GRANCHER.
Clinique des maladies des enfants.		JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'en- céphale.		GAUCHER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.		RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux.		{ LE DENTU.
		{ RECLUS.
Clinique chirurgicale.		{ TERRIER.
		{ BERGER.
Clinique ophtalmologique.		DE LAPERSONNE.
Clinique des maladies des voies urinaires.		GUYON.
Clinique d'accouchements.		{ PINARD.
		{ BUDIN.
Clinique gynécologique.		POZZI.
Clinique chirurgicale infantile.		KIRMISSON.
Clinique thérapeutique.		ROBIN.

Agrévés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
AUVRAY.	DESGREZ.	LAUNOIS.	POTOCKI.
BALTHAZARD.	DUPRÉ.	LEGRY.	PROUST.
BEZANÇON.	DUVAL.	LEGUEU.	RÉNON.
BRANCÀ.	FAURE.	LEPAGE.	RICHAUD.
BRINDEAU.	GOSSET.	MACAIGNE.	RIEFFEL. <i>Chef des</i>
BROCA (ANDRÉ).	GOUGET.	MAILLARD.	<i>trav. anatomiques.</i>
CARNOT.	GUIART.	MARION.	TEISSIER.
CLAUDE.	JEANSELME.	MAUCLAIRE.	THIROLOIX.
CUNEO.	LABBÉ.	MÉRY.	VAQUEZ.
DEMELIN.	LANGLOIS.	MORESTIN.	WALLICH.

Sécrétaire de la Faculté : M. N...

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR JOFFROY

PROFESSEUR DE CLINIQUE DES MALADIES MENTALES

MÉDECIN DE L'ASILE SAINTE-ANNE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MES MAÎTRES EN PSYCHIATRIE

M. LE DOCTEUR DUPRÉ

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ
MÉDECIN DES HOPITAUX
MÉDECIN EN CHEF ADJOINT DE L'INFIRMERIE SPÉCIALE
DE LA PRÉFECTURE DE POLICE

(Externat 1902-Externat 1904.)

M. LE DOCTEUR DENY

MÉDECIN EN CHEF DE LA SALPÊTRIÈRE

(1902.)

M. LE DOCTEUR DUPAIN

MÉDECIN EN CHEF DE L'ASILE DE VAUCLUSE

(Internat 1905.)

M. LE DOCTEUR MAGNAN

MÉDECIN EN CHEF DE L'ASILE-CLINIQUE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

(Internat 1906.)

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX

M. LE PROFESSEUR DEJERINE.

M. LE PROFESSEUR LANDOUZY.

M. LE PROFESSEUR GAUCHER.

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ FAURE.

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MARION.

M. LE DOCTEUR GUINON.

M. LE DOCTEUR MATHIEU.

Que M. le professeur agrégé DUPRÉ, M. le professeur RÉGIS, de Bordeaux, MM. DUPAIN, LALLEMANT, VIGOUROUX et SIMON, médecins des Asiles, M. HAMARD, avocat à la Cour d'appel de Rennes, ancien bâtonnier, et tous ceux qui nous ont fait l'honneur de s'intéresser à ce travail et de nous aider à nous procurer des documents, veuillent bien accepter nos sincères remerciements.

Avec une grande bienveillance, M. le professeur RÉGIS a mis à notre disposition ses conseils et les ressources de sa compétence spéciale en cette question, qu'il nous permette de lui en exprimer ici notre profonde reconnaissance.

AVANT-PROPOS

« Il n'y a point d'homicide plus noir
et plus condamnable que celui qui se
commet par le poison. »

(DOMAT. *Lois civiles*, t. II, p. 300.)

« Il est un crime qui se cache dans l'ombre, qui rampe au foyer des familles, qui épouvante la société, qui semble défier par les artifices de son emploi et la subtilité de ses effets les appareils et les analyses de la science, qui intimide par le doute la conscience des jurés et qui se multiplie d'année en année avec une progression effrayante; ce crime est l'empoisonnement » écrivait en 1842 M. de Cormenin. *Plus est hominem extinguere quam occidere gladio*, disait la loi Romaine et tous les législateurs ont considéré l'empoisonnement comme le crime le plus odieux et le plus méprisable. Ceux qui emploient le poison pour faire mourir quelqu'un commettent une espèce d'homicide beaucoup plus criminel que celui qui le commet par le fer, attendu, dit Merlin, qu'on peut se garantir contre celui-ci, au lieu que l'autre renferme toujours une trahison et est souvent commis par celui dont on se défie le moins.

L'auteur de ce crime appartient toujours, en effet, à l'entourage immédiat de la victime, c'est souvent celui ou celle qui a veillé auprès du lit du malade et qui s'était chargé de lui prodiguer ses soins. Les empoisonnements commis sont généralement multiples, souvent nombreux.

L'empoisonneur, au moment où il est arrêté, a déjà pu, in-

soupçonné et respecté de tous (1), commettre plusieurs crimes de ce genre, crimes qui se ressemblent tous par le moyen employé et par le but poursuivi. Aussi l'empoisonnement criminel semble-t-il réservé à ces hypocrites, capables de simuler assez la sympathie ou l'affection pour ne pas éveiller la méfiance de leurs victimes, assez tenaces pour mener à bien une entreprise périlleuse et toujours de longue durée, assez insensibles pour voir sans faiblir souffrir sous leurs yeux la malheureuse victime de leurs passions, assez maîtres d'eux-mêmes pour ne pas se trahir pendant cette longue agonie.

A la perversité affective qui leur permet de tuer de cette mort lente et douloureuse leurs parents ou leurs amis, vient souvent s'ajouter une débilité de la volonté qui explique la facilité avec laquelle certains d'entre eux se laissent imposer par un complice l'idée d'un tel crime. Ce n'est certes pas comme on l'a dit le crime des lâches : l'attitude au tribunal et à l'échafaud de la plupart des condamnés suffirait à le prouver.

La statistique criminelle nous montre que ce crime, dont le nombre officiel diminue chaque année depuis 1860, est plus fréquent à la campagne qu'à la ville et est commis surtout dans les milieux les moins cultivés. Cette statistique ne peut tenir compte que des empoisonnements connus et il semble permis d'affirmer qu'actuellement encore beaucoup d'empoisonnements peuvent passer inaperçus malgré les immenses progrès faits en Médecine légale par la toxicologie. Saufs dans certains cas évidents, le diagnostic d'empoisonnement est bien délicat à poser ; il faut pour cela y penser. Et si l'empoisonnement criminel se trouve surtout parmi les gens peu instruits, c'est que tout le monde sait qu'il est extrêmement facile de se procurer des substances toxiques, tandis que les gens instruits seuls savent

(1) « Le crime d'empoisonnement n'est pas un de ceux qui se trahissent, qui s'annoncent à l'avance dans la vie d'un criminel. On le rencontre souvent au milieu d'une vie jusque-là honnête, honorée et qui repousse le soupçon. »

(Réquisitoire de M. le premier Avocat général Oscar de Vallée, affaire Couty de la Pommerais.)

qu'il existe des procédés infaillibles pour découvrir ces poisons dans les cadavres.

Pourquoi le nombre des empoisonnements diminue-t-il ? Raoul Sautter (1) en donne l'explication suivante. Avant 1832, sur un nombre donné d'accusations pour crime d'empoisonnement, les acquittements étaient plus fréquents que les condamnations ; or, depuis la loi du 28 avril 1832, qui a rendu les circonstances atténuantes admissibles en toute matière, le rapport se produit en sens inverse et ce sont les condamnations qui sont devenues relativement plus nombreuses que les acquittements. Le jury, obligé qu'il était d'opter entre la peine capitale et l'acquittement, choisissait cette dernière alternative. Il nous paraît difficile d'accepter cette manière de voir alors qu'il existe une raison beaucoup plus simple et beaucoup plus apparente. Consultons la statistique. Jusqu'en 1833, l'arsenic est le poison de choix, mais, en 1836, Marsh imagine à Londres l'appareil qui porte son nom et qui permet de déceler les moindres traces d'arsenic (2). Le phosphore, presque inconnu dans les statistiques jusqu'en 1850, détrône l'arsenic à partir de 1855. Inventées en 1833, les allumettes phosphorées ne se trouvent-elles pas aussi facilement que la pâte arsenicale appelée mort aux rats ! Le procédé de Mitscherlich vient faciliter sa recherche : le phosphore est à son tour délaissé. Les criminels privés de l'usage de ces deux toxiques, qu'il était si facile de se procurer, le nombre des empoisonnements diminue. Les rapports des experts chimistes deviennent précis et le nombre des condamnations augmente. Si l'apparition dans la science des alcaloïdes végétaux ne fit pas s'élever la statistique, c'est que seuls les gens très instruits connaissent l'usage de ces alcaloïdes et nous avons vu que ce ne sont pas eux qui chargent la statistique. D'ailleurs, en 1850, avec le comte de Bocarmé et sa femme, apparaît la

(1) RAOUL SAUTTER. *Étude sur le crime d'empoisonnement*. Thèse de doctorat en droit. Paris, 1896, p. 75.

(2) Vers la même époque, on imaginait successivement les divers procédés de destruction des matières organiques, procédés spécialement appliqués à l'extraction de l'arsenic dans les viscères. (J. OGIER. *Traité de toxicologie*, p. 275.)

nicotine, et cette affaire conduit Stas à la découverte du premier procédé vraiment scientifique de la recherche des alcaloïdes végétaux (1). L'appareil de Marsh est la première étape scientifique de la recherche médico-légale des poisons. L'expertise des poisons contenus dans la cassette de Sainte-Croix (2) suffirait à démontrer l'impossibilité pour les experts chimistes d'alors de fournir la preuve d'un empoisonnement.

Enfin, l'empoisonnement criminel, commis avons-nous dit de préférence par les gens peu instruits, diminue, et cela est logique, avec les progrès de l'instruction.

La statistique criminelle nous apprend encore que ces crimes sont commis en majorité par des femmes. Il n'y a là rien qui doive nous étonner. Tous les auteurs sont d'accord à ce sujet. Strabon, Diodore de Sicile, nous rapportent que chez les Cathéens, peuple voisin de l'Hydaspe, le nombre des empoisonnements commis par les femmes adultères devint tel qu'une loi fut édictée, d'après laquelle les jeunes veuves devaient être brûlées vives sur le bûcher de leurs maris.

Flandin (3), qui rapporte le fait, ajoute que « cette loi subsiste encore chez les Catry ou Katry, descendants des anciens Cathéens, ainsi que chez quelques autres tribus indiennes (4) ».

Tite-Live nous apprend qu'il en était de même à Rome et l'adage latin *adultera ergo venefica* est connu de tous.

Gayot de Pitaval (5), qui reconnaît le fait, déclare que « l'empoisonnement est plutôt le crime des femmes que des hommes, parce que, n'ayant pas le courage de se venger ouvertement et par la voye des armes, elles embrassent ce parti qui favorise leur timidité et qui cache leur malice ». Pour Guy Patin, l'homme jaloux en amour a recours au fer et la femme jalouse au poison.

(1) Georges BENOIT. *De l'empoisonnement criminel en général*. Thèse, Lyon, 1880, p. 8.

(2) Voir plus loin, p. 14, pièce justificative n° I.

(3) Ch. FLANDIN. *Traité des poisons*. Paris, 1846, t. I, p. 40.

(4) STRABON, liv. XV. — RUMELL. *Description de l'Indoustan*, t. II, p. 137.

(5) GAYOT DE PITAVAL. *Causes célèbres et intéressantes avec les jugements qui les ont décidées*. Paris, 1738-1743, t. I, p. 463.

L'abbé le Blanc, dans la quatrième de ses *Elégies*, fait dire à Fulvie.

Mon sexe dangereux, quoique foible et timide,
Oulé dans son amour, fut toujours intrépide;
Des meurtres, les poisons, mille crimes divers,
N'ont que trop, par nos mains, effrayé l'univers.

Des Essarts (1) nous rapporte que, chez la Voisin, sorcière qui faisait métier d'empoisonnement, « il y avait un concours fort grand, beaucoup plus de femmes que d'hommes » et en 1680, Marie Bosse, inculpée avec la Voisin dans l'affaire des poisons, déposa qu'il y avait à Paris plus de quatre cents devineresses et magiciens « qui perdaient bien du monde, surtout des femmes et de toutes conditions ».

Legrand du Saulle décrit le poison comme « l'arme de la femme par excellence, puisqu'elle n'exige pas la force physique de la part de ceux qui la manient (2) ».

M. Lacassagne (3) constate que parmi les accusés pour crime d'empoisonnement on trouve plus de femmes que d'hommes et, pour le Professeur Brouardel (4), la main qui verse le poison est presque toujours celle d'une femme.

D'après le *Compte général de l'Administration de la Justice Criminelle*, publié périodiquement, sept fois sur dix l'empoisonnement est commis par des femmes, tandis que 20 pour 100 seulement des attentats contre les personnes sont commis par des femmes, et 80 pour 100 par des hommes (5).

L'empoisonnement est donc le crime des femmes et, laissant de côté les empoisonneurs, nous étudierons ici l'état mental des empoisonneuses à travers l'histoire.

Dans la seconde moitié du siècle dernier, quelques-unes de

(1) DES ESSARTS (Nicolas-Toussaint Lemoyne). *Causes célèbres curieuses et intéressantes de toutes les cours souveraines du Royaume, avec les jugements qui les ont décidées*. Paris, 1775, t. I, p. 480.

(2) LEGRAND DU SAULLE. *Les hystériques*. Paris, 1883, p. 470.

(3) LACASSAGNE. *Précis de médecine légale*. Paris, 1906.

(4) P. BROUARDEL. *Les empoisonnements criminels et accidentels*. Paris, 1902, p. 50.

(5) Camille GRANIER. *La femme criminelle*, 1906, p. 15.

ces empoisonneuses ont été l'objet d'expertises médico-légales. Le Dr Châtelain, chargé d'un rapport sur l'état mental d'une de ces empoisonneuses, s'exprimait ainsi : « Nous nous trouvons ici, d'un côté, en face de faits peut-être uniques dans les annales de la justice, et, de l'autre, vis-à-vis d'une organisation psychique extraordinaire et en tous cas anormale. » Il nous paraît aujourd'hui permis d'affirmer que le cas considéré par le Dr Châtelain est loin d'être un cas isolé et nous avons pu réunir plusieurs observations qui méritent de lui être comparées.

Il existe une catégorie d'empoisonneuses qui peuvent être facilement rapprochées les unes des autres. Elles ont un même lien étiologique et appartiennent à une même famille psychopathique.

L'étude non seulement des individus mais des époques contribuera d'ailleurs à nous mettre sur la voie du diagnostic. Après avoir passé en revue les empoisonneuses célèbres, nous verrons quelles conclusions médico-légales on peut tirer de cette étude.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° I

Expertise des poisons trouvés dans la cassette de Sainte-Croix.

Voici comment raisonne l'un des Experts, habile Médecin :

« Ce poison artificieux se dérobe aux recherches qu'on en veut faire, il est si déguisé qu'on ne peut le reconnoître, si subtil, qu'il trompe l'art et la capacité des Médecins. Sur ce poison, les expériences sont fausses, les règles fautives, les aphorismes ridicules. Les expériences les plus sûres et les plus communes se font par les élémens, ou sur les animaux.

« Dans l'eau, la pesanteur du Poison le jette au fond, elle est supérieure, il obéit, il se précipite, et prend le dessous ; l'épreuve du feu n'est pas moins sûre, il évapore, il dissipe, il consume ce qu'il y a d'innocent et d'impur, il ne laisse qu'une matière âcre et piquante, qui seule résiste à son impression.

« Les effets que le Poison fait sur les animaux sont encore plus sensibles. Il porte sa malignité dans toutes les parties où il se distribue, et vicie tout ce qu'il touche ; il brûle et rôtit d'un feu étranger et violent toutes les entrailles.

« Le Poison de Sainte-Croix a passé par toutes ces épreuves, il surmonte l'art et la capacité des Médecins, il se joue de toutes les expériences. Ce Poison nage sur l'eau, il est supérieur, et fait obéir cet élément ; il se sauve de l'expérience du feu, où il ne laisse qu'une matière douce et innocente ; dans les animaux il se cache avec tant d'art et d'adresse qu'on ne peut le connoître : toutes les parties de l'animal sont saines et vivantes ; dans le même tems qu'il y fait couler une source de mort, ce Poison artificieux y laisse l'image et les marques de la vie. »

Il en faut croire les Médecins, on leur doit toujours créance contre eux-mêmes, il faut s'en rapporter à eux, quand ils conviennent de leur ignorance.

« On a fait toutes sortes d'épreuves ; la première en versant quelques gouttes d'une liqueur de l'une des fioles dedans l'huile de tartre et dans l'eau marine. Il ne s'est rien précipité au fond des vaisseaux, dans lesquels la liqueur a été versée.

« La seconde expérience s'est faite en mettant la même liqueur dans un vaisseau sablé ; on n'a trouvé sur le sable aucune matière âcre à la langue. La troisième épreuve sur un Poulet d'Inde, un Pigeon, un Chien, lesquels étant morts quelques tems après, et le lendemain étant ouverts, on n'a rien trouvé qu'un peu de sang caillé aux ventricules du cœur.

« Autre épreuve d'une Poudre blanche donnée à un Chat dans une Fressure de Mouton ; le Chat vomit pendant demi-heure, le lendemain on le trouva mort, on l'ouvrit, et on ne vit aucune partie altérée par le Poison. Une seconde épreuve de la même Poudre ayant été faite sur un Pigeon, il en mourut quelque tems après ; quand on l'eut ouvert, on ne trouva qu'un peu d'eau rousse dans l'estomach. »

Le rapport de tous les experts est uniforme.

(GAYOT DE PITAVALL. *Op. cit.*, tome I, pages 379, 380, 381.)

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° II

État des connaissances toxicologiques en 1738.

(Extrait de GAYOT DE PITAVALL).

M. Turgaut de Saint-Clair, Maître des Requêtes, a fait un excellent Poème latin sur l'art d'empoisonner de la Marquise de Brinvillier, et sur les découvertes qu'elle a faites. Les poisons agissent de différentes

manières, les uns arrêtent le mouvement des esprits animaux, les autres leur en donnent un violent et déréglé ; d'autres dissolvent le sang, d'autres le coagulent ; d'autres corrodent et détruisent les parties solides. Il y en a qui attaquent toutes les parties, d'autres qui en attaquent une particulière : par exemple le lievre marin est ennemi du poulmon, les Cantharides le sont de la Vessie. Il y a des choses qui sont un poison à l'homme, qui servent de nourriture à certains animaux. Telles sont la Mandragore et la Jusquiame dont les pourceaux se nourrissent, et qui donnent la mort à l'homme. Il en est de même de la ciguë qui sert d'aliment aux Étourneaux. On distingue trois sortes de Poisons : les uns sont tirés des animaux, comme la Vipère, l'Aspic, le Scorpion, le Lièvre Marin, etc. Les autres sont tirez des plantes, comme l'Aconit, le Sublimé corrosif, la Céruse, l'Orpiment, le Réalgal. Tous les corps qui ont des qualités trop chaudes, ou trop froides, ou trop corrosives sont des poisons.

Un fameux Médecin très expérimenté m'a assuré que l'expérience qu'il avoit faite lui avoit appris que lorsqu'on arrache un cheveu à un homme mort qui a été empoisonné, le cheveu vient avec la racine, au lieu qu'aux autres morts à qui on arrache les cheveux, ils se cassent auprès de la racine qui reste dans la tête. Il seroit à souhaiter que cette expérience fût bien certaine, on en tireroit de grandes lumières.

Tibère ayant fait empoisonner Germanicus, on trouva son cœur tout entier parmi les cendres, c'est une opinion commune, dit M. Patin, que le cœur infecté de venin résiste à la violence de la flamme.

(GAYOT DE PITAVALL. *Op. cit.*, tome I, pages 463, 464, 465.)

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

LES EMPOISONNEUSES ET LA FABLE. — L'HISTOIRE DE L'ORIENT CLASSIQUE.

Il est trois empoisonneuses dont la légende nous est transmise par la mythologie grecque. Selon Diodore de Sicile (1), la femme d'Étes, HÉCATE (2), était fort savante dans la composition des poisons, et ce fut elle qui trouva l'aconit. Elle éprouvait la force de chacun d'eux, en les mettant dans les mets qu'elle servait aux étrangers. Ayant acquis une grande expérience dans cet art funeste, elle empoisonna d'abord son père et s'empara du royaume; ensuite, elle fit construire un temple en l'honneur de Diane et elle ordonna qu'on sacrifierait à cette déesse tous les étrangers qui aborderaient dans ses États.

CIRCÉ, magicienne et empoisonneuse, habitait *Æa*, en Colchide, ou plutôt, l'île d'*Æa*, près de l'Italie. C'est pour avoir mangé des mets qu'elle leur avait offerts, que les compagnons d'Ulysse furent changés en pourceaux (3). Mariée au roi des

(1) DIODORE DE SICILE. Livre IX, t. II, p. 99, trad. de l'abbé Terrasson, 1777.

(2) HÉCATE, reine de Colchos, fille de Zeus et de Latone ou de Cérès, identifiée à Diane, à Proserpine, à Cérès, à Cybèle.

(3) « Tous poussent un cri. La nymphe paraît et les invite à entrer. Les imprudents la suivent : Euryloque seul refuse de les accompagner. La déesse les fait asseoir et, de lait, de farine, de miel et de vin, elle leur compose un breuvage dans lequel elle mêle des sucres mystérieux qui font oublier la patrie. Elle leur présente la coupe empoisonnée, ils boivent.... »

(*Odyssée*, chant X.)

Scythes ou Sarmates. Circé empoisonna son mari pour régner à sa place. « Nul, dit Diodore, ne connut mieux qu'elle la nature différente des plantes et leurs propriétés merveilleuses ; nul ne porta plus loin l'art de préparer les poisons ; elle fit de nouvelles découvertes par son génie (1). » La Mandragore ne porte-t-elle pas le nom d'Herbe de Circé ?

D'après la légende hellénique, c'est Hécate qui enseigna à sa fille, MÉDÉE, la connaissance de la vertu des plantes. A l'art des enchantements (2), la célèbre magicienne, fille d'Etes et d'Hécate et sœur de Circé, ajoutait l'art de composer les breuvages mortels : « Elle connaît tous les produits de la terre et des eaux et sait, en les préparant avec art, composer des charmes capables d'apaiser l'ardeur de la flamme, de suspendre le cours impétueux des fleuves et d'arrêter dans leur marche la lune et les étoiles (3). »

Lorsque Jason, à la tête des Argonautes, débarqua en Colchide, c'est grâce à l'amour de Médée qu'il put conquérir la Toison d'Or. A l'aide d'une liqueur enchantée, elle endormit le redoutable gardien. *Quod ubi Medea rescivit, ad Jasonem ire antevertit, eumque per noctem ad pellem deduxit et draconem custodem veneficiis agressa soporavit* (4). « Le dragon levait pourtant encore sa tête horrible et ouvrait une gueule effrayante lorsque Médée, secouant avec des paroles magiques un rameau de genévrier fraîchement coupé, lui asperge les yeux d'une liqueur enchantée qui l'endort. Sa tête retombe à terre et ses anneaux s'étendent à travers la forêt remplie d'arbres. Alors, Jason, obéissant à Médée qui se tenait toujours près du monstre et continuait l'enchantement, enleva la toison de l'arbre ; puis ils retournèrent au vaisseau, laissant la forêt et son ombre (5). »

(1) DIODORE DE SICILE. Liv. IX, t. II, p. 99.

(2) « Les portes s'ouvrent elles-mêmes devant elle et les verroux cèdent à ses enchantements. » (APOLLONIUS DE RHODES, trad. A. PONS, p. 93.)

(3) *Id.*, p. 42.

(4) APOLLODORI BIBLIOTH. Lib. I, p. 266, C. Junii Hygini, etc. Lugduni, 1608, cité par Ch. FLANDIN. *Traité des poisons*, t. I, p. 4.

(5) APOLLONIUS DE RHODES. *Op. cit.*, p. 97.

Elle s'enfuit ensuite avec Jason à Colchos. Abordant en Crète avec lui, elle empoisonne le roi de cette île qui refuse de leur donner asile. *Inde evecti in Cretam, appellere prohibentur a Talo. Talus ter in die circum insulam currens eam turbatur. Qui circa jam Argo navim prætereuntem spectans lapidibus impetebat.... Medee veneficiis circumventus occubuit* (1).

Dix ans après, l'ingrat voulant la répudier pour épouser la fille de Créon, roi de Corinthe, nommée Créuse ou Glaucé, elle se vengea en faisant présent à son imprudente rivale

De ce voile fatal imprégné par son art
D'un venin plus mortel que cent coups de poignard (2).

Et « cette robe élégante et magnifique..... présent fatal (3), s'attache à sa chair et la dévore (4) ».

Après ce nouveau crime, Médée égorga ses enfants et se réfugia à Athènes où elle épousa Egée dont elle eut un fils nommé Medus. Pour faire régner son fils, elle tenta, sans succès, de faire périr par le poison (5), Thésée, fils d'Egée et d'Æthra, héritier du trône (6).

(1) APOLLODORI BIBLIOTH. *Op. cit.*, p. 266 verso (cité par Ch. FLANDIN. *Traité des poisons*, t. I, p. 5).

(2) Ernest LEGOUVÉ. *Médée*, acte III, sc. III.

(3) Vois combien de serpents à mon commandement
D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment,
Et, contraints d'obéir à mes charmes funestes,
Ont, sur ce don fatal, vomis toutes leurs pestes.
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune....
Vois mille autres venins : cette liqueur épaisse
Mêle du sang de l'hydre avec celui de Nesse ;
Python eut cette langue ; et ce plumage noir
Est celui qu'une harpie en fuyant laissa choir....
Enfin, tu ne vois là, poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrit mille tombeaux.
(Pierre CORNEILLE. *Médée*, acte VI, sc. I.)

(4) EURIPIDE. *Médée*, acte VI, sc. I.

(5) Hujus in exitium miscet Medea quod olim
Attulerat secum Scythiis aconiton ab oris.
(OVID., *Métam.*, l. VII, vers 406.)

(6) Le poison est tout prêt : dans la coupe sacrée,
Il recevra la mort, de mes mains préparée.
(F. MAZoyer. *Thésée*, acte III, sc. II.)

Tels sont les empoisonnements que la mythologie attribue à Médée. Il n'est pas de personnage qui se soit plus souvent offert à l'imagination des poètes. Corneille, en tête de sa tragédie (1), s'exprime ainsi : « Je vous donne Médée toute méchante qu'elle est, et ne vous dirai rien pour sa justification... et, dans la poésie, il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit... »

Pour M. Legouv  , la légende de Médée : « est le plus terrible chapitre de l'histoire de la séduction dans le monde. Qu'est-ce, en effet, que Jason, ce Grec, ce civilisé, s'en allant à la poursuite d'un trésor chez des peuplades sauvages, séduisant une fille de ces rudes contrées, se servant d'elle pour l'accomplissement de ses desseins, l'arrachant, déjà mère, à son pays comme à sa famille, et l'abandonnant ensuite, dès qu'il a mis le pied sur la terre natale : Qu'est-ce, sinon le symbole lointain et poétique de ces vils corrupteurs de nos jours qui, entraînant à Paris, du fond de nos provinces, les tristes victimes de leurs promesses, déshonorent notre société par leur cynisme et leur ingratitude impunie !... Et ne retrouvez-vous pas les traits de cette grande et malheureuse coupable qu'on appelle Médée (2), dans ces pauvres filles, séduites comme elle, et, comme elle, meurtrières, par désespoir, du fruit de leurs entrailles (3). »

Sans discuter l'opinion de M. Legouv   sur Jason, Médée empoisonnant le roi de Cr  te, empoisonnant Thésée, paraît être quelque chose de plus qu'une criminelle « par jalousie maternelle et par jalousie conjugale (4) ». Tenant de sa mère Hécate la connaissance de la vertu des plantes, elle paraît avoir été, avant tout, une victime de la fatalité, ce dogme cher aux anciens.

(1) Pierre CORNEILLE. *Médée*.   p  tre    Monsieur.

(2) Je la connais. Son cœur altier, mais magnanime,
T'aima jusqu'au délire et même jusqu'au crime ;
Elle a tout fait, tout fui, tout oublié pour toi.

(E. LEGOUVÉ. *Médée*, acte I, sc. II.)

(3) Ernest LEGOUVÉ. *Médée*. Préface.

(4) *Id.*

Pourquoi?... Ne sais-tu pas qu'elle traîne après soi
La malédiction, l'horreur et l'homicide,
Que son nom fait pâlir comme un nom d'Euménide,
Qu'une fatalité de meurtre la poursuit (1).

Alliant à la science magique la connaissance de la vertu des plantes, Médée semble revivre avec les sorcières empoisonneuses du ^{xvii}^e siècle. Mais l'existence de ces dernières ne fut que trop réelle et leur œuvre néfaste sera étudiée plus loin. Portant tout le poids de la fatalité (nous dirions aujourd'hui de son hérédité), Médée est la digne fille d'Hécate, la digne sœur de Circé.

La Vénus de la mythologie assyrienne, SÉMIRAMIS, qui, selon Crésias (2), vécut vers l'an 2182 (3), était fille d'un simple mortel et d'une sirène divinisée, la Derketo d'Askalon. Exposée aussitôt après sa naissance, elle avait été recueillie par le berger Simas; puis, Oannès, le gouverneur de la Syrie, l'avait aimée pour sa beauté. Ninus, émerveillé de la bravoure qu'elle déploya en plusieurs occasions, l'enleva, fit d'elle son épouse préférée et fut empoisonné par elle (4).

Polyen (5) nous a conservé d'elle l'épithète suivante: « J'ai régné à Ninive; mes états étaient bornés à l'Orient par le fleuve Hindames (6), au Midi par le pays qui porte l'encens et la myrrhe (7) et au Nord par les Saces et les Sogdiens (8). Avant moi, les Assyriens n'avaient point vu de mers, j'en ai soumis quatre à mes lois (9); j'ai forcé les fleuves de couler où j'ai

(1) Ernest LEGOUVÉ. *Médée*, acte I, scène II.

(2) CRÉSIAS, médecin et historien grec, né à Cnide (v^e siècle avant J.-C.).

(3) Vers 2163 pour Céphalion et 2123 pour Castor de Rhodes.

(4) G. MASPERO. *Histoire ancienne de l'Orient classique*, t. II, p. 617.

(5) POLYEN, historien militaire grec du ⁱⁱ^e siècle avant J.-C., auteur des « *Stratagèmes* ».

(6) Hindames ou Inanamès, ou Etymander. Ce fleuve servait de limites à la Drangiane, aujourd'hui le Sedjestan, dans le Caboul. Il est connu maintenant sous le nom de Helمند.

(7) C'est la partie de l'Arabie où se trouve Bassora.

(8) Ces peuples habitaient les bords de la mer Caspienne et les vallées entourant le mont Paropamise, lequel était à l'extrémité orientale du Taurus.

(9) La mer Érythrée, la mer Caspienne, la Méditerranée et la mer Noire.

voulu et j'ai voulu qu'ils portassent leurs eaux aux pays qui en avaient besoin ; j'ai rendu fertiles les terres les plus arides, en les arrosant par ces fleuves qui étaient mon ouvrage ; j'ai construit des forteresses imprenables ; j'ai dompté par le fer d'énormes rochers, et j'ai employé mes richesses à ouvrir des chemins là où les bêtes sauvages ne pouvaient pénétrer. Malgré tant de travaux, j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour le bonheur de mes amis (1). »

PARYSATIS (v^e siècle avant J.-C.), reine de Perse, sœur de Xerxès, femme de Darius II et mère d'Artaxerxès Mnémon et de Cyrus le Jeune, empoisonna dans un festin Statira, femme de son fils Artaxerxès. Violente, fausse, jalouse, dit Maspero (2) ; passionnée à l'excès pour l'exercice du pouvoir, elle ne reculait devant aucun crime lorsqu'il fallait supprimer les personnages qui contrecarraient ses résolutions, fussent-ils de sa propre famille ; et, non contente de se débarrasser d'eux, elle se plaisait à leur faire goûter longuement les effets de sa haine par des raffinements de torture gradués avec art. Elle mérita de laisser derrière elle la réputation d'une des plus cruelles parmi les plus cruelles dont le souvenir effraya longtemps les harems non seulement de la Perse, mais de l'Orient.

C'était après la bataille de Cunaxa (401). Cyrus, celui de ses deux fils qu'elle préférait, révolté contre Artaxerxès, avait été

(1) « Plusieurs historiens ont fait de cette femme illustre la Cléopâtre de la Chaldée ; ils ont écrit qu'elle avait ses jardins de Chaone, comme Tibère son île de Caprée ; que là, elle se prostituait aux soldats les plus robustes de sa garde et qu'ensuite elle leur faisait donner la mort pour voiler son opprobre ; ils ont même prétendu que la nature ne fut pas une barrière à ses déportements et qu'elle donna à la terre l'exemple des amours incestueux de Phèdre et du crime de Pasiphaë. Ces ignobles calomnies viennent de ce que Ctésias a confondu l'épouse de Ninus avec la fille de Bel Och, cette infâme Atossa (fille de Cyrus et de Kassandane (vers 558), sœur de Cambyse et de Smerdis, fut reine sous Cambyse et le faux Smerdis, l'usurpateur Gaumata) qui régna sur Babylone plusieurs siècles après l'illustre princesse et qui obtint de l'adulation assyrienne le surnom de Sémiramis ; ce fut cette même Atossa qui, après avoir épuisé toutes les fureurs de l'amour, termina sa monstrueuse carrière en épousant son propre fils. »

(*Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. Paris, Belin Mandar, libraire, 1838, art. Sémiramis.)

(2) G. MASPERO. *Op. cit.*, t. III, p. 747.

vaincu et tué. Parysatis jura de le venger. Tissapherne, satrape de Lydie, tomba sous les coups d'assassins payés par elle ; mais, non satisfaite par ce premier crime, elle voulut elle-même achever sa vengeance et choisit pour victime Statira. Celle-ci, se sachant haïe de Parysatis, se méfiait et craignait le poison. D'après Ctésias (1), la mère de Cyrus employa l'artifice suivant : Après avoir empoisonné une seule des faces de la lame d'un couteau, elle fit d'un oiseau deux parts offrant à son ennemie celle touchée par le poison et réservant l'autre pour elle.

CLÉOPATRE, *reine de Syrie*, après avoir fait mettre à mort Demetrius Nicator, son deuxième époux, et Seleucus, l'aîné des enfants qu'elle avait eus de lui, gouverna au nom de son plus jeune fils Antiochus VIII. Plus tard, en 120 avant J.-C., Cléopâtre ayant voulu empoisonner Antiochus, celui-ci la contraignit à boire le poison qu'elle avait préparé pour lui (2).

Un siècle plus tard, CLÉOPATRE, *reine d'Égypte*, fille de Ptolémée Aulète, née en 69 avant J.-C., épousa Ptolémée Denys son frère, âgé de treize ans, et régna avec lui (52 avant J.-C.). A peine sur le trône, elle voulut exercer seule le pouvoir : une sédition la força à chercher refuge en Syrie. Antoine, séduit par sa beauté, l'aida à reconquérir le trône.

Ptolémée, vaincu près du Nil, se noya en prenant la fuite, et Cléopâtre régna avec son frère Ptolémée VIII, dit l'Enfant (48-44), qui mourut bientôt, empoisonné par elle, dit-on. Pline l'Ancien (3) raconte, à son sujet, l'historiette suivante : Un soir, à la fin du repas, Cléopâtre, détachant une rose de sa couronne,

(1) Ctésias se rendit en Perse vers 416 avant J.-C. et devint le médecin d'Artaxerxès.

(2) Appian Alexandrin, au livre des Guerres de Syrie, sur la fin (cité par P. CORNEILLE).

Corneille a tiré de là le sujet de sa tragédie de Rodogune : « Je confesse ingénuement, dit-il, que ce poème devoit plutôt porter le nom de Cléopâtre que de Rodogune ; mais ce qui m'a fait en user ainsi a été la peur que j'ai eue qu'à ce nom, le peuple ne se laissât préoccuper des idées de cette fameuse et dernière reine d'Égypte, et ne confondît cette reine de Syrie avec elle, s'il l'entendoit prononcer... »

(3) Cité par Raoul SAUTTER. *Étude sur le crime d'empoisonnement*. Thèse pour le doctorat en droit, 1896, p. 5.

L'effeuille lentement au-dessus d'une coupe d'un geste plein de grâce et de nonchalance. Elle tend ensuite à Antoine la coupe remplie de vin et, l'arrêtant au moment où le breuvage va toucher ses lèvres, fait boire ce vin à un esclave qui, peu après, agonise sur le sol. Après la victoire d'Octave à Actium (31 avant J.-C.), Cléopâtre se réfugia avec Antoine à Alexandrie où, continuant sa marche victorieuse, Octave vint les assiéger. Abandonné par ses troupes, Antoine se tua, et Cléopâtre, résolue à se donner la mort, appela à son secours le poison et se fit piquer au bras par un aspic.

CHAPITRE II

LES EMPOISONNEUSES A ROME ET DANS L'ITALIE MODERNE

Sous la République Romaine, nombreuses furent les empoisonneuses. Tout le monde était d'accord sur ce fait que les crimes d'empoisonnement sont plus souvent commis par des femmes que par des hommes et le proverbe « *Adultera ergo venefica* », était une vérité courante.

PUBLIA et LUCINIA, nobles matrones romaines, ayant été accusées d'avoir empoisonné leurs maris, furent condamnées à mort par une sentence rendue par leurs parents (1).

En l'an 423 de la République Romaine, sous le consulat de V. Flaccus et de M. C. Marcellus, vingt dames romaines furent dénoncées par un esclave à *Quintus Fabius, Edile*. Une épidémie de morts subites sévissait, on l'attribuait à la peste et l'effroi commençait à se manifester dans la société romaine. Une véritable association fut découverte ; les criminelles, à l'aide de breuvages empoisonnés, supprimaient tous ceux qui leur déplaisaient ou tous ceux dont elles voulaient recueillir la succession. Accusées, elles prétendirent que ces breuvages étaient des remèdes. Deux d'entre elles, CORNÉLIA et SERPIA, furent condamnées à faire sur elles-mêmes l'essai de ces prétendus remèdes et périrent.

Le procès fut continué et cent soixante-dix coupables condamnés (2).

Deux siècles plus tard, au sortir des guerres civiles, ces crimes se renouvelèrent à tel point que Sylla fut obligé de porter une

(1) DUBOYS. *Histoire du droit criminel*, t. V.

(2) TITE-LIVE ; Dec. I^{er}, livre VIII, p. 186 ; édit. de Bâle, 1535.

VOLTAIRE (*Œuvres complètes*. Paris, 1819, t. XXXV, p. 373) traite un peu vite

loi contre les assassinats et les empoisonnements : « *lex Cornelia de sicariis et veneficiis* (1) ».

Scipion Emilien, le second Africain, fut trouvé mort dans son lit, à l'âge de soixante ans, en l'an 125 avant J.-C. On soupçonna un empoisonnement et on accusa sa femme SEMPRONIA, sœur des Gracques, et Caius Gracchus lui-même (2).

LIVIE (LIVIA DRUSILLA) (56 avant J.-C. — 29 après J.-C.), épouse en secondes noces d'Auguste, avait eu de ses premières noces avec Tibérius Claudius Nero, deux fils, Tibère et Drusus. Elle était enceinte de ce dernier lorsque Auguste, épris d'une vive passion pour elle, força Tibérius à la lui céder. Elle ne songea plus alors qu'à faire arriver ses fils au trône. Pour cela, Auguste et ses héritiers la gênant, elle mit le poison au service de ses projets. Elle empoisonna, dit-on, des figues, sur l'arbre même où Auguste aimait à les venir cueillir de sa main (3). Pour préparer à Tibère, son fils, le chemin du trône, aucun crime ne lui coûta. Elle fit périr, par le poison, à la fleur de l'âge, Marcellus, qu'aimait le peuple romain, Caius, Lucius, Césars, les fils d'Agrippa adoptés par Auguste. Posthumus, le dernier des enfants d'Agrippa, qui n'était né qu'après la mort de son père, eut le sort de ses frères. Tibère partagea ce crime avec sa mère et c'est encore ensemble qu'ils empoisonnèrent Fabius Maximus dont le seul tort était d'avoir assisté, dans l'île de Phanassie, à une réconciliation réelle ou feinte entre le vieux monarque et le dernier de ses descendants directs, l'infortuné Posthumus (4).

LIVIA ou LIVILLA (10 avant J.-C. — 31 après J.-C.), fille de Drusus, second fils de Livia Drusilla, épousa Drusus, fils de

d' « historiette » la relation de Tite-Live qui déclare lui-même « ne pouvoir démentir aucun témoignage ».

(M^e CORNU. Le procès de la marquise de Brinvilliers. *Gazette des Tribunaux*, 31 décembre 1894.)

(1) A. CHAPUIS. *Op. cit.*, p. 5.

(2) CABANÈS et L. NASS. *Poisons et sortilèges*, p. 68.

(3) SUÉTONE. *Auguste*, 98-100. — DION, LVI, 30. — TACITE. *Annales*, liv. I, § V, t. I, p. 16 et 397, édit. Hachette, 1833, trad. BURNOUF (cités par Ch. FLANDIN. *Op. cit.*, p. 56).

(4) TACITE. *Op. cit.*, p. 17.



FIG. 1. — Thésée reconnu par son père. Tableau de Paul Jourdy (Musée de Dijon).





FIG. 2. — Locuste essaye, en présence de Néron, le poison préparé par Britannicus. Tableau de M. Sylvestre.

Tibère, par conséquent son cousin et, séduite par Séjan, empoisonna son mari en 23. Ce crime découvert amena la disgrâce de Séjan et Livilla mourut de faim dans un cachot.

Avec LOCUSTE apparaît dans l'histoire un type nouveau d'empoisonneuse. Condamnée à mort dès le règne de Claude, elle dénonça beaucoup d'empoisonneurs dont elle était complice. Pour cela et aussi pour les services qu'en attendaient ses ambitieux projets, Agrippine, « l'implacable Agrippine » (1) la fit gracier. A partir de ce moment, Locuste, marchande de poisons, devient le fournisseur attitré d'Agrippine et de Néron, l'empoisonneuse gagée de Néron, « *Artifex talium, Locusta diu inter instrumenta regni habebat* (2) ». Cela ne suffit pas encore. Néron voit plus loin. Locuste peut mourir; lui-même peut être un jour obligé de la faire disparaître; aussi lui donne-t-il des élèves et Locuste, marchande de poisons, empoisonneuse officielle, devient chef d'école et possède un laboratoire au palais de César. N'avait-elle pas préparé le plat de champignons auquel Néron devait le pouvoir? Mais la mort de Claude n'avait pas satisfait Néron. Britannicus, écarté du trône, vivait et sa présence était pour lui une menace perpétuelle. N'osant frapper Britannicus ouvertement, Néron résolut de l'empoisonner. Une première tentative échoua: un breuvage fourni par Locuste ne produisit pas l'effet attendu. Furieux et impatient, Néron ayant menacé de livrer Locuste au bourreau, elle promit un venin qui tuerait aussi vite que le fer; il fut distillé auprès de la chambre de César, et composé de poisons d'une violence éprouvée (3). Racine, dans « Britannicus », raconte que l'essai en fut fait sur un esclave :

Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux :
Elle a fait opérer un esclave à mes yeux ;
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie (4).

(1) J. RACINE. *Britannicus*, acte II, sc. II.

(2) TACITE. *Annales*, édit. citée, liv. XII, § LXVI, t. II, p. 378.

(3) TACITE. *Annales*, liv. XIII, t. III, p. 34, édit. citée.

(4) J. RACINE. *Britannicus*, acte IV, sc. IV.

Soumet et Belmontet, dans « Une fête de Néron », sont de cet avis.

Un poison, dites-vous, qui vous venge sans preuve ?

Mon art, sur un esclave, en peut faire l'épreuve (1).

L'abbé du Bos (2) fait remarquer que c'est sur un chevreau, puis sur un porc, que cet essai fut fait, et Suétone d'ailleurs s'exprime ainsi : *Quod (venenum) acceptum a quadam Locusta, venenariorum inclita quum opinione tardius cederet, ventri modo Britannici moto, arcessitam mulierem sua manu verberavit, arvens, pro veneno remedium dedisse : recusantique, minus datum ad occultandam facinoris invidiam. « Sane, inquit, legem, Juliam timeo » coegitque se coram in cubiculo quam posset velocissimum ac præsensentaneum coquere. Deinde in haedo expertus, postquam is quinque horas protraxit, iterum ac saepius re-coctum, porcello objecit. Quo statim examinato, inferri in triclinium, darique coenanti secum Britannico imperavit* (3). Toutes les précautions étaient prises : Britannicus ne pouvait échapper à la mort. Comme il ne mangeait et ne buvait rien qui n'eût été goûté par un esclave de confiance, et qu'on ne voulait ni manquer à cette coutume, ni déceler le crime par deux morts à la fois, voici la ruse qu'on imagina. Un breuvage encore innocent, et goûté par l'esclave, fut servi à Britannicus, mais la liqueur était brûlante et il ne put la boire. Avec l'eau dont on la rafraîchit, on y versa le poison, qui envahit si rapidement tous ses membres qu'il lui ravit en même temps la parole et la vie.

Les assistants frémirent ; les moins prudents prirent la fuite ; les autres restèrent immobiles, les yeux attachés sur Néron. Lui, toujours penché sur son lit, feignant de ne rien voir, dit qu'il en était ainsi dans le mal comitial dont Britannicus était atteint depuis l'enfance ; que, peu à peu, la vue et le sentiment lui reviendraient (4). Richement récompensée par Néron, Locuste fut mise à mort en l'an 68, sous le règne de Galba.

(1) A. SOUMET et L. BELMONTET, *Une fête de Néron*, acte II, sc. IV.

(2) ABBÉ DU BOS, *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, I, 256.

(3) SUÉTONE, *Néron*, XXXIII.

(4) TACITE, *Annales*, édit. citée, liv. XIII, § XVI, t. III, p. 31.

Cette situation officielle, Locuste la devait donc à Agrippine. Fille de Germanicus, AGRIPPINE (14-59) avait eu de Domitius Ahenobarbus un fils qui fut Néron. Veuve de plusieurs maris, elle épousa l'empereur Claude, son oncle. Belle, de mœurs faciles, intrigante et cruelle, elle ne songea qu'à s'emparer du pouvoir et à le conserver le plus longtemps possible. Domitia Lepida, accusée par elle d'avoir essayé de s'opposer, par des enchantements sacrilèges, à l'hymen de Néron avec Octavie, fille de l'empereur, fut la première victime. Claude ayant adopté Néron, il importait que, par un des nombreux caprices de son esprit irrésolu, César ne revint pas sur sa décision. Sa mort seule put rassurer Agrippine et l'eunuque Halotus, dont la fonction était de servir les mets et de les goûter, fut chargé de servir à l'empereur son mets favori, un ragoût de champignons que la main de Locuste avait su rendre propice.

La fille de Germanicus, dit Racine (1), nous apparaît dans Suétone et dans Tacite comme une odieuse personnification du démon de l'ambition : à sa soif de pouvoir elle sacrifie tout : si elle empoisonne Claude, elle n'a pas même comme circonstance atténuante l'amour maternel : elle ne songe pas à son fils, elle ne songe qu'à elle-même ; elle pourra donner le trône à Néron et ne saura pas supporter son empire ; il ne reste rien de la mère dans cette femme qui, voulant ressaisir un pouvoir qui lui échappait, osa se présenter à l'empereur ivre *comptam et incesto paratam* (2).

Fatigué de ses conseils, ne reculant pas devant un crime de plus afin de conserver le pouvoir à lui seul, Néron tenta de la noyer en pleine mer. Cette tentative ayant échoué, il la fit assassiner par un centurion l'an 59 après Jésus-Christ.

Parmi tous les empoisonneurs qui terrorisèrent l'époque à laquelle ils vécurent, il n'en est pas de plus tristement célèbres que les Borgia. LUCRECE BORGIA, duchesse de Ferrare, « si per-

(1) J. RACINE. Seconde préface de *Britannicus* (1676).

(2) TACITE. *Annales*, XIV, II.

verse et déshonorée par tant de vices » (1), était fille de Rosa Vanozza et de Roderic Lenzuolo Borgia, élu pape sous le nom d'Alexandre VI (2). Libertine par imagination, impie par tempérament, ambitieuse par calcul, Lucrèce avait un âpre besoin de plaisirs, de louanges, d'honneurs, d'or, de pierreries, d'étoffes soyeuses et de palais magnifiques. Espagnole sous ses cheveux blonds, courtisane sous son air candide, elle avait la tête d'une Madone de Raphaël et le cœur d'une Messaline (3). Cette femme, célèbre par son esprit et par sa beauté et, qui, chez le pape, était servie à table par des prélats, devant laquelle, pendant le Jubilé, des évêques seuls eurent le droit de célébrer la messe (4) fut, assure-t-on, la maîtresse de son père Alexandre VI et de son frère César Borgia (5).

(1) UGOLINO. *Storia dei Duchi d'Urbino*, II, 248.

(2) « Mais pour que le lecteur ait encore une idée plus parfaite de ce Sujet Tragique, je rapporterai la récapitulation que M. de Leibniz a faite de toutes ces choses en termes aussi élégants que Laconiques; il dit, en parlant du pape Alexandre, que peut-être on n'avait jamais vu ni à Rome ni même dans tout le Monde une Cour plus fouillée de crimes que celle de se Pontife. Trois Vices capitaux y disputoient à qui l'emporteroit, savoir l'Impudicité, la Perfidie et la Cruauté, ils étoient tous trois couronnés de scélératesse, et couverts du sacré voile de la Religion, de sorte qu'il n'y a point de Siècle qui puisse égaler celui-là en méchanceté.

« Il dit aussi que Lucrèce, fille d'Alexandre, étoit aussi fameuse par sa débauche que l'est Lucrèce la Romaine par sa chasteté. César Borgia, duc de Valentinois, fils d'Alexandre, ne l'étoit pas moins, par un double fratricide, et un inceste commis avec sa propre sœur. Ce fils se montra digne d'un tel Père, par le parjure, le poison et l'assassinat... »

(Alexandre GORDON. *La vie du pape Alexandre VI et de son fils César Borgia*, trad. de l'anglois. Amsterdam, 1732, t. I, préface, p. xvii.)

C'est de lui dont Alexandre Dumas dit : « Le lendemain de la cérémonie funèbre on trouva cette épitaphe écrite sur la pierre :

*Vendit Alexander claves, altaria, Christum :
Emerat ille prius, vendere jure potest.*

C'est-à-dire Alexandre vendit les clefs, l'autel et le Christ. Au reste, il les pouvait vendre, les ayant achetés auparavant. »

(Alexandre DUMAS. *Les crimes célèbres*, t. III, p. 69.)

(3) Alexandre DUMAS. *Op. cit.*, t. I, p. 121.

(4) TOMMASO TOMMASI, part. II, p. 30, cité par Alexandre GORDON, *op. cit.*, t. II, p. 29.

(5) « Nous inférerons ici un passage de Guicciardini (II, 141) :

Era medesimamente fama, se pero e degna di credersi tanta enormità., che nel amore di Madonna Lucretia concorressino non solamente li duo Fratelli, ma etiandio il Padre medesimo.

Les vers suivants étaient faits pour servir d'épithaphe sur son tombeau.

*Hic Jacet in tumulo Lucretia nomine sed re
Thais, Alexandri filia, sponsa, nurus* (1).

Ainsi que son père et ses deux frères, elle sut manier les poisons avec une adresse surprenante. « Il y a des poisons qui font les affaires des Borgia sans éclat et sans bruit et beaucoup mieux que la hache ou le poignard. Oui, les Borgia ont des poisons qui tuent en un jour, en un an, à leur gré. Ce sont d'infâmes poisons qui rendent le vin meilleur et font vider le flacon avec plus de plaisir. Vous vous croyez ivre, vous êtes mort. Ou bien un homme tombe tout à coup en langueur, sa peau se ride, ses yeux se cavent, ses cheveux blanchissent, ses dents se brisent comme verre sur le pain ; il ne marche plus, il se traîne ; il ne respire plus, il râle ; il ne vit plus, il ne dort plus, il grelotte au soleil en plein midi ; jeune homme, il a l'air d'un vieillard ; il agonise ainsi quelque temps ; enfin il meurt. Il meurt et alors on se souvient que, il y a six mois ou un an, il a bu un verre de Chypre chez un Borgia (2). »

C'est que l'idée géniale de ces empoisonneurs d'associer, de combiner aux substances organiques leur poison habituel (3)

Outre cela, le bruit s'étoit répandu, si on peut ajouter foi à une pareille énormité, que non seulement les deux frères étoient coupables d'inceste avec leur sœur Lucrèce, mais que le Père lui-même en étoit aussi coupable. »

(Alexandre GORDON. *Op. cit.*, t. II, p. 143.)

(1) Vers latins de PONTANUS, cités par Alexandre GORDON. *Op. cit.*, t. II, p. 140.

(2) Victor HUGO. *Lucrèce Borgia*, acte I, 2^e partie, sc. III.

(3) « Le poison des Borgia, disent les auteurs contemporains, étoit de deux sortes : en poudre et liquide. »

« Le poison en poudre étoit une espèce de farine blanche presque impalpable, ayant le goût du suc et que l'on nommait *Cantarelle*. On ignorait sa composition. Quant au poison liquide, il se préparait, à ce qu'on assure, d'une façon assez étrange pour ne la point passer sous silence. Nous rapportons, au reste, ce que nous lisons, et ne prenons rien sur nous, de peur que la science ne nous donne un démenti. »

« On faisait avaler à un sanglier une forte dose d'arsenic ; puis, au moment où le poison commençait à agir, on pendait l'animal par les pieds ; bientôt les convulsions se déclaraient et une hache mortelle et abondante décollait de sa gueule ; c'étoit cette hache recueillie dans un plat d'argent et transvasée dans un flacon hermétiquement fermé qui formait le poison liquide. »

(Alexandre DUMAS. *Les crimes célèbres. Les Borgia*. Paris, 1854, t. III, p. 151, note.)

les avait mis en possession de substances très actives, les arsines, que la science des chimistes ne devait découvrir que deux siècles et demi plus tard (1).

Lucrèce Borgia a cependant trouvé un défenseur. Selon Gregorovius : « Si elle n'avait pas été la fille d'Alexandre VI et la sœur de César, elle eût à peine laissé des traces dans l'histoire de son temps, ou même elle n'eût joué d'autre rôle que celui d'une femme aimable perdue dans la masse confuse de la Société, au milieu de laquelle elle eût vécu. Mais elle devint, aux mains de son père et de son frère, l'instrument et la victime de calculs politiques auxquels elle n'avait guère la force d'opposer la moindre résistance... Elle fut une femme aimable et bonne, légère et malheureuse. Ses malheurs pendant sa vie résultèrent de vicissitudes dont elle n'est que partiellement responsable(2). » Elle mourut en 1520 « adorée par ses sujets comme une reine, et chantée comme une déesse par l'Arioste et par Bembo (3). »

C'est encore une Italienne que CATHERINE DE MÉDICIS (4), cette Florentine, fille de Laurent II de Médicis, que Henri II plaça à ses côtés sur le trône de France en 1547 et qui fut régente de France pendant la minorité de Charles IX. Rien d'étonnant à ce que la Roynne-Mère, celle qui en 1572 devait être la principale instigatrice de la Saint-Barthélemy, celle qui écrivait à Gordes : « Tant plus de morts, moins d'ennemis », ait amené avec elle d'Italie en France, ses sorciers et ses empoisonneurs.

Débauchée, sadique, n'ayant pas de plus grand plaisir que de faire fouetter en sa présence les dames de sa cour(5), super-

(1) A. CHAPUIS. *Op. cit.*, p. 40.

(2) Ferdinand GREGOROVIVS, trad. par Paul REGNAUD, t. I, p. 191 et t. II, p. 236.

(3) Alexandre DUMAS. *Op. cit.*, t. III, p. 136.

(4) « Catherine de Médicis est Italienne et Florentine. Entre les nations, l'Italie emporte le prix de finesse et de subtilité ; en Italie, la Toscane ; en Toscane, la ville de Florence. Les proverbes en sont tous communs. Or, quand ceste science de tromper tombe en personne qui n'a point de conscience, comme il se voit fort souvent es gens de ce pays-là, je laisse à penser combien de maux on en doit attendre. En après, Catherine de la maison de Médicis » (libelle anonyme écrit du temps de la seconde régence et qui a pour titre : « *Discours merveillex de la vie, actions et déportemens de Catherine de Médicis, Roine-Mère.* » On l'attribue généralement à HENRI ESTIENNE).

(5) KRAFFT-EBING. *Psychopathia sexualis*, p. 121.

stitieuse (les amulettes, les cornes de licorne, les scapulaires en peau d'enfant mort-né troublent Catherine de Médicis, elle porte sur elle des médailles mystérieuses), rusée, dissimulée,



FIG. 3.

cruelle (1) « effrayante, implacable et sinistre par pure frayeur de dépossession, par horreur de ne plus être », telle fut celle qui mérita d'être appelée la Sémiramis d'Occident (2).

-
- (1) Tout le cœur de noire teinture
 Battu d'acier à trempe dure,
 Ou bien forgé de diamant.
 (Henry ESTIENNE. *Op. cit.*, p. XLII.)
- (2) Henri BOUCHOT. *Catherine de Médicis*, p. 81, 114, 119, 140.

Nombreux sont les empoisonnements qui lui furent attribués. En un temps où le poison est un agent mystérieux et impossible à déceler, en un temps où les René (1) et les Cosme Ruggieri (2) rendent mortels les mets les plus savoureux, quelle explication plus facile pourrait-on donner de toutes les morts subites ou rapides! C'est ainsi que Catherine de Médicis fut accusée, à tort semble-t-il (3), d'avoir fait empoisonner Jeanne d'Albret, reine de Navarre, qui succomba au mois de juin 1572 à des lésions pulmonaires de début déjà ancien (4). Cependant, bien d'autres faits lui ont été reprochés. « On sait les grandes et fortes présomptions qui sont contre elle, d'avoir fait empoisonner le dauphin François, aimé du duc d'Orléans, son mari. L'enuie enragée qu'elle lui portoit pour le voir fort aimé du Roy, et honoré de toute la noblesse française pour ses vertus vraiment Royales : la jalousie qu'elle savoit estre entre ces deux frères, la familiarité qu'elle avoit avec ceux qui furent soupçonnez de ce meschant acte, en feront penser plus que je n'en di... (5). Mais ce n'est que jeu à Catherine de Médicis. Elle envoie des Italiens pour empoisonner l'armée du prince de Condé, et faire tout mourir en un coup, et donne à l'un d'eux pour une fois dix mille francs afin de les employer en drogues propres. Elle sollicite des serviteurs des maisons du Prince de Condé, de l'Amiral, et d'Andelot pour faire mourir leurs maîtres par poison. Le nommé Viullin, ayant été attrappé à la Rochelle en qualité d'espion, avant qu'estre exécuté à mort confessa, qu'il avoit fait pis, et qu'à la sollicitation de quelques officiers de la Roine-Mère (qui lui promettoient monts et mer-

(1) René Bianchi ou Bianco, originaire de Florence ou de Milan, parfumeur de Catherine de Médicis.

(2) Astrologue fameux, condamné aux galères avec la Môle et Coconas, ses complices, comme auteur de l'envoûtement (!) de Charles IX.

(3) Eugène ALBERI (de Florence). *Vie de Catherine de Médicis*, trad. par M^{lle} SALA (1844), p. 98-99. — Pierre MATTHIEU. *Histoire de France sous les Règnes de François I^{er}, Henry II, François II, Charles IX, Henry III, Henry IV, Louys XIII (1631)*, t. I, p. 339. — Henry ESTIENNE. *Loc. cit.*, p. xv, xxxix, xlviii.

(4) Voir plus loin, p. 204.

(5) Pour M. CABANÈS, le dauphin François est mort le 12 août 1536 d'une pleuro-pneumonie. *Les morts mystérieuses de l'Histoire*, p. 169.

veilles) il avoit empoisonné son feu maistre le Cardinal de Chatillon. »

Elle fut accusée encore de l'empoisonnement de son fils Charles IX mort le 30 mai 1574 et dont le décès, suivant le Dr Cabanès est dû à une pleurésie tuberculeuse. « On ne prétend pas sans doute, dit le R. P. Henri Griffet, justifier cette reine sur toutes ses actions : il s'en faut de beaucoup : mais encore ne faut il pas lui en attribuer auxquelles il est évident qu'elle n'a jamais pensé (1). » Cabanès et Nass (2), après avoir examiné successivement les empoisonnements reprochés à la Florentine, sont d'avis que ces accusations ne résistent pas à la critique (3).

Au milieu du xvii^e siècle les faits dont Tite-Live nous a laissé le souvenir et qui s'étaient produits à Rome sous le consulat de N. Flaccus et de M. C. Marcellus, se renouvelèrent. Un grand nombre de jeunes femmes, au su de tous en mauvaise intelligence avec leurs maris, devinrent subitement veuves et une vieille Sicilienne, LA SPARA, en relations avec plusieurs d'entre elles, sut prédire à l'avance et d'une façon exacte beaucoup de ces décès. Cela parut singulier ; une enquête amena l'arrestation de la Spara qui fut mise à la torture avec une quarantaine de ses complices. La Spara et plusieurs autres furent exécutées en public (4).

(1) Le R. P. HENRI GRIFFET. *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'Histoire*, p. 262.

(2) CABANÈS et NASS. *Poisons et sortilèges*, II^e série, p. 16 et suiv.

(3) Citons ici les noms de quelques reines qui furent peut-être des empoisonneuses. On accusa tour à tour FRÉDÉGONDE et BRUNEHAUT de l'empoisonnement de Childebart II, roi d'Austrasie (570-596), fils de Sigebert et de Brunehaut. Cette dernière, dit-on, empoisonna également son petit-fils Théodoric. Lothaire, roi de France (944-986), fils de Louis IX d'Outre-mer, fut empoisonné, croit-on, par sa femme EMMA, fille de Lothaire II, roi d'Italie. A l'instigation de Hugues Capet, la reine BLANCHE empoisonna son mari Louis V, dit le Fainéant (966-987), fils de Lothaire et qui fut le dernier de la dynastie carlovingienne.

On accusa encore CONSTANCE, reine des Deux-Siciles et impératrice d'Allemagne (1156-1198) d'avoir empoisonné son mari Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, pour délivrer les Siciliens opprimés par lui. MARIE DE MÉDICIS, qui épousa Henri IV et donna le jour à Louis XIII, fut accusée d'avoir tenté d'empoisonner son fils aîné pour mettre sur le trône son fils cadet qu'elle préférait. La plupart de ces empoisonnements ne sont pas mieux prouvés que ceux attribués à Catherine de Médicis.

(4) CH. FLANDIN. *Op. cit.*, p. 99.

La Spara déclara tenir ses secrets de LA TOFFANA et celle-ci, déjà âgée, tirée d'un monastère où elle finissait ses jours, avoua, en subissant la torture, avoir donné la mort à plus de six cents personnes parmi lesquelles les papes Pie III et Clément XIV (1). La Toffana tenait boutique de poisons. Elle possédait une eau célèbre appelée : *manna di Santo Nicolas di Bari*, ou encore : *acqua, acquetta di Napoli* (2), plus connue aujourd'hui sous le nom d'acqua Toffana. Cette sainte femme qui vivait sous le règne du vice-roi Ferdinand Afan de Ribera, duc d'Alcala (1632-1635), estimant moins dangereux et plus lucratif d'agir ainsi, vendait cette eau merveilleuse, ou plutôt, dit Flandin, la distribuait « moyennant aumônes » aux femmes qu'un héritage tentait ou qu'un mari gênait.

« Ce poison, écrit en 1738 Gayot de Pitaval, avocat au Parlement, attaquoit la poitrine et y causoit une fluxion incurable, ceux qui mouroient passaient pour être morts d'une fluxion de poitrine. Cette exécrationnelle femme faisoit part de son poison à des neveux qui avoient des oncles éternels dont ils devoient hériter; à des femmes coquettes lasses de leurs maris, enfin à tous ceux qui vouloient se défaire d'un personnage incommode ou d'un ennemi (3). »

(1) A. CHAPUIS, *Précis de toxicologie*, 2^e édit., 1889, p. 9.

(2) Manne de Saint-Nicolas de Bar ou petite eau de Naples. D'après Garelli, médecin de Charles VI d'Autriche, l'« acqua Toffana » était une dissolution d'acide arsénieux dans de l'eau distillée de cymbalaire, additionnée d'une sorte d'alcoolat de cantharides.

(3) François GAYOT DE PITAVAL, avocat au Parlement. *Causes célèbres et intéressantes avec les jugemens qui les ont décidées*. A Paris, au Palais, 1738-1743, t. I, p. 468.

CHAPITRE III

LES EMPOISONNEUSES AU XVII^e SIÈCLE. — LA MARQUISE DE BRINVILLIERS (1)

Née le 22 juillet 1630, Marie-Madeleine d'Aubray (2) épousa, en 1551, à l'âge de vingt et un ans, Antoine Gobelin de Brinvilliers, dont la seigneurie fut érigée en marquisat en l'année 1660. La marquise de Brinvilliers « était de fort petite taille et fort menue... n'avait rien dans le visage qui menaçât d'une si étrange malice : elle était d'un poil châtné et fort épais, le tour du visage rond et assez beau, les yeux bleus, doux et parfaitement beaux, la peau extraordinairement blanche, le nez assez bien fait, nuls traits désagréables... (3) ». D'une précocité sexuelle remarquable, elle nous apprend elle-même avoir été déflorée à l'âge de sept ans et, déjà avant cette époque elle recherchait les satisfactions génitales. Cet érotisme morbide, joint à l'absence de tout sens moral, qui se manifestait chez l'enfant, persévéra chez la jeune femme. L'inceste fit place à l'adultère et la liaison de la jeune marquise avec Godin de Sainte-Croix, capitaine de cavalerie au régiment de Tracy et ami du marquis de Brinvilliers ne fut bientôt un mystère pour personne. Le silence complaisant du marquis, lui-même joueur

(1) Consulter Frantz FUNCK-BRENTANO. *Le drame des poisons*. Paris, 1903.

(2) « La satire a dit qu'il n'y a point de médecins qui aient sacrifié à la mort autant de victimes que cette marquise et qu'elle usurpoit un pouvoir que la Faculté, suivant Molière, leur donne droit d'exercer impunément. »

(GAYOT DE PITAVIAL. *Op. cit.*, édit. 1738, t. I, p. 373.)

(3) *Relation de la mort de la Marquise de Brinvilliers*, par Edme PIROT, docteur en Sorbonne, son confesseur. — Manuscrit de la Bibliothèque nationale, fol. 30.

et libertin, ne fut pas imité par le père de M^{me} de Brinvilliers. Antoine Dreux d'Aubray, sire d'Offémont et de Villiers, conseiller d'État, maître des Requêtes, lieutenant civil de la ville, prévôté et vicomté de Paris. Le 19 mars 1683, Sainte-Croix,



D'Aubray

FIG. 4. — Marie-Madeleine d'Aubray, Marquise de Brinvilliers
(Lith. de Delpech d'après Le Brun).

arrêté dans le carrosse même de la marquise fut, par une lettre de cachet, envoyé à la Bastille. Il connut là l'Italien Exili ou Eggidi qui, sous le pontificat d'Innocent X, avait déjà empoisonné à Rome plus de cent cinquante personnes. Sainte-Croix, lui-même élève de l'apothicaire Glaser, se lia avec Exili. Au bout d'un an, il sortit de la Bastille, armé de secrets terribles et retrouva son ardente maîtresse. Tenace et inconstante à la fois, d'une nature passionnée en même temps que froide, cruelle

et insensible, la marquise, après avoir reconquis Sainte-Croix, fut décidée à tout faire pour le retenir. Très joueur, Sainte-Croix coûtait très cher à M^{me} de Brinvilliers qui vit sa fortune diminuer rapidement. Il fallut y remédier et, sa résolution prise, la marquise ne négligea rien pour opérer à coup sûr. Dans un laboratoire dont le but avoué était la recherche de la pierre philosophale, Sainte-Croix, Exili, sorti aussi de la Bastille, et Glaser, travaillèrent ensemble à un moyen plus certain de se procurer de l'or. Glaser allait de temps en temps à Florence apprendre « les manières de faire les poisons les plus fins et les plus subtiles (1) » et bientôt il ne resta plus qu'à expérimenter. M^{me} de Brinvilliers, qui, à son anesthésie morale, alliait la science approfondie du mensonge et de la simulation se chargea de ce soin. « Elle faisoit plusieurs expériences des poisons que Sainte-Croix composoit ; elle empoisonnoit des biscuits qu'elle donnoit à des pauvres, elle avoit soin de s'informer de l'effet qu'ils avoient produit. Elle alloit même à l'Hôtel-Dieu distribuer ces biscuits. C'est ainsi qu'elle faisoit des essais pour se perfectionner dans la science horrible des poisons. Elle fit une épreuve sur Françoise Roussel, la femme de chambre, à qui elle donna des groseilles et une tranche de jambon, empoisonnés : cette fille en fut très incommodée mais elle n'en mourut pas (2). »

Voilà donc la marquise en possession d'une arme qui ne pardonne pas et qui semble assurer le crime en même temps que l'impunité. Il ne lui reste plus qu'à se défaire de ceux qui la gênent en leur donnant, suivant son expression imagée « un coup de pistolet dans un bouillon (3) ». La première victime fut son père ; en agissant ainsi, elle satisfaisait sa cupidité et gardait son amant ; bien mieux, elle le vengeait de son séjour à la Bastille et prévenait le retour d'une nouvelle lettre de cachet tou-

(1) Aveux à la question de M^{me} de Brinvilliers. Manuscrit PIROT.

(2) GAYOT DE PITAVAL. *Op. cit.*, t. I, p. 367.

(3) Alexandre DUMAS. *Les crimes célèbres*. La marquise de Brinvilliers. Paris, 1854, p. 36. Déposition du sergent Cluet.

jours à craindre étant donnée l'influence du lieutenant civil. Le crime dura huit mois et, pendant huit mois, cette fille, avec une puissance de dissimulation invraisemblable, put offrir à son père avec d'aimables sourires et des soins empressés, les potions qui le tuaient. Le 10 septembre 1666 vit la fin de ce long martyre : les médecins conclurent à la mort naturelle du lieutenant civil.

M^{me} de Brinvilliers, tout en conservant Sainte-Croix qui ne lui suffisait plus, prit à la fois plusieurs amants parmi lesquels le marquis de Nadaillac et Briancourt, le précepteur de ses enfants. En 1670 l'héritage se trouve à son tour dissipé, et, de dépit, la marquise met le feu à une propriété que font vendre ses créanciers. De nouveau, cédant aux mêmes besoins, elle a recours au même moyen qui lui a si bien réussi une première fois. Sainte-Croix n'est-il pas là pour lui fournir du poison ? Le galant et ingrat cavalier, homme pratique avant tout, ne tient pas rigueur à sa belle maîtresse de ses infidélités. S'il les connut, il ne voulut rien dire et, pour assurer l'avenir en même temps que le présent, il fait signer à M^{me} de Brinvilliers deux promesses, l'une de 25 000 livres et l'autre de 30 000 livres. Emule de la Spara et de la Toffana, Sainte-Croix se contente d'exploiter les passions d'autrui : il tient avant tout à se procurer de l'argent. C'est lui la tête qui dirige mais non le bras qui exécute.

Trois mois après, le 17 juin 1670, mourait le lieutenant civil, l'un des frères de la marquise, et son autre frère, conseiller à la Cour, qui habitait dans la même maison, mourait au mois de septembre suivant. La Chaussée, laquais accepté par le conseiller à la Cour sur la recommandation de la marquise avait bien suivi ses instructions.

Ces crimes accomplis, la coupable éprouva le besoin d'en parler. Elle fit des confidences à l'un de ses amants, Briancourt, le précepteur, et, effrayée ensuite d'avoir parlé, elle chercha à l'empoisonner puis à le faire assassiner par Sainte-Croix. Un jour, « ayant dîné en compagnie et étant gaie, elle montra une petite boîte, disant — Voilà de quoi se venger de ses ennemis ; et cette boîte n'est pas grande, mais elle est pleine de suc-

cessions (1) ». Le mot fit fortune et le poison devint la « poudre de succession ».

Son mari, le marquis de Brinvilliers se méfiait : il se faisait servir par un domestique spécial et, chaque fois qu'il lui versait à boire, ce domestique avait ordre de rincer le verre du marquis. Voici ce qu'écrivit à ce sujet M^{me} de Sévigné :

« Elle aimoit ce Sainte-Croix, elle vouloit l'épouser, et empoisonnoit fort souvent son mari à cette intention. Sainte-Croix qui ne vouloit point d'une femme aussi méchante que lui, donnoit du contre poison à ce pauvre mari; de sorte qu'ayant été ballotté cinq ou six fois de cette sorte, tantôt empoisonné, tantôt déempoisonné, il est demeuré en vie.... (2). »

Sur ces entrefaites, le 30 juillet 1672, survint la mort de Sainte-Croix. On trouva chez lui sa confession écrite que l'on brûla. On trouva encore une cassette accompagnée d'une lettre avec prière de remettre le tout à M^{me} la marquise de Brinvilliers demeurant rue Neuve-Saint-Paul. Le commissaire Picard, qui avait fait apposer les scellés, refusa de rendre cette cassette à sa destinataire qui la fit réclamer. M^{me} de Brinvilliers prit la fuite, se rendit en Angleterre et, de là, en Belgique. A l'ouverture de la cassette, on trouva des fioles remplies de poison (3), les lettres de la marquise à Sainte-Croix et la promesse de 30 000 livres signée de M^{me} de Brinvilliers.

Le 24 mars 1673, le laquais Jean Hamelin, dit « La Chaussée » fut condamné « à être rompu vif et à expirer sur la roue » après avoir été préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, et la dame de Brinvilliers, à avoir la tête tranchée par contumace. Après avoir nié tout à la torture et l'avoir subie avec un grand courage, La Chaussée fit, avant de mourir, des aveux complets.

Réfugiée à Liège, alors occupé par les troupes françaises, la

(1) Alexandre DUMAS. *Op. cit.*, p. 36. La fille Edme Huet, femme Brescien, déposa.

(2) Lettre de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan, vendredi 4^{er} mai 1676.

(3) Voir p. 44. *Expertise des poisons contenus dans la cassette de Sainte-Croix* par Guy SIMON, apothicaire.

marquise fut arrêtée par l'exempt Desgrez. Dans sa chambre, on trouva sa confession écrite : M^{me} de Brinvilliers était perdue.

Elle le sentit si bien qu'elle se voulut tuer. Laissons ici la parole à M. de Coulanges : « Elle s'étoit fiché un bâton, devinez où : ce n'est point dans l'œil, ce n'est point dans la bouche, ce n'est point dans l'oreille, ce n'est point dans le nez, ce n'est point à la turque : devinez où c'est ; tant y est qu'elle était morte, si on n'étoit couru à son secours (1). » Et quelques jours plus tard, M^{me} de Sévigné revient sur ce sujet : « On est ici fort occupé de la Brinvilliers. Caumartin a dit une grande folie sur ce bâton dont elle avoit voulu se tuer sans le pouvoir : « C'est, dit-il, comme Mithridate ». Vous savez de quelle sorte il s'étoit accoutumé au poison : il n'est pas besoin de vous conduire plus loin dans cette application (2). »

Du 29 avril au 16 juillet 1676 eut lieu ce procès célèbre où M^{me} de Brinvilliers, le mensonge et le dédain aux lèvres, insensible aux reproches comme aux paroles doucereuses qui essayaient de lui arracher des aveux, tint tête à ses juges avec une présence d'esprit, une endurance et une ténacité qui les épouvanta. Cette femme étonnante qui, à son accusateur Briancourt, fit cette fière réponse : « Vous n'avez guère de cœur, vous pleurez ! » surprit son confesseur, le Père Pirot, par le courage avec lequel elle accepta l'idée de la mort prochaine et par le repentir et les sentiments religieux dont elle fit preuve pendant les derniers jours de sa vie. Et cependant, à ce moment même, sa passion pour Sainte-Croix mort avait résisté à tout et « à l'heure où je vous parle, disait-elle, il y a encore des moments où je ne puis avoir le regret d'avoir connu l'homme dont la connaissance m'a été si fatale, ni détester son amitié qui m'est si funeste, qui m'a attiré tant de malheurs. »

L'arrêt rendu le 16 juillet 1676 portait qu'elle aurait « la tête

(1) Lettre de M^{me} de Sévigné et de M. de Coulanges à M^{me} et à M. de Grignan, mercredi 29^e avril 1676.

(2) Lettre de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan, mercredi 6^e mai 1676.

tranchée sur un échafaud en la place de Grève, son corps brûlé et les cendres jetées au vent, préalablement appliquée à la question ordinaire et extraordinaire » et après avoir fait « amende honorable au devant de la principale porte de l'église de Paris ».

Avant la question, ainsi qu'elle l'avait promis à son confesseur, elle fit des aveux complets, déclara que les seuls poisons connus d'elle étaient l'arsenic, le vitriol et le venin de crapaud et le seul contre-poison, le lait (1).

Pour Cabanès et Nass (2) comme pour le Dr Legué, M^{me} de Brinvilliers était une hystérique. L'aboulie, la suggestibilité extrême dont elle fit preuve à l'égard de Sainte-Croix et à l'égard de son confesseur le Père Pirot, portent un caractère nettement hystérique. Il faut ajouter à ces symptômes la perversion affective vis-à-vis des siens, l'anesthésie morale qui lui permit de commettre ses crimes et les essais qui les précédèrent, la ténacité, l'aptitude à la simulation. Il faut ajouter enfin cet érotisme morbide précoce et jusqu'au caractère particulier, étrange, ro-

(1) « En 1814, M. d'Offémont, père du propriétaire actuel du château où la marquise de Brinvilliers empoisonna M. d'Aubray, effrayé de l'approche des troupes alliées, pratiqua dans une tourelle plusieurs cachettes où il enferma l'argenterie et les autres objets précieux qui se trouvaient dans cette campagne isolée au milieu de la forêt de Laigue. Les troupes étrangères passèrent et repassèrent à Offémont, et, après trois mois d'occupation, se retirèrent au delà de la frontière.

« On se hasarda alors à tirer de leurs cachettes les différents objets qui y avaient été enfermés, et, comme on sondait les murs, de peur d'oublier quelque chose, une des parois rendit un son creux, qui indiqua une cavité jusqu'alors inconnue. La muraille fut attaquée à coup de levier et de pioche, et plusieurs pierres étant tombées démasquèrent un grand cabinet en forme de laboratoire, dans lequel on retrouva des fourneaux, des instruments de chimie, plusieurs fioles hermétiquement bouchées et contenant encore une eau inconnue et enfin quatre paquets de poudre de différentes couleurs.

« Malheureusement, ceux qui firent cette découverte y attachèrent trop ou trop peu d'importance, et, au lieu de soumettre ces différents ingrédients à l'investigation de la science moderne, ils firent disparaître avec un grand soin paquets et bouteilles, effrayés eux-mêmes des substances mortelles que probablement ils renfermaient.

« Ainsi fut perdue cette étrange et probablement dernière occasion de reconnaître et d'analyser les substances dont se composaient les poisons de Sainte-Croix et de la marquise de Brinvilliers. »

(Alexandre DUMAS. *La marquise de Brinvilliers*. Paris, 1856, p. 81, 82.)

(2) « Il lui fallait des médecins, ce fut des juges qu'on lui donna. »

(CABANÈS et NASS. *Poisons et sortilèges*, II^e série, p. 93.)

manesque de cette tentative de suicide que nous décrit M^{me} de Sevigné et qui dénote à la fois une vaillance ou une anesthésie tout au moins anormales et ce besoin de se faire remarquer par un acte inattendu, extraordinaire qui appartient en propre à l'état mental des hystériques.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° III

Confession de Madame de Brinvilliers.

« Voici cette pièce, dont il nous faut bien déguiser en les habillant de latin, quelques expressions par trop crues (1) :

« Je m'accuse d'avoir fait mettre le feu.

« J'ay eu envie sur mon frère, et pensant à cecy et à cela (*sic*).

« Je m'accuse de mètre donné du poison.

« Je m'accuse d'en avoir donné à une femme, pour en donner à son mari.

« Je m'accuse de n'avoir pas honoré mon père, et de ne lui avoir pas rendu le respect que je luy devois.

« Je m'accuse d'avoir commis des incestes trois fois la semaine, peut-être trois cent fois, et *manusuprations* quatre ou cinq cent fois.

« Et ay écrit des lettres d'amitié.

« Je m'accuse que cela scandalisoit tout le monde, même ma sœur et une de mes parentes.

« J'étois fille et luy garçon.

« J'ai commis plusieurs adultères avec un homme marié, quatorze ans durant.

« Je m'accuse d'avoir donné beaucoup de biens à cet homme et qu'il m'a ruinée.

« *Bis peccavi immundum peccatum cum isto.*

« Je m'accuse que mon père aiant veü le grand scandale, mon père l'a fait emprisonner. Et nonobstant cela, je l'ay toujours veü.

« J'ay deux enfans parmi les miens, qui sont de ce fait. Voiez ce que je feray pour ces enfans.

« Je m'accuse d'avoir eü affaire avec un cousin issu de germain deux cent fois. Il étoit garçon. J'ay eü un enfant de luy, qui est parmi les miens.

« J'ay eü affaire avec un cousin germain de mon mari quelques trois cents fois. Il étoit marié.

(1) Armand FOUQUIER. *Causes célèbres de tous les peuples*, liv. 91, p. 14.

« Je m'accuse qu'un garçon *me stupravil* dès l'âge de sept ans.

« Je m'accuse *manu peccavisse cum fratre meo* avant sept ans.

« Je m'accuse *posuisse virgunculam super me*, et m'approchant...
(sic).

« Je m'accuse d'avoir empoisonné mon père moy-même. Un laquais luy donnoit du poison. J'avois eu du chagrin de l'emprisonnement de cet homme. Et de plus c'étoit pour avoir son bien. J'ai fait empoisonner mes deux frères, et il y a eü un garçon roué pour cela.

« J'ay souhaité plusieurs fois la mort à mon père et à mes frères trente fois.

« J'ai eü volonté d'empoisonner ma sœur, me parlant de ma manière de vie qui étoit horrible.

« Je me suis fait accoucher une fois, et ay pris des drogues pour avorter.

« Je m'accuse d'avoir donné cinq ou six fois du poison à mon mary. Le regret me prit. Je l'ay bien fait traiter, et il en est guéri. Mais il est toujours incommodé.

« C'estoit pour me mettre à mon aise.

« Je m'accuse d'avoir pris du poison, et d'en avoir donné à un de mes enfans, une fois chacun, parce qu'elle étoit grande.

« Je me suys confessé à Pasques sept ans durant, et communié, n'ayant pas dessein de m'amender. Et depuis, je faisais même vie et désordre. Et ne m'en confessois.

« Je m'accuse d'avoir fait brûler une basse-cour d'une de nos terres, et c'estoit pour me venger. »

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° IV

Arrêt rendu contre la Marquise de Brinvillier (1).

Vu par la Cour, les Grand-Chambre et Tournelle assemblées, le Procès criminel commencé par le Prévôt de Paris ou son Lieutenant Criminel au Châtelet, à la requête du Substitut du Procureur Général du Roi, continué à la Requête de Dame Marie-Thérèse Mangot de Villarceau, veuve de Messire Antoine d'Aubray, Chevalier Comte d'Offémont, Seigneur de Villers et autres lieux, Conseiller du Roi dans ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, et Lieutenant Civil de la Prévôté et Vicomté de Paris, Demanderesse et Complainante, ledit

(1) GAYOT DE PITAVAL. *Op. cit.*, t. I, p. 436, 437, 438.

Substitut joint, contre Dame Marie-Marguerite d'Aubray, Epouse du Sieur Marquis de Brinvillier, Jean Baupin, Valet de Chambre, et le nommé la Pierre absens et consors : et encore contre Jean Amelin, dit La Chaussée garçon Baigneur, et auparavant Laquais de Messire d'Aubray, Conseiller en ladite Cour, lors Prisonnier : et Dame Magdeleine Bertrand du Breüil, veuve de Jean-Baptiste de Godin, sieur de Sainte-Croix, ci-devant Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de Trassi, Défendeurs et Accusés. Ledit Procès jugé en la Chambre Tournelle contre ledit la Chaussée, et par contumace contre ladite Dame d'Aubray de Brinvillier ; et depuis continué en ladite Chambre, à la Requête du Procureur Général du Roi, et de ladite Dame Mangot veuve, contre ladite Dame d'Aubray de Brinvillier, Prisonnière en la Conciergerie du Palais, Accusée, et parachevé d'instruire, en vertu d'Arrêts rendus en la Grand-Chambre et Tournelle assemblées en conséquence du renvoy requis par ladite d'Aubray de Brinvillier, Conclusions du Procureur Général du Roi : Ouïe et interrogée ladite d'Aubray sur les cas résultans du Procès : Dit a été que la Cour a déclaré et déclare la dite d'Aubray de Brinvillier, duement atteinte et convaincue d'avoir fait empoisonner Maître Dreux d'Aubray son père et les dits Maîtres d'Aubray, l'un Lieutenant Civil, et l'autre Conseiller au Parlement, ses deux frères, et attenté à la vie de défunte Thérèse d'Aubray sa sœur, et pour réparation a condamné et condamne ladite d'Aubray de Brinvillier à faire amende-honorable au-devant de la principale Porte de l'Eglise de Paris, où elle sera menée dans un Tombereau, nuds-pieds, la corde au col, tenant en ses mains une torche ardente du poids de deux livres, et là, étant à genoux, dire et déclarer que méchamment et par vengeance, et pour avoir leurs biens, elle a fait empoisonner son père, ses deux frères, et attenté à la vie de défunte sa sœur, dont elle se repent, en demande pardon à Dieu, au Roi et à la Justice ; et ce fait, menée et conduite dans ledit Tombereau en la place de Grève de cette Ville, pour y avoir la tête tranchée sur un échafaut, qui pour cet effet sera dessé en ladite place, son corps brûlé, et les cendres jetées au vent icelle préalablement appliquée à la question ordinaire et extraordinaire, pour avoir révélation de ses Complices, la déclare déchüe des successions de ses-dits père frères et sœur, du jour desdits crimes par elle commis, et tous ses biens acquis et confisqués à qui il appartiendra, sur iceux et autres non sujets à confiscation, préalablement pris la somme de 4 000 livres d'amende envers le Roi, 500 livres pour faire prier Dieu pour le repos des ames des dits défunts, frères, père et sœur, en la Chapelle de la Conciergerie du Palais ; 10 000 livres de réparation envers ladite Mangot, et tous les dépens, même ceux faits contre ledit Amelin dit la Chaussée. Fait en parlement le 16 juillet 1676.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° V

La Mort de la Brinvilliers.

Lettre de Madame de Sévigné à Madame de Grignan.

A Paris, vendredi 17^{ème} juillet 1676.

« Enfin, c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air ; son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et les cendres au vent ; de sorte que nous la respirerons, et par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante, dont nous serons tous étonnés. Elle fut jugée dès hier : ce matin on lui a lu son arrêt, qui étoit de faire amende honorable à Notre-Dame, et d'avoir la tête coupée, son corps brûlé ; les cendres au vent. On l'a présentée à la question : elle a dit qu'il n'en étoit pas besoin, et qu'elle diroit tout ; en effet, jusqu'à cinq heures du soir elle a conté sa vie, encore plus épouvantable qu'on ne le pensoit. Elle a empoisonné dix fois de suite son père (elle ne pouvoit en venir à bout), ses frères et plusieurs autres ; et toujours l'amour et les confidences mêlés partout. Elle n'a rien dit contre Penautier. Après cette confession, on n'a pas laissé de lui donner dès le matin, la question ordinaire et extraordinaire : elle n'en a pas dit davantage. Elle a demandé à parler à Monsieur le Procureur général ; elle a été une heure avec lui : on ne sait point encore le sujet de cette conversation. A six heures on l'a menée nue en chemise et la corde au cou, à Notre-Dame, faire l'amende honorable (1) ; et puis on l'a remise dans le même tombereau, où je l'ai vue, jetée à reculons sur de la paille, avec une cornette basse et sa chemise, un docteur auprès d'elle (2), le bourreau de l'autre côté : en vérité cela m'a fait frémir. Ceux qui ont vu l'exécution disent qu'elle a monté sur l'échafaud avec bien du courage. Pour moi j'étois sur le pont Notre-Dame (3), avec la bonne d'Escars ; jamais il ne s'est vu tant de monde, ni Paris si ému, ni si attentif ; et demandez-moi ce qu'on a vu, car pour moi je n'ai vu qu'une cornette ; mais enfin ce jour étoit consacré à cette tragédie. J'en saurai demain davantage, et cela vous reviendra. »

(1) Texte de l'amende honorable répétée clairement par M^{me} de Brinvilliers après le greffier Drouet.

« Je reconnais que méchamment, et par vengeance, j'ai empoisonné mon père et mes frères, et attenté à l'empoisonnement de ma sœur, pour avoir leurs biens, dont je demande pardon à Dieu, au Roi et à la Justice. »

(2) L'abbé Pirot, docteur en théologie.

(3) Sans doute à la fenêtre de l'une des soixante et une maisons dont le pont étoit alors chargé (Note de l'édition Monmerqué, t. IV, p. 529. Paris, Hachette, 1862).

PIÈCE JUSTIFICATIVE N^o VI

Lettre de Madame de Sévigné à Madame de Grignan.

A Paris, mercredi 22^{eme} juillet 1676.

«... Encore un petit mot de la Brinvilliers : elle est morte comme elle a vécu, c'est-à-dire résolument. Elle entra dans le lieu où l'on devoit lui donner la question ; et voyant trois seaux d'eau : « c'est assurément pour me noyer, dit-elle : car de la taille dont je suis on ne prétend pas que je boyve tout cela ». Elle écouta son arrêt, dès le matin, sans frayer ni sans faiblesse : et, sur la fin, elle le fit recommencer, disant que ce tombereau l'avoit frappée d'abord et qu'elle en avoit perdu l'attention pour le reste. Elle dit à son confesseur, par le chemin, de faire mettre le bourreau devant elle, « afin de ne point voir, dit-elle, ce coquin de Desgrais qui m'a prise » : il étoit à cheval devant le tombereau. Son confesseur la reprit de ce sentiment ; elle dit : « Ah mon Dieu ! je vous en demande pardon ; qu'on me laisse donc cette étrange vue » ; et monta seule et nu-pieds sur l'échelle et sur l'échafaud, et fut un quart d'heure mirodée, rasée, dressée et redressée par le bourreau : ce fut un grand murmure et une grande cruauté. Le lendemain on cherchait ses os, parce que le peuple disoit qu'elle étoit Sainte... »

CHAPITRE IV

LA CHAMBRE ARDENTE. — MARCHANDES DE POISONS ET EMPOISONNEUSES.

L'affaire de M^{me} de Brinvilliers n'était qu'un prologue. Après la mort de Sainte-Croix, de Glaser et d'Exili qui, réfugié en Italie, n'avait pas survécu à ses complices, après l'exécution de la Chaussée et de la Brinvilliers et l'acquittement de Penautier (1), ceux qui s'étaient à bon droit inquiétés de ces révélations pouvaient croire dissipé ce mauvais rêve. Et pourtant, au commencement de l'année 1678, le Parlement instruit mystérieusement une nouvelle affaire de poisons. Louis de Vanens, Bachimont, Nail, une femme la Grange et Finette, la maîtresse de Vanens, sont au nombre des accusés. On parle de l'empoisonnement du duc régnant de Savoie à l'aide d'une chemise empoisonnée. Nail et la Grange, « convaincus de poison », sont exécutés le 8 février 1679.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° VII

Extrait des Mémoires Historiques et Authentiques de la Bastille (2).

1677, 23 février.

LA DEMOISELLE DE LA GRANGE veuve d'un receveur des Gabelles et

(1) Pierre Louis Reich de Penautier. — Après la mort subite de son beau-père Leseq, il devint trésorier de la bourse des États de Languedoc; il fut nommé receveur général du clergé à la mort d'Hanivel de Saint-Laurent qu'on l'accusa d'avoir fait empoisonner, et conseiller du roi en 1672; il mourut en 1711. Le couplet suivant circula dans Paris au moment de l'affaire des poisons :

Si Penautier, dans son affaire,
N'a rencontré que des amis,
C'est qu'il a bien su se défaire
De ce qu'il avait d'ennemis.

(2) *Mémoires Historiques et Authentiques sur la Bastille dans une suite de près de*

Tailles de la province d'Anjou, âgée de trente-huit à quarante ans, prisonnière à la Bastille au mois de février 1677.

Cette femme étoit artiste de poison, et en faisoit commerce.

Étant veuve, elle fut entretenue par M. Faurie, Avocat au Conseil, pendant plusieurs années ; mais cet homme voulant rompre le commerce honteux où il étoit avec cette femme, prit la résolution de la quitter et de se retirer en son pays. La de la Grange, au contraire, fit tout ce qu'elle put pour retenir Faurie, et forma le dessein de l'empoisonner, de supposer un mariage fait avec lui, de s'en dire veuve, et de s'appliquer par ce moyen, les principaux effets de sa succession, que l'on fit monter à 40 ou 50 mille écus...

La demoiselle de la Grange et le curé de Launay (1) furent arrêtés et mis, l'un à la Conciergerie, et l'autre au Châtelet pour instruire leur procès. La de la Grange, appréhendant l'événement de ce procès criminel, s'avisa d'écrire à M. de Louvois qu'elle avoit des avis importants à donner pour la sûreté de la personne du Roi : ce qui donna lieu de la transférer à la Bastille, où elle fut interrogée ; mais son dessein ayant été aisément démêlé, on réhabilita cette femme dans les prisons du Châtelet et on laissa instruire le procès qui avoit été commencé contre elle...

L'instruction de ce procès criminel fut achevée au Châtelet, et la demoiselle de la Grange et le Prêtre y ont été condamnés à mort, préalablement appliqués à la question...

La demoiselle de la Grange étoit aussi devineresse et se mêloit de prédire les événemens futurs... Un nommé la Serre, apothicaire, faisoit toutes les distillations des drogues dont la de la Grange avoit besoin ; il avoit une liaison très étroite avec cette femme, dont il savoit tous les mauvais commerces et les secrets.

Cet Apothicaire demouroit vers la montagne de Sainte-Geneviève ; il fut arrêté au mois d'avril 1679, et renfermé au donjon de Vincennes, où il mourut trois mois après sa détention.

La de la Grange et le curé de Launay ont été condamnés à mort par Arrêt du Parlement, du 4 février 1679, et exécutés en Place de Grève le 8 dudit mois.

L'Archevêque de Paris fait avertir le lieutenant de police La

trois cens Emprisonnemens, détaillés et constatés par des Pièces, Notes, Lettres, Rapports, Procès-verbaux, trouvés dans cette Forteresse et rangés par époques depuis 1475 jusqu'à nos jours, etc..., 3 vol. A Londres et à Paris (Buisson, libraire), 1789, t. I, p. 113.

(1) Nail, curé de Launay-Villiers, pays du Maine, âgé de 50 ans, son complice.

Reynie (1) que ses prêtres, depuis quelque temps, entendent en confession beaucoup de gens qui s'accusent du crime d'empoisonnement. Le 10 janvier 1679, la Bosse et la Vigoureux sont arrêtées et, le 12 mars, vient les rejoindre la Voisin, cueillie au moment où elle sortait d'entendre la messe à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle. Le 10 avril 1679, la Chambre ardente, établie par lettres patentes du 7 avril, tenait sa première séance. Présidée par Louis Boucherat, comte de Compans, elle siégea au palais de l'Arsenal jusqu'au 21 juillet 1682.

La Chambre Royale de l'Arsenal (2), tel était son nom, tint deux cent dix séances, délibéra sur le sort de quatre cent quarante-deux accusés et décréta prise de corps contre trois cent soixante-sept.

Deux cent dix-huit de ces arrestations furent maintenues et la Chambre prononça trente-six condamnations à la peine de mort après question ordinaire et extraordinaire, cinq condamnations aux galères et vingt-trois bannissements (3).

Les nombreuses femmes qui figurèrent parmi les accusées semblent pouvoir se diviser en deux catégories. Les unes semblables à Locuste, à la Spara, à la Toffana sont des marchandes de poison ; les autres, émules de Lucrèce Borgia et de la Brinvilliers sont les empoisonneuses proprement dites.

Les marchandes de poison se recrutent parmi les sorcières dont l'influence est énorme au xvii^e siècle. L'une d'elles, Marie Bosse, confessa qu'il y avait à Paris plus de quatre cents devineresses et magiciens.

Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la devineresse on couroit,
Pour se faire annoncer ce que l'on désiroit... (4).

(1) Gabriel-Nicolas de la Reynie, né à Limoges en 1625, mort en 1709.

(2) Chambre Royale de l'Arsenal, établie par lettres patentes du 7 avril 1779, « pour faire le procès et juger en dernier ressort les accusés prévenus du crime de poison qui étoient déjà arrêtés ou qui le seroient dans la suite ».

(3) Frantz FUNCK-BRENTANO. *Op. cit.*, p. 132.

(4) LA FONTAINE. *Fables*, livre VII, fable XV, vers 10-14.

Ces « devineresses », c'est ainsi qu'on les appelait (1), très nombreuses (2), se servaient de la chiromancie comme d'un masque qui leur permettait d'exercer, sans être inquiétées, une foule d'autres métiers beaucoup moins licites mais beaucoup plus lucratifs. L'empoisonnement n'était qu'une corde de plus à leur arc. « Il y avait des maisons connues d'amour et d'aventures, d'accouchement et d'avortement. Les dames qui les tenaient, obligeantes pour tous les besoins, avaient, par un progrès naturel, étendu leur primitive industrie de l'avortement à l'infanticide, du meurtre des enfants à celui des grandes personnes. Maris incommodes, rivaux gênants, puis concurrents de places, ennemis de cour, disparaissaient. Le métier florissait. Empoisonneuses émérites et connues, MM^{mes} la Voisin, la Vigoureux, la Filastre, associées à des prêtres qui jouaient la sorcellerie, avaient de grands hôtels, laquais, suisses et carrosses (3). » Et d'ailleurs, beaucoup savaient bien ce qui se cachait sous ces apparences mystérieuses de sorcellerie. Ils savaient bien qu'il y avait quelque chose derrière cette façade d'incantations et de mise en scène et que ce quelque chose qui facilitait singulièrement la tâche des sorcières et amenait la réalisation des vœux de leurs clientes, était le poison.

Cyrano de Bergerac écrivait « Les paroles magiques n'ont aucun pouvoir, elles couvrent sous des mots barbares, les malignes vertus des simples dont tous les Enchanteurs empoisonnent le bétail.

« Eh bien, pourquoi donc ne les faites-vous pas mourir en qualité d'empoisonneuses et non de sorcières (4)? »

De Lancre, dans les attributs des sorcières n'oubliait pas non plus le poison : « Danser indécemment, festiner orderement, s'accoupler diaboliquement, sodomiser exécrationnellement, blasphé-

(1) DONNEAU DE VISÉ et THOMAS CORNEILLE ont donné sous ce titre : « *La Devineresse* », une comédie-féerie, représentée en 1679.

(2) « Je trouve parmi les sorciers dix mille femmes pour un homme », écrit Cyrano de Bergerac (1620-1658).

(3) J. MICHELET. *Histoire de France*, t. XII, chap. xvi, p. 233.

(4) CYRANO DE BERGERAC. *Lettres*, cité par A. MASSON. *La sorcellerie et la science des poisons au XVII^e siècle*, p. 57.

mer scandaleusement, se venger insidieusement, courir après tous désirs horribles, sales et dénaturés brutalement, tenir les crapauds, les vipères, les lézards et *toutes sortes de poisons* précieusement, aimer un bouc puant ardemment, s'accointer et s'accoupler avec lui horriblement et impudemment, tel est le sabbat (1). »

Mais, ainsi que le déclara le magicien Lesage, elles « s'étaient attiré les protections les plus puissantes, en sorte qu'elles agissaient avec la plus grande assurance et presque en toute liberté (2) » : on fermait volontairement les yeux. Il fallut les ouvrir et le réveil fut terrible. On apprit que, grâce à ces sorcières, le poison s'était glissé jusqu'à la Cour. Le Grand Roi trembla pour lui-même et c'est alors que la Chambre ardente fut créée... Elle entendit des révélations inattendues. Les sorcières accusées se firent accusatrices et bientôt on eut assez de leurs aveux.

CATHERINE DES HAYES, veuve du joaillier Monvoisin, plus communément appelée LA VOISIN, put dire quelles étaient les singulières clientes qui, venant chez elle la consulter et l'implorer, lui faisaient gagner annuellement cinquante et cent mille francs de notre monnaie. Cela lui permettait de faire vivre ses enfants et sa vieille mère, cela lui permettait aussi d'entretenir de nombreux amants parmi lesquels le comte de Labatie, le vicomte de Cousserans, le magicien Lesage (3) et le bourreau de Paris qui faillit ensuite avoir à lui trancher la tête. « La Voisin, écrit Des Essarts, qui se vantoit de posséder l'art de deviner, et qui disoit qu'elle avoit commerce avec des esprits, étoit coupable de plusieurs empoisonnements. Il y avoit chez elle un concours fort grand, beaucoup plus de femmes que d'hommes, elle promettoit de découvrir les secrets, de pénétrer l'avenir, de faire trouver ce

(1) Pierre de LANCRE. *Incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincu* Paris, 1612.

(2) Cité par FUNCK-BRENTANO. *Op. cit.*, p. 106.

(3) De son vrai nom Adam Cœurét. Arrêté en 1667, il fut condamné aux galères pour pratiques démoniaques. Délivré en 1672 grâce au crédit de la Voisin, il fut arrêté pour la seconde fois le 17 mars 1679.

qu'on avoit perdu, et les trésors cachés. Elle faisoit commerce de philtres et de breuvages pour se faire aimer des personnes d'un autre sexe. Elle avoit, disoit elle, des secrets pour se rendre invulnérable et pour gagner au jeu (1). »

Chiromancienne et physionomiste, auteur d'un *Traité de Physionomie*, elle parait avoir finement compris la psychologie de son époque. Sage-femme, elle excellait dans les avortements : pratiquant la médecine comme toutes les sorcières, elle excellait dans les empoisonnements. Là ne se bornaient point ses talents et le four situé derrière son cabinet de consultations et où disparaissaient les dernières traces des accouchements clandestins ne servait pas à brûler que des enfants nés avant terme. Les Messes noires que l'abbé Guibourg (2) disait sur le ventre nu des belles dames de la Cour, clientes de la Voisin, exigeaient qu'au moment de l'Offertoire un enfant fût égorgé. Ces infanticides viennent donc s'ajouter aux 2 500 enfants nés avant terme que la Voisin avoua avoir brûlés dans son four ou enterrés dans son jardin.

Ce fut avant tout une empoisonneuse professionnelle (3). Il serait inutile d'étudier ses crimes dans le détail : chacun d'eux ne fut pour elle qu'une affaire commerciale ; les plus dangereux à commettre étaient aussi les mieux payés. Marchande de poisons comme la Spara et la Toffana, lorsque la Voisin marchant sur les traces de Locuste tenta un régicide, c'est que la réussite devait lui rapporter 100 000 écus, c'est-à-dire un million et demi de notre monnaie.

Elle fut brûlée à Paris le 22 février 1680 et M^{me} de Sévigné nous a conservé le récit de ses derniers moments.

(1) GAYOT DE PITAVAL. *Op. cit.*, t. I, p. 480.

(2) Ancien aumônier du comte de Montgomery.

(3) L'abbé Guibourg enterrait des crapauds dans une boîte percée de trous ; les fourmis entraient et tuaient le crapaud, mais plusieurs mouraient de son venin. On faisait une pommade contenant de l'acide formique et des alcaloïdes de putréfaction.

(Edmond LOCARD. *La médecine judiciaire en France au XVII^e siècle*. Lyon, 1902, p. 248.)

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° VIII

Les derniers moments de la Voisin.

Lettre de Madame de Sévigné à Madame de Grignan.

A Paris, vendredi 23^{ème} février 1680.

« ...Je ne vous parlerai que de Madame Voisin ; ce ne fut point mercredi comme je vous l'avois mandé, qu'elle fut brûlée, ce ne fut qu'hier. Elle savoit son arrêt dès lundi, chose fort extraordinaire. Le soir, elle dit à ses gardes : « Quoi ? nous ne ferons pas médianoche ! » Elle mangea avec eux à minuit, par fantaisie, car il n'étoit point jour maigre ; elle but beaucoup de vin, elle chanta vingt chansons à boire. Le mardi, elle eut la question ordinaire, extraordinaire ; elle avoit diné et dormi huit heures ; Elle fut confrontée à Mesdames de Dreux, le Féron, et plusieurs autres, sur le matelas : on ne dit pas encore ce qu'elle a dit ; on croit toujours qu'on verra des choses étranges. Elle soupa le soir et recommença, toute brisée qu'elle étoit, à faire la débauche avec scandale ; on lui en fit honte, et on lui dit qu'elle feroit bien mieux de penser à Dieu et de chanter un *Ave maris stella* ou un *Salve*, que toutes ses chansons ; elle chanta l'un et l'autre en ridicule, elle mangea le soir et dormit. Le mercredi se passa de même en confrontations, et débauches et chansons ; elle ne voulut point voir de confesseur. Enfin le jeudi, qui étoit hier, on ne voulut lui donner qu'un bouillon : elle en gronda, craignant de n'avoir pas la force de parler à ces Messieurs. Elle vint en carrosse de Vincennes à Paris ; elle étouffa un peu, et fut embarrassée ; on la voulut faire confesser, point de nouvelles. A cinq heures on la lia ; et, avec une torche à la main, elle parut dans le tombereau, habillée de blanc : c'est une sorte d'habit pour être brûlée ; elle étoit fort rouge, et l'on voyoit qu'elle repoussoit le confesseur et le crucifix avec violence. Nous la vîmes passer à l'hôtel de Sully (1), Madame de Chaulnes et Madame de Sully, la Comtesse (2), et bien d'autres. A Notre-Dame, elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable, et à la Grève, elle se défendit, autant qu'elle put, de sortir du tombereau ; on l'en tira de force, on la mit sur le bûcher, assise et liée avec du fer ; on la couvrit de paille ; elle jura beaucoup ; elle repoussa la paille cinq ou six fois ; mais enfin le feu s'augmenta, et on l'a perdue de vue, et ses cendres

(1) Rue Saint-Antoine.

(2) Comtesse de Fiesque.

sont en l'air présentement. Voilà la mort de Madame Voisin célèbre par ses crimes et son impiété. »

FRANÇOISE FILASTRE, commère de la Voisin, ancienne femme de chambre de Madeleine Gardé, femme de François Chappelain, contrôleur général des décimes et trésorier des offrandes et aumônes du roi, était devenue une des plus redoutables sorcières de Paris. Voici ce qu'écrivit à son sujet le lieutenant de police La Reynie qui, avec Louis Bazin, seigneur de Bezons, remplissait à la Chambre Ardente les fonctions de rapporteur : « Filastre et Chappelain, pour laquelle Filastre agissait, sont les deux plus extraordinaires femmes dont on ait encore entendu parler. Il y a plusieurs années qu'elles sont l'une et l'autre dans la recherche de toutes sortes de poisons et de maléfices, et il serait difficile d'imaginer de plus grands crimes que le sont ceux dont ces deux femmes se trouvent malheureusement chargées....., etc. (1). »

L'un de ses enfants semble avoir été égorgé peu après sa naissance à l'occasion d'une « Messe Noire ». La Filastre fut brûlée vive en place de Grève le 30 septembre 1680 après avoir préalablement subi la question ordinaire et extraordinaire (2).

LA VIGOREUX, Marie Vandon, femme du tailleur pour habits de femme, Mathurin Vigoureux, arrêtée le 3 janvier 1679, fut également brûlée en place de Grève en 1680 avec son frère l'abbé Vigoureux.

C'est la devineresse MARIE BOSSE qui éveilla involontairement les soupçons de la police. A un dîner chez la Vigoureux, où elle se trouvait en compagnie de l'avocat Perrin, elle se vanta de la clientèle de choix qui fréquentait chez elle et déclara cyniquement que trois empoisonnements de plus suffiraient à lui permettre de se retirer des affaires. Maître Perrin avertit son ami, le capitaine exempt Desgrez, qui, après s'être assuré du fait, le signala à La Reynie. Ce n'était pas là simple vantardise.

(1) G. LEGUÉ. *Médecins et empoisonneurs au XVII^e siècle*, p. 203.

(2) Biblioth. Nat., Manuscrits F, Fr, 7608.

La Bosse avait touché 4 000 livres pour donner de quoi empoisonner M. de Poulailhon et 2 000 livres (1) pour empoisonner, en 1773, Philibert Rebillet, musicien du roi, à l'instigation de M^{me} Brunet, sa maîtresse. L'arrestation de la Bosse et de la Vigoureux ne se fit pas attendre. Et que de noms pourrait-on encore ajouter à ceux-là : Catherine Boulé, veuve Trianon, dite la Trianon, et tant d'autres, la Dode, la Baliron, la Jacob, la Laforest, la Beauregard, la Simon, la Piquet, la Vertemart, la Thomas, la Caillet...

Le 19 juin 1679, la Chéron fut brûlée en place de Grève ; le 14 août de la même année fut pendue la fille Lepère. Le 16 juillet 1680, on pendit la Sardone et la Poligny. En 1681, le 2 janvier, ce fut le tour de l'avorteuse Roufflet, le 15 janvier celui de la Méline qui avait empoisonné son enfant. En 1681 encore, le 19 juin, Deschaut et De Bray furent brûlés vifs et la Chanfrin, maîtresse et complice de l'abbé Guibourg, fut pendue pour avoir usé de poison et pour avoir été complice du dessein « de faire mourir le roi et de rendre le pouvoir à M. Fouquet », ainsi que le relate le procès-verbal de torture. Le 19 décembre, la Joly, complice de la Méline, fut brûlée vive. Tandis que se succédaient ainsi les exécutions, d'autres coupables durent à de puissantes protections ou surtout à la crainte qu'inspiraient les révélations qu'elles auraient pu faire, d'échapper à la mort. La Chappelain et la Guesdon furent enfermées au château de Villefranche ; la Pelletier, la Poulain, la Delaporte furent incarcérées dans la citadelle de Belle-Isle-en-Mer.

Toutes ces sorcières, marchandes de poison, s'enrichissaient et leur nombre se multipliait tous les jours. Ainsi que chez les Cathéens dont parle Strabon, ainsi qu'à Rome sous le consulat de V. Flaccus et de M. C. Marcellus, ainsi qu'en Italie dans la première moitié du siècle, une véritable épidémie d'empoisonnement sévissait. Après l'affaire de la Brinvilliers, par une sorte de contagion mentale s'étendant de proche en proche, l'épidémie gagna la ville et la Cour et le nombre des accusés de la Chambre

(1) Ces 6 000 livres représentent environ 30 000 francs de notre monnaie.

Royale de l'Arsenal surprit encore moins que les noms que l'on trouva sur la liste.

OLYMPE DE MANCINI, comtesse de Soissons, surintendante de la Maison de la Reine, une des nièces de Mazarin, décrétée de prise de corps le 23 janvier 1680, prit la fuite. « Il n'est rien tel que de mettre son crime ou son innocence au grand air », écrit à son sujet M^{me} de Sévigné (1). En partant, elle donna pour raison que ses ennemis (2) étaient assez puissants pour la perdre. « M. de Louvois, dit-elle, est mon ennemi mortel, parce que je lui ai refusé ma fille pour son fils. Il a eu le crédit de me faire accuser; il a de faux témoins. Puisqu'on a donné un décret contre une personne comme moi, il achèvera le crime et me fera mourir sur un échafaud, ou du moins me retiendra toujours en prison. J'aime mieux la clef des champs. Je me justifierai dans la suite (3). » Ceci ne serait pas invraisemblable mais M^{me} de Sévigné rapporte que le Roi dit à M^{me} de Grignan, belle-mère de la comtesse de Soissons: « Madame, j'ai bien voulu que M^{me} la Comtesse se soit sauvée; peut-être en rendrai-je compte un jour à Dieu et à mes peuples (4). »

Élevée avec le roi qui était de son âge c'est « par son esprit vif et adroit, insinuant, par son tact à entrer dans les goûts, à deviner les instincts de son jeune compagnon (5), qu'elle réussit

(1) Lettre de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan, vendredi 2^e février 1680.

(2) Louvois et M^{me} de Montespan étaient de ce nombre. « La comtesse de Soissons dit la Fare, ennemie de M^{me} de Montespan, fut, assez légèrement, je crois, décrétée de prise de corps. »

(*Mémoires de la Fare*, p. 249. Coll. Petitot.)

(3) *Mémoires* de l'abbé de Choisy, coll. Petitot, t. LXIII, p. 224 et suiv.

(4) Lettre de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan, mercredi 24^e janvier 1680.

(5)
 Cette illustre et brune déesse,
 Qui n'a plus de dix-sept ans,
 Mais a des appas éclatants
 Qui font dire, de par le monde,
 Qu'Olympe n'a point de seconde,
 Et que l'amour a réuni
 Dedans l'infante Mancini,
 Par un avantage suprême,
 Tout ce qui force à dire : *J'aime!*
Et qui l'a fait dire à nos Dieux...

(*Muse royale*, 19 février 1687.)

à lui plaire (1). » Rien n'était pareil, dit Saint-Simon, à la splendeur de la comtesse de Soissons, de chez qui le roi ne bougeait avant et après son mariage, et qui était la maîtresse de la cour, des fêtes et des grâces (2). Elle épousa Eugène Maurice de Savoie, comte de Soissons, qui fut pour elle un mari facile (3) et qui mourut assez subitement au moment où il allait rejoindre l'armée de Turenne, la laissant veuve à 33 ans. Elle avait huit enfants et ne se remaria point. Ses ennemis firent courir le bruit qu'elle avait empoisonné ce mari paisible, honoré et qui n'avait pas craint de se battre pour elle avec M. de Navailles au moment de ses discussions sur l'étiquette et la préséance avec M^{me} de Navailles, dame d'honneur. On dit même que le crime fut commis avec la complicité du frère de son mari, le comte de Clermont. L'Hôtel de Soissons avait été, il est vrai, le rendez-vous favori des devineresses (Olympe n'était-elle pas Italienne !) et ce furent elles qui la chargèrent dans leurs dépositions faites à la torture.

Olympe de Mancini fut encore accusée d'avoir empoisonné Madame, Henriette d'Angleterre, morte le 29 juin 1670, et d'avoir demandé à la Voisin les moyens de se débarrasser de M^{lle} de la Vallière. Une autre accusation plus mystérieuse et plus grave pesa encore sur elle, qui explique à la fois la mansuétude et la sévérité de Louis XIV à son égard : « M^{me} la comtesse de Soissons demandait si elle ne pourroit point faire revenir un amant qui l'avait quittée : cet amant étoit un grand prince ; et on assure qu'elle dit que s'il ne revenoit à elle, il s'en repentiroit : cela s'entend du roi, et tout est considérable sur un tel sujet (4). »

Elle s'enfuit en Flandre et, de là, en Espagne, où, dit-on, elle empoisonna la jeune reine d'Espagne, Marie-Louise d'Or-

(1) Amédée RENÉE. *Les nièces de Mazarin*. Paris, 1856, p. 172.

(2) *Mémoires de Saint-Simon*, t. XII, p. 112 et 113, édit. in-18.

(3) On prétendait qu'il s'était fort émerveillé un jour de faire de la prose et que c'était bien à lui que Molière avait emprunté le mot plaisant de M. Jourdain. (Amédée RENÉE. *Op. cit.*, p. 203.)

(4) M^{me} DE SÉVIGNÉ. *Op. cit.*

léans, fille de Madame. « Franchini, son médecin, dit que, dans l'ouverture du corps et dans le cours de la maladie, il avait remarqué des symptômes extraordinaires, mais qu'il y allait de sa vie s'il parlait. Le public se persuade présentement du poison, et n'en fait aucun doute, mais la malignité de ce peuple est si grande que beaucoup de gens l'approuvent, parce que la Reine n'avait pas d'enfants, et ils regardent le crime, malgré les horreurs de cette mort, comme un coup d'État qui a leur approbation (1). » Saint-Simon, ambassadeur en Espagne trente ans après, se montre à ce sujet très affirmatif. « Il faisoit chaud, le lait est rare à Madrid. La reine en désira, et la comtesse, qui avoit peu à peu usurpé des moments de tête à tête avec elle, lui en vanta d'excellent, qu'elle promit de lui apporter à la glace. On prétend qu'il fut préparé chez le comte de Mansfeld. La comtesse de Soissons l'apporta à la reine, qui l'avalait, et mourut peu de temps après (2). »

D'Espagne, elle se rendit à Bruxelles où elle fut peut-être moins délaissée (3) qu'on ne l'a dit. Elle mourut en 1708.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° IX

*Extrait des Mémoires de l'Abbé de Choisy.
Olympe de Mancini, comtesse de Soissons.*

Il se passait, à vrai dire, à l'hôtel Soissons d'étranges choses qui avaient pu fournir prétexte à ces mauvais bruits. On y cultivait l'astrologie, la magie ; on y tirait force horoscopes, on y évoquait même les

(1) Lettre de l'Ambassadeur de France, le 12 février 1689, citée par Edmond LOCARD. *La médecine judiciaire en France au XVII^e siècle*. Lyon, 1902, p. 241.

(2) *Mémoires* de SAINT-SIMON, t. XII, p. 114, édit. in-18.

(3) « Ma sœur brille à Bruxelles ; elle a tous les soirs M^{me} la comtesse de Soissons à souper chez elle. » (Lettre de M^{me} de Coulanges à M^{me} de Grignan. A Paris, le 17^e juin 1701.)

« Ne savez-vous pas, Madame, que M. le maréchal de Villeroi a été voir M^{me} la comtesse de Soissons à Bruxelles ? il lui a mené son fils ; et M^{me} la comtesse de Soissons avoue qu'il y a longtemps qu'elle n'a eu une aussi grande joie. » (Lettre de M^{me} de Coulanges et de M. de Coulanges à M^{me} de Grignan. A Paris, le 10^e mai 1703.)

esprits. Une scène de ce genre, que l'abbé de Choisy raconte, a trait justement à la mort du comte : « Voici ce qui arriva, dit-il, chez la comtesse de Soissons. Son mari étoit malade en Champagne. Elle étoit un soir incertaine si elle partiroit ou non pour l'aller trouver, lorsqu'un vieux gentilhomme de sa maison lui offrit tout bas de lui faire dire par un esprit si M. le Comte mourroit ou non de cette maladie. Madame de Bouillon étoit présente avec M. de Vendôme et le duc, à présent maréchal de Villeroy. Le gentilhomme fit entrer dans le cabinet une petite fille de cinq ans, et lui mit à la main un verre plein d'une eau fort claire : il fit ensuite ses conjurations. La petite fille dit que l'eau devenoit trouble : le gentilhomme dit tout bas à la compagnie qu'il alloit commander à l'esprit de faire paroître dans le verre un cheval blanc, en cas que M. le Comte dût mourir, et un tigre en cas qu'il dût en échapper. Il demanda aussitôt à la petite fille si elle ne voyoit rien dans le verre. « Ah, s'écria-t-elle, le beau petit cheval blanc ! » Il fit cinq fois de suite la même épreuve, et toujours la petite fille annonça la mort par des marques toutes différentes, que M. de Vendôme et Madame de Bouillon avoient nommées tout bas au gentilhomme sans que la petite fille pût les entendre (1). »

Une autre Mancine (2), sa sœur, MARIE-ANNE MANCINI, DUCHESSE DE BOUILLON, également compromise, comparut devant la Chambre Royale. Née à Rome en 1649, elle vint à Paris de bonne heure et, à l'âge de 12 ans, brilla dans le ballet des saisons dansé par le roi à Fontainebleau en 1661. Son mariage avec Godefroy Maurice de la Tour, duc de Bouillon, neveu de Turenne et grand chambellan du Roi, fut célébré le 26 avril 1662 à l'Hôtel de Soissons en présence du roi et des deux reines et fut l'occasion de fêtes brillantes. Elle aimait les lettres et fut un des esprits les plus fins et les plus cultivés de son temps : c'étoit une des précieuses et la première protectrice de La Fontaine.

Expressive et jolie, dit son historien, il y avait une grâce infinie dans ses mouvements et parfois, dans l'air de sa démarche, une fierté souveraine (3). C'étoit, dit Saint-Simon, une « créature très audacieuse et dangereuse ».

(1) *Mémoires* de l'abbé DE CHOISY, coll. Petitot, t. LXIII, p. 224 et suiv.

(2) C'est ainsi qu'on appelait les nièces de Mazarin.

(3) Amédée RENÉE. *Loc. cit.*, p. 383.

Accusée par la Voisin d'avoir voulu empoisonner son mari afin d'épouser le duc de Vendôme, elle ne fut pas décrétée de prise de corps comme sa sœur, ni comme le maréchal de Luxembourg(1), mais simplement assignée pour être « ouïe » par la Chambre. Elle daigna se rendre devant ses juges, accompagnée du duc de Bouillon, du duc de Vendôme, d'un grand nombre de ses amis, choisis parmi les gens les plus influents. « M^{me} de Bouillon entra comme une petite Reine dans cette Chambre ; elle s'assit dans une chaise qu'on lui avoit préparée : et, au lieu de répondre à la première question, elle demanda qu'on écrivit ce qu'elle vouloit dire ; c'étoit : qu'elle ne venoit là que par le respect qu'elle avoit pour l'ordre du roi, et nullement pour la Chambre, qu'elle ne reconnoissoit point, et qu'elle ne prétendoit point déroger au privilège des ducs(2). » On répéta même, et l'anecdote a survécu, que le conseiller d'État, La Reynie, lui ayant demandé si elle avoit vu le diable, elle lui répondit : « Je le vois en ce moment ; il est laid, vieux, et déguisé en conseiller d'État(3). »

Le 16 février 1680 intervint un arrêt de décharge et un ordre d'exil à Nérac.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° X

Extrait des Mémoires Historiques et Authentiques de la Bastille.

1680, 23 janvier.

MARIE-ANNE DE MANGINI, *duchesse de Bourbon*, épouse de M. le duc de Bouillon, pair et grand chambellan de France, âgée de vingt-neuf ans, et native de Rome.

Elle a été décrétée d'assigné pour être ouïe, par arrêt de la Chambre séante au Château de l'Arsenal, le 23 janvier 1680.

Madame de Bouillon fut chargée par la Voisin d'avoir offert au nommé

(1) Boutteville-Montmorency, duc de Luxembourg et maréchal de France, fut ensuite le vainqueur de Fleurus (1690), Leuze (1691), Steinkerque (1692) et Nerwinden (1693).

(2) Lettre de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan, mercredi 31^e janvier 1680.

(3) Amédée RENÉE. *Op. cit.*, p. 398.

Le Sage une somme considérable en espèces d'or pour l'engager à exécuter le dessein qu'elle avoit formé de se défaire de M. le duc de Bouillon son mari, afin d'épouser M. le duc de Vendôme, et s'être d'abord adressée, pour l'exécution de ce dessein, à une femme appelée la Vigoureux ; mais que la Voisin qui avoit connoissance des desseins de Madame la Duchesse étoit venue chez Madame de Bouillon, lui dire qu'elle avoit un homme qui feroit mieux son affaire que la Vigoureux.....

Madame de Bouillon étoit accusée d'avoir écrit elle-même ce second billet, qu'elle mit dans les mains de Le Sage et qui fut cacheté pour être brûlé mais que Le Sage eut l'adresse d'escamoter, et dans lequel elle demandoit la mort de M. de Bouillon, son mari (1).

Sur cette longue liste d'empoisonneuses figure encore FRANÇOISE-ATHÉNAÏS DE ROCHECHOUART, fille du duc de Montemart, seigneur de Nivoime, épouse du marquis de MONTESPAN, qui succéda à Louise de la Vallière dans le cœur du grand roi. Belle, spirituelle, hautaine, elle régna sur le roi et presque sur la France pendant treize années, de 1667 à 1680, à l'apogée du règne de Louis XIV. Sa puissance étoit telle que les sept enfants qu'elle eut du roi furent légitimés par le Parlement. Cette ambition effrénée, démesurée, sans bornes, cette soif de dominer qui causa sa puissance fut cause aussi de sa chute. Les aveux de la Chaboissière, valet de Vanens(2) et du magicien Lesage, les révélations de Marguerite Monvoisin, la fille de la sorcière, en juillet 1680, les déclarations de Françoise Filastre du 30 septembre et du 1^{er} octobre de la même année, apprirent à la Reynie les relations suspectes de la marquise. C'est dans ce milieu que se faisaient les incantations qui devaient assurer à l'orgueilleuse Montespan la réalisation de ses projets ambitieux. C'est l'abbé Guibourg qui, en 1673, dans la chapelle du château de Villebousin, près de Montlhéry, revêtu d'une chasuble blanche brodée de pommes de pin noires, célébra sur le ventre nu de la pieuse marquise la première de ces messes noires dont Marguerite Monvoisin nous a laissé la des-

(1) *Mémoires de la Bastille*, t. I, p. 127, 132.

(2) Que « le chevalier de Vanens aurait mérité d'être tiré à quatre chevaux pour les conseils qu'il avoit donnés à M^{me} de Montespan ».

cription (1). Mère, M^{lle} de Montespan laissa sacrifier, pour elle, à plusieurs reprises, un enfant nouveau né (2), tandis que



FIG. 5. — La Marquise de Montespan. (Plon et Nourrit, éditeurs.)

s'élevait l'étrange prière du prêtre sacrilège : « Astaroth, Asmodée, princes de l'Amitié, je vous conjure d'accepter le sacrifice que je vous présente de cet enfant, pour les choses que

(1) Bibliothèque Nationale, manuscrits F. Fr. 7608. — Procès de la Voisin, déclarations de Marguerite Monvoisin.

LEGRÉ (*Op. cit.*, p. 186), traduit ainsi en quelques mots latins la façon dont on procédait dans les messes noires. « *Quotiescumque altare osculandum erat Presbyter osculabatur corpus, hostiamque consecrabat super pudenda, quibus hostiæ portiunculam inserebat : Missa tandem peracta, Presbyter mulierem inibat et manibus suis in calice mersis pudenda sua et muliebria lavabat.* »

(2) C'est dans ces messes que Guibourg égorgea lui-même les enfants qu'il avait eus de la Chanfrin.

je vous demande, qui sont que l'amitié du Roy, de Monseigneur le Dauphin, me soit continuée ; que la Reine soit stérile, que le Roy quitte son lit et sa table pour moy et mes parents ; que mes serviteurs et domestiques lui soient agréables, Chérie et respectée des grands seigneurs, que je puisse être appelée aux conseils du Roy et savoir ce qui s'y passe ; et que cette amitié redoublant plus que par le passé, le Roy quitte et ne regarde Fontanges ; et que la Reine estant répudiée, je puisse épouser le Roy (1). » Dans cette invocation la Montespan se retrouve tout entière.

C'est à cette époque que la Voisin lui remit des poudres pour l'amour. Elle les fit prendre au roi qui, dès 1673, se plaignit de « vapeurs », d'étourdissements avec céphalées et amblyopie. Dans un interrogatoire du 16 novembre 1680, Lesage déclara d'ailleurs que ces poudres, à hautes doses, pouvaient constituer des poisons.

Elle eût tout fait pour conserver l'amour du roi. En 1679, Angélique de Fontanges le lui ayant ravi, M^{me} de Montespan s'adressa à la Voisin qui, aidée de la Trianon, de Bertrand et de Romani s'engagea, moyennant finances, à venger la marquise de son royal amant et de sa jeune rivale (2). Le prix fixé était de 100 000 écus, un million et demi de notre monnaie ; M^{me} de Montespan ne marchandait pas ses vengeances. Le 5 mars 1679, la Voisin (3) partit pour remettre au roi, à Saint-Germain, un placet empoisonné : elle revint le 9, sans avoir pu l'approcher ; le 12 mars elle était arrêtée, et, le 15 mars, M^{me} de Montespan s'enfuit de la cour (4). « Dieu a protégé le roi », déclara la Voisin. M^{lle} de Fontanges devait être empoisonnée par Romani à l'aide d'une paire de gants ; et, lorsqu'elle quitta la cour après l'échec de la Voisin auprès du roi, la marquise pria à son tour la Filastre de se charger de cet empoisonnement. La Filastre

(1) Telle fut la prière prononcée à la dernière de ces messes noires en 1678.

(2) M^{lle} de Fontanges avait alors 18 ans, M^{me} de Montespan en avait 38.

(3) « Je crains plus que tout ce que l'on me demande certain voyage à la Cour », disait la Voisin à ses gardes, à Vincennes.

(4) Voir Fr. FUNCK-BRENTANO. *Op. cit.*, p. 191.

fut arrêtée à temps (1). C'est atterré par ces révélations que le roi suspendit les séances de la Chambre Ardente. Elles reprirent le 19 mai 1681, à la condition qu'on ne s'occuperait pas de ce qui concernait l'ancienne maîtresse du roi.

Le silence s'organisa autour de ces attentats et M^{me} de Montespan fut éloignée de la cour. Elle vécut encore vingt-sept ans et changea complètement sa vie qui devint un exemple de renoncement, de charité et de piété. Une crainte continuelle de la mort lui faisait payer plusieurs femmes dont l'unique emploi était de la veiller. Elle multiplia les jeûnes et les pénitences, raconte Saint-Simon, couchant dans des draps rugueux, portant une ceinture à pointes de fer, et elle mourut le 27 mai 1707, après avoir fait à ses domestiques la confession publique de ses péchés.

Superstitieuse, égoïste, ambitieuse au delà de toute expression, elle accumulait sur ses rivales les calomnies et les médisances. Elle conciliait son orgueil avec la dépravation morale qui la fit se prêter aux messes noires et, ce fut une anesthésie morale singulière qui l'empêcha de se révolter du meurtre de tant d'enfants commis pour elle en sa présence.

Comme la Brinvilliers, M^{me} de Montespan fut une hystérique et Bossuet (2) nous a conservé le souvenir des crises convulsives qu'elle eut en présence du grand roi. Cette idée obsédante de la mort, cette thanatophobie qui l'obligeait à coucher « tous les rideaux ouverts avec beaucoup de bougies dans sa chambre, ses veilleuses autour d'elle », tout cela est encore un indice de sa déséquilibre mentale (3).

Et combien d'autres grands noms émaillent cette longue liste. MADAME DE DREUX, Catherine-Françoise Saintot, femme de Philippe de Dreux, sieur de la Judaière, maître des requêtes, fut accusée d'avoir offert six mille francs à la Voisin et de lui

(1) M^{lle} de Fontanges mourut le 28 juin 1681 de pleuro-pneumonie tuberculeuse.

(2) *Œuvres* de BOSSUET, t. XXXVII. *Lettres à Louis XIV*, p. 93.

(3) Régis dans « *Les Régicides* » cite une autre régicide empoisonneuse, Nicole Mrenon, qui, en 1600, tenta d'empoisonner Henri IV. Ce fut la 13^e des 48 tentatives d'assassinat qu'eut à subir Henri IV avant de tomber sous le couteau de Ravaillac.

avoir donné une croix de diamants, pour se défaire de son mari, de M^{me} de Richelieu, de M. de Varennes et de bien d'autres. C'est d'elle que parle le marquis de Trichâteau lorsqu'il écrit à Bussy : « La dernière est, au poison près, fort de mes amies et une des plus jolies femmes de France. » Elle fut bannie à perpétuité du royaume avec injonction de garder son ban à peine de la vie et ses biens furent confisqués au roi par arrêt de la Chambre de l'Arsenal du 22 janvier 1682.

Marguerite Galart, veuve de Jérôme LE FERON, président de la première des enquêtes, éprise de M. de Prade, empoisonna son mari. Arrêtée le 9 août 1679, elle fut accusée d'avoir acheté pour 100 pistoles de poudre de diamant à cette intention et condamnée le 7 avril 1680 au bannissement hors le vicomté de Paris pour neuf ans et à 1 500 livres d'amende.

LA MARÉCHALE DE LA FERTÉ, MADELEINE D'ANGENNES, femme de Messire Henry de Senneterre, duc de la Ferté, LOUISE DE LUXEMBOURG, princesse de Tinguy, MARIE DE LA MARCK, femme de M. du Fontet, mestre de camp, la MARQUISE D'ALLUYE, la MARQUISE DE FEUQUIÈRES, M^{me} DE POLIGNAC ; la COMTESSE DU ROURE furent interrogées.

MARGUERITE DE JEHAN, femme de M. de Poulailhon, tenta d'empoisonner son mari, maître des eaux et forêts de Champagne, à l'aide d'une chemise empoisonnée par l'arsenic, et d'arsenic qu'elle mettait dans sa boisson. Prévenu par une lettre anonyme, celui-ci la fit arrêter : elle fut condamnée au bannissement en 1679 après avoir elle-même demandé à ses juges la peine de mort.

MARGUERITE CHARPENTIER, dame suivante de M^{me} la comtesse de Soissons, veuve de Jean de Refuge, secrétaire de maître des requêtes fut reléguée à la citadelle de Villefranche. On avait trouvé chez elle des liquides suspects et un fragment de placenta.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XI

Extrait des Mémoires Historiques et Authentiques de la Bastille.

Madame la COMTESSE DU ROURE ; son mari lieutenant général du Lan-guedoc, âgée de 35 ans.

Cette dame étoit liée avec la Voisin, et étoit soupçonnée d'avoir connoissance qu'il avoit été offert des sommes considérables à cette femme, pour se défaire de Mademoiselle de la Vallière et même soupçonnée, elle comtesse du Roure, d'avoir demandé à la Voisin, femme empoisonneuse, les moyens de se défaire de quelques personnes et donné à cette femme quatre pistoles, pour l'engager à faire réussir les desseins contre Mademoiselle de la Vallière.

Elle n'a pas été arrêtée mais seulement assignée pour être ouïe : elle a été interrogée le 1^{er} février 1680, et déchargée de l'accusation par arrêt de ladite Chambre du 29 avril suivant.

(Tome I, page 125, 126.)

Le Sage a dit par une déclaration que MADAME LE FERON, femme du président Le Féron qui avoit été empoisonné, avoit sollicité la Voisin pour quelques affaires d'empoisonnement, pour Madame de Dreux, et que la dame de Dreux avoit donné à la Voisin une croix en diamants, de plus de cinq cents écus, et que Madame de Dreux s'étoit défait, par la Voisin, de deux hommes, l'un desquels étoit conseiller en la Cour des Monnoies et lequel conseiller avoit auparavant sauvé la vie à la Voisin, et que c'étoit cette femme qui avoit fait faire le poison.

Par une autre déclaration, le Sage a dit avoir vu *Madame la duchesse de Vivonne* extrêmement en peine pour retrouver le moyen de retirer un papier qui étoit entre les mains d'une nommée Filastre, autre empoisonneuse, que ladite dame disoit être signé d'elle et de Mesdames les Duchesses d'Angoulême et de Vitry, et de Madame la Princesse de Tinguy ; et qu'autant que lui, Le Sage, l'avoit pu comprendre, l'objet de cet écrit regardoit le Roi et contenoit des choses épouvantables ; parce que Madame de Vivonne, sans lui dire précisément ce que c'étoit, lui avoit demandé plusieurs fois, les larmes aux yeux et avec de grandes instances, les moyens qu'elle croyoit qu'il pouvoit avoir de faire revenir ledit papier, et Madame de Vivonne lui avoit ajouté que si ce papier venoit à être vu, ces trois dames et elle seroient perdues ; et comme lui, Le Sage voulut se prévaloir du grand empressement et de l'extrême désir que Madame de Vivonne témoignoit avoir pour retirer ledit billet, il fit accroire à cette dame qu'il trouveroit le moyen de le ravoir, et lui dit qu'il falloit, pour cela, qu'elle écrivit ce qu'elle demandoit : ce que la dame fit, et Le Sage ayant fait brûler, par Madame de Vivonne elle-même, dans l'hôtel d'Avaux, un autre papier au lieu du sien, il vit, après s'être retiré, que ladite dame demandoit de pouvoir retirer le papier en question qui étoit entre les mains de la Filastre, qui avoit eu des sommes considérables pour cela.

(Tome I, pages 134, 135, 136.)

CHAPITRE V

LES EMPOISONNEUSES AU XVIII^e, AU XIX^e ET AU XX^e SIÈCLES

Si, depuis le xvii^e siècle, on ne trouve plus traces d'empoisonneuses à gages, l'empoisonnement individuel, par contre, continue à défrayer les chroniques judiciaires. Au commencement du xix^e siècle les empoisonneuses sont légion et ce n'est, nous l'avons vu, que depuis 1860 que le nombre des empoisonnements criminels diminue. Nous avons déjà indiqué la place que tient la femme dans toutes les statistiques d'empoisonnement. Alors que l'on trouve 15 femmes criminelles contre 100 hommes, sur 10 empoisonneurs, 7 appartiennent au sexe féminin.

Les dimensions de ce travail ne nous permettent malheureusement pas de publier tous les documents relatifs aux empoisonneuses. Réservant pour notre étude clinique quelques types d'empoisonneuses ayant été l'objet de rapports médico-légaux psychiatriques ou d'études médico-légales psychiatriques, nous nous contenterons de citer ici les noms des plus connues parmi les empoisonneuses des deux derniers siècles.

En 1732, deux empoisonneuses, Eugénie Picq et Marie Texier furent condamnées à être brûlées vives après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire et leurs biens furent confisqués.

En 1733, Marie Véroneau fut brûlée après avoir fait publiquement amende honorable de son crime. Le 11 janvier 1759, Barbe Leleu monta sur le bûcher et le 18 août 1767, la femme

d'un boulanger, Marie Sottom, coupable d'avoir empoisonné plusieurs femmes, fut pendue et son corps fut brûlé. La domestique Maugras ayant empoisonné sa maîtresse la femme Regnault fut condamnée à mort par un arrêt du Parlement en date du 9 mars 1775 : elle fut brûlée vive, attachée à un poteau avec une chaîne en fer, sur la place publique de la ville de Soissons, après avoir fait amende honorable « ayant écriteau devant et derrière portant ces mots : *empoisonneuse de dessein prémédité* ». Trois ans plus tard, le 27 février 1778, le Parlement de Toulouse condamna au bûcher après question ordinaire et extraordinaire la femme Claire Raynaud qui, aidée de son complice Pierre Colet, avait empoisonné son mari, et ordonna que ses cendres seraient jetées au vent (1).

En 1779, Jeanne-Marie-Thérèse Judacier empoisonna avec de l'arsenic sa mère, sa sœur aînée et par la même occasion une voisine la femme Périchon qui partageait leur repas. Par sentence de la sénéchaussée de Lyon, en date du 30 novembre 1779, « elle fut déclarée atteinte et convaincue des faits que l'on vient de lire, et condamnée à faire amende honorable en chemise, nue tête, la corde au col, tenant en ses mains une torche de cire ardente du poids de deux livres, au devant de la principale porte de l'église primatiale de la ville de Lyon, où elle seroit conduite par l'exécuteur de la haute-justice, ayant écriteaux devant et derrière, portant ces mots « *Empoisonneuse parricide* » ; y faire amende honorable, s'avouant à haute et intelligible voix, coupable du crime atroce qu'elle avoit commis, en demandant pardon à Dieu, au roi et à justice ; avoir ensuite le poing coupé par le bourreau, menée, de là, sur la place des Terreaux, pour y être brûlée vive, et ses cendres jettées au vent, et condamnée en cent livres d'amende envers le roi (2). »

Le 5 mars 1803, à Berlin, M^{me} Ursinus, veuve du conseiller privé Ursinus, fut arrêtée un soir où de nombreux invités étaient réunis chez elle. Elle était accusée d'avoir empoisonné

(1) Raoul SAUTTER. *Étude sur le crime d'empoisonnement*, Paris, 1896, pp. 44, 45.

(2) DES ESSARTS. *Op. cit.*, t. 64, CLXX^e cause, p. 197.

avec de l'arsenic, un de ses domestiques nommé Benjamin Klein et sa propre tante. Comme on lui demandait pourquoi, depuis quatre ans, elle portait toujours sur elle du poison, elle répondit que c'était pour se suicider et que, si elle avait donné un peu d'arsenic à Klein, c'était uniquement afin d'en apprécier les effets et de déterminer la dose nécessaire à une prompt mort. Malgré cette explication bizarre, suffisante à ses yeux pour légitimer un tel crime et qui, à elle seule, permettrait d'émettre des doutes sur son état mental, elle fut condamnée à la détention perpétuelle et subit sa peine pendant trente ans à la citadelle de Glatz (1).

C'est au mois d'octobre 1809, que fut arrêtée dans l'Oberland, Margarethe Zwanziger, appelée encore Nanette Schönleben, que nous étudierons plus loin. En 1812, la femme Gadini, convaincue d'avoir empoisonné sa belle-mère avec des cantharides, fut condamnée à mort par la cour de Gènes. En 1814, ce fut le tour d'Anne Chevalier. Le 6 mars 1828, fut arrêtée à Brème Gesche Margarethe Gottfried (2), comtesse d'Orlamunde : la liste de ses victimes serait trop longue à dresser. Père, mère, frère, maris, enfants, amis, elle empoisonna tout le monde autour d'elle. Estimée de tous, elle commit les crimes qui lui sont reprochés avec une puissance de dissimulation qui n'eut d'égale que la sérénité d'une conscience dans laquelle rien ne put éveiller le remords.

En 1837, à Séville, la cour criminelle condamna au garrot Dona Catalina de Viariza, femme d'un chimiste, qui, mettant à profit les connaissances scientifiques de son mari, tenta de tuer son amant, Don Pedro de Balboa, à l'aide d'une épingle empoisonnée (3). Elle mourut en exprimant le regret de n'avoir pas réussi.

(1) *Revue britannique*, juillet 1847. Locuste en Allemagne, p. 409. — A. KRAUSS. *Die Psychologie des Verbrechens. Die Geheimrätin Ursinus*, p. 360.

(2) *Revue britannique*, loc. cit., p. 119. — A. KRAUSS. *Op. cit.*, p. 368.

(3) « L'épingle avait encore des traces du suc de la *Vedegambre*, poison subtil dans lequel les chasseurs trempaient autrefois leurs flèches et produit par la distillation d'une herbe appelée la *Hierva de ballestero* — l'herbe du chasseur. »

(ROBINET DE CLÉRY. *Les crimes d'empoisonnement*, p. 10.)

En 1839, à Tours, une femme empoisonna son mari afin d'épouser son amant qui, lui-même, avait pendant ce temps empoisonné son épouse. La même année, à Reims, une grand-mère causa la mort de l'enfant nouveau-né de son fils : c'était le cinquième enfant auquel elle faisait absorber de l'acide chlorhydrique. A Périgueux, deux servantes empoisonnèrent une jeune fille de 15 ans ; à Cambrai, une domestique empoisonna une famille entière. L'année suivante, à Liège, une femme empoisonna son mari et sa belle-mère avec de l'arsenic et détermina son amant, un homme marié, à se débarrasser de sa femme par le même moyen.

C'est encore en 1840 que fut commis l'empoisonnement du Glandier qui, pendant longtemps, passionna les esprits en France et hors de France. Pour avoir empoisonné son mari avec des gâteaux arseniés, Marie Cappelle, femme Lafarge, âgée de 24 ans, fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité après exposition sur la place publique de Tulle (1).

Du mois d'août au mois de décembre de la même année, à Retournac près Yssingeaux, Françoise S... empoisonna son père et ses deux enfants. En 1841, Marie Decloux, domiciliée à Saint-Etienne-sur-Charleronne, fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité pour avoir fait absorber du phosphore à son époux. En 1842, à Orléans, une femme adultère âgée de 40 ans fit subir le même sort à son vieux mari.

En 1846, une petite fille de onze ans tenta d'empoisonner son petit frère, âgé de onze mois, à l'aide de suif raclé sur un chandelier de cuivre. C. E. R... habitait le quartier du Gros-Caillou et la cause vint le 13 février 1846 devant la huitième Chambre présidée par M. d'Herbelot. Cette précoce criminelle déclara « qu'elle haïssait son frère parce qu'il était cause parfois qu'on la battait, qu'elle le détestait parce que sa mère paraissait l'aimer mieux qu'elle (2). » L'acte n'ayant pas été effectué, l'affaire se termina par un acquittement (3).

(1) Voir plus loin, p. 97.

(2) *Annales de médecine légale et d'hygiène publique*. 1847, t. I, p. 443.

(3) « Le Céleste Empire a aussi, comme nous, ses Brinvilliers. Il y a quatre jours,

En 1848, avec Marie-Madeleine Langlois, femme Droin, commence la période médico-légale de l'histoire psychiatrique des empoisonneuses. Accusée d'une tentative d'empoisonnement, la femme Droin fut acquittée après un rapport du D^r H. Girard d'Auxerre sur son état mental, rapport qui la déclarait irresponsable du fait qui lui était reproché(1).



FIG. 6. — Marie Cappelle, femme Lafarge. (Extrait de l'ouvrage de M. Camille GRANIER. *La Femme criminelle*, Paris, 1906. O. Doin, éditeur).

Avec Lydie Fougnyes et son mari le comte de Bocarmé, les alcaloïdes font leur apparition dans l'arsenal des empoisonneurs. C'est la nicotine qui servit à donner la mort à Gustave Fougnyes, frère de la comtesse. Nous ne parlerons pas de cette

on a procédé sur la grève de Canton, située au bord du Zhonkiang, au supplice d'une jeune Chinoise de 18 à 20 ans, qui avait empoisonné, avec de l'arsenic, son père, sa belle-mère et sa belle-sœur. Cette malheureuse a été découpée vive par morceaux ; on a commencé par les seins, le nez, les paupières, les oreilles, etc. Inutile de vous dire que je me suis privé de la vue de cette solennité judiciaire ; mais j'en ai eu de bien hideux détails. » Voici ce qu'écrivait, en 1845, un délégué du commerce auprès de notre ambassadeur, M. Lagrenée.

(Charles FLANDIN. *Traité des poisons*, t. I, p. 677.)

(1) Voir plus loin, p. 172.

affaire, car le comte seul fut condamné à mort et exécuté le 20 juillet 1851; la comtesse fut acquittée (1).

Le 6 décembre 1851, la Cour d'assises d'Ille-et-Vilaine eut à juger la servante Hélène Jegado accusée d'avoir commis onze vols, trois empoisonnements et trois tentatives d'empoisonnement. Vingt-trois empoisonnements, cinq tentatives, plusieurs vols qui remontaient à plus de dix ans avaient été écartés comme couverts par la prescription. Aucune expertise médico-légale psychiatrique ne fut ordonnée mais un médecin, le D^r Pitois, vint affirmer au tribunal sa conviction absolue en l'irresponsabilité de l'accusée. Cette femme que, suivant sa propre expression, la mort suivait partout et dont, avant son arrestation les superstitionnaires compatriotes s'écartaient en disant : « C'est la femme au foie blanc », fut condamnée à mort et guillotinée à Rennes (2).

En 1858, le D^r Renaudin, médecin-directeur de l'asile de Maréville, fut chargé d'examiner l'état mental d'une empoisonneuse (3). La même année, le D^r Billod, médecin en chef de l'asile de Sainte-Gemmes, eut à faire un rapport médico-légal sur l'état mental de la fille Kerdal accusée d'avoir tenté d'empoisonner son maître en lui faisant prendre du nitrate d'argent dans un bol de lait (4).

En 1868, la Cour d'assises de Genève condamna à 20 ans de travaux forcés la garde-malade Marie Jeanneret coupable de neuf empoisonnements. Un rapport du D^r Badan, médecin de la prison, la déclara atteinte d'hystérie, mais ajouta qu'elle ne présentait aucune anomalie de l'état mental. Reprenant les documents publiés sur cette affaire, M. le D^r Châtelain, médecin adjoint à Pufargier, a fait de Marie Jeanneret une étude approfondie sur laquelle nous reviendrons (5).

(1) A. FOUQUIER. *Causes célèbres de tous les peuples*, t. I, liv. XIV, XV. — *Gazette des tribunaux*, 27 mai au 17 juin 1851.

(2) A. FOUQUIER. *Op. cit.*, t. VII, cahier 32. — *Gazette des tribunaux*, 10 au 17 décembre 1851.

(3) Voir plus loin, p. 191.

(4) Voir plus loin, p. 184.

(5) Voir plus loin, p. 119. — *Gazette des tribunaux*, 1^{er} décembre 1868.

En 1868, en Angleterre, Miss Haggie ayant empoisonné ses deux filles fut soumise à une expertise médicale (1). En 1870, il fut fait de même pour Christiane Edmunds coupable d'avoir empoisonné des enfants avec des bonbons à la strychnine (2).

Vers 1880, l'affaire Coton, en Angleterre, révéla vingt empoisonnements par la strychnine accomplis par la même femme.

Le 22 avril 1885 comparut devant la Cour royale de la Haye, Van der Linden, l'empoisonneuse de Leyde qui, de 1869 à 1885, empoisonna ou tenta d'empoisonner cent deux personnes : vingt-sept de ses victimes moururent parmi lesquelles son père, sa mère et ses deux enfants.

Comme Marie Jeanneret, c'était une garde-malade de profession : on ne put trouver de mobile à ses crimes. Dans certains cas seulement, l'instruction put établir que l'accusée avait touché les secours funéraires que les sociétés dites d'enterrement accordent aux proches parents du défunt pour subvenir aux funérailles ou les primes que les Sociétés de secours mutuels allouent à leurs adhérents en cas de maladie. Cette garde-malade avait-elle donc intérêt à abréger les jours de ceux qu'elle soignait pour gagner sa vie ! Ainsi que Margarethe Gottfried, c'était, au dire de tous, une menteuse invétérée. Son avocat déclara que c'était une malade et une inconsciente ; sur le banc même des accusés, elle présenta une crise convulsive d'aspect hystériforme et on fut obligé de l'emmener du prétoire. Elle fut condamnée à la réclusion perpétuelle (3).

Le 22 janvier 1889, à Valréas, dans l'arrondissement d'Orange, une couturière Thérèse Viers empoisonna, par vengeance, avec de l'acide sulfurique, un enfant que son amant avait eu de sa rivale. La Cour d'Assises de Vaucluse la condamna à cinq ans de travaux forcés (4).

Le 21 février de la même année, une domestique, Angéline Tranchet, fille-mère, dans la crainte de perdre sa place, se

(1) Voir plus loin, p. 116.

(2) Voir plus loin, p. 118.

(3) Voir Albert BATAILLE. *Causes criminelles et mondaines*, 1885.

(4) *Gazette des tribunaux*, 4 mai 1889.

débarrassa de son enfant en lui faisant absorber du laudanum. Elle fut condamnée par la Cour d'Assises de la Seine à la même peine que Thérèse Viers(1). En 1889 encore, à Bourges, une aubergiste empoisonna le fils de son concurrent, un petit garçon de six ans.

En 1891 fut jugée l'empoisonneuse d'Am-Fezza, Hélène Daniloff, qui, à l'instigation de son amant, et pour pouvoir l'é-



FIG. 7. — M^{me} Joniaux. (Extrait de l'ouvrage de M. Camille GRANIER. *La Femme criminelle*, Paris, 1906. O. Doin, éditeur).

pouser, empoisonna son mari M. Weiss avec de la liqueur de Fowler. Condamnée par la Cour d'Oran à dix ans de réclusion, elle s'empoisonna dans sa prison à l'aide d'une boulette de strychnine : le jour de son arrestation, elle avait, d'ailleurs, déjà tenté d'en finir avec la vie, en avalant la liqueur de Fowler dont elle avait fait provision pour son mari. Son amant, Roque, arrêté, se fit sauter la cervelle (2).

(1) *Gazette des tribunaux*, 24 juillet 1889.

(2) Dr Émile LAURENT. *L'année criminelle*, 1891, p. 239. — *Gazette des tribunaux*, 29 et 30 mai 1891.

Le 23 septembre 1892, comparut devant la Cour d'Assises du Morbihan une fille-mère de l'île de Groix, qui, en lui donnant des bonbons trempés dans de l'acide sulfurique, empoisonna sa petite fille âgée de deux ans.

En 1893, la Cour d'Assises des Bouches-du-Rhône condamna à mort Marie-Delphine Blanc, femme Carmagnole, qui avait empoisonné son mari avec de la liqueur de Fowler et la Cour d'Assises de l'Aube condamna aux travaux forcés à perpétuité,



FIG. 8. — M^{me} Rachel Galtié.

Amélie Marot, femme Raymond que l'acide arsénieux avait aidé à se débarrasser de son mari et de son beau-frère. En 1894, Noémie Rolland, femme Oulmière, ayant tué son mari en lui faisant absorber de l'arséniate de soude, fut condamnée à dix ans de travaux forcés par la Cour d'Assises du Tarn.

C'est le 6 janvier 1895 que fut jugée M^{me} Joniaux, l'empoisonneuse d'Anvers, accusée d'avoir empoisonné, par cupidité, sa sœur, Léonie Alblay, son oncle maternel, M. Jacques Van den Kerckove, ancien sénateur du royaume de Belgique, et son frère, Alfred Alblay, tous trois morts subitement chez elle en

1892, 1893 et 1894. Elle avait fait contracter à son frère et à sa sœur des assurances sur la vie pour un total de 170 000 francs, assurances dont elle payait elle-même les primes. Son oncle était sur le point de se marier et de reconnaître un fils naturel, ce qui lui enlevait tout espoir d'héritage. Tous ces crimes avaient été commis avec de la morphine. M^{me} Joniaux, condamnée à mort, vit sa peine commuée en celle de la réclusion perpétuelle (1).

C'est dans le même but que Rachel Galtié, l'empoisonneuse de Saint-Clar, empoisonna son mari, son frère et sa grand-mère, et cette affaire présente de nombreuses analogies avec celle de M^{me} Joniaux. A la suite d'une expertise mentale de MM. Anglade, Pitres et Regis qui conclurent à l'hystérie et à la responsabilité atténuée de l'accusée, elle fut condamnée à vingt années de travaux forcés par la Cour d'Assises du Gers, le 30 octobre 1904 (2).

Enfin, le 10 juin 1905, confirmant le jugement rendu une première fois par la Cour d'Assises des Bouches-du-Rhône le 17 décembre 1904, la Cour d'Assises du Var condamna aux travaux forcés à perpétuité Alice Martorell, veuve Massot, et condamna son amant, Edouard Hubac, à vingt ans de la même peine, tous deux ayant été reconnus coupables de l'empoisonnement de M. Massot, officier de la marine marchande.

(1) DE RYCKÈRE. *L'affaire Joniaux* (Bibl. de Criminologie, 1895).

(2) Voir plus loin, p. 438.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE CLINIQUE

CHAPITRE PREMIER

LES DÉGÉNÉRÉES HYSTÉRIQUES

Les crimes d'empoisonnement semblent donc être le triste apanage de la femme : elle les accomplit souvent et les inspire presque toujours. Ils présentent entre eux une analogie frappante et semblent, jusque dans leurs moindres détails, être copiés les uns sur les autres. Cette analogie, la peur inspirée par ces crimes, la façon soudaine dont le public apprend qu'une femme, hier encore citée en exemple, est une terrible empoisonneuse, toutes ces circonstances jointes aux faits et gestes qui, entourant l'acte criminel, viennent le rehausser de cette mise en scène froidement cruelle, ont toujours fait considérer les empoisonneuses comme des monstres, comme des énigmes psychologiques.

Un ancien auteur, Harless (1), a cru trouver une explication en décorant ces faits du nom de monomanie. Nous n'avons plus à notre disposition cette dénomination aussi commode que

(1) Cité par KRAFFT-EBING. *Médecine légale des aliénés*, trad. A. REMOND. Paris, 1900, p. 341.

peu satisfaisante et force nous est, afin de trouver entre certains de ces cas un lien pathologique, de nous livrer à une étude approfondie des documents médico-légaux qui les concernent.

Châtelain (1), étudiant le cas de Marie Jeanneret, conclut « en face de cette organisation psychique extraordinaire et en tous cas anormale » que, en dehors de son état manifestement hystérique, cette empoisonneuse est une aliénée irresponsable atteinte de monomanie homicide. Legrand du Saulle (2), rapprochant le cas de Mrs Haggie de celui de Marie Jeanneret, déclare que « lorsqu'une hystérique réussit à donner la mort, c'est souvent à l'aide du poison ». Krafft-Ebing (3) réunit sous le qualificatif d'hystérie héréditaire les cas de Christiane Edmunds et de Marie Jeanneret et signale les liens communs qui les unissent à la marquise de Brinvilliers et à Gesche Gottfried. Cullerre considère Marie Jeanneret comme « une dégénérée héréditaire, hystérique, présentant, avec une lucidité intellectuelle à peu près complète, les plus étranges aberrations de la sensibilité morale (4) ». MM. Pitres, Anglade et Regis, enfin, dans un rapport récent sur l'état mental de l'empoisonneuse de Saint-Clar concluent à l'hystérie.

En ce qui concerne les empoisonneuses dont nous venons de rappeler les noms, faut-il donc accuser l'hystérie, l'hystérie seule, d'enfanter ces psychologies complexes ? Gilbert Ballet et ses élèves Marquezy (5), Tabaraud (6), Roubinowitch (7), ont montré les relations étroites qui unissent l'hystérie à la dégénérescence mentale. « S'il est une névrose dans laquelle l'hérédité ne fasse pas l'ombre d'un doute, dans laquelle elle domine toute l'étiologie, c'est assurément l'hystérie, » écrivait Déjerine

(1) *Annales médico-psychologiques*, 1869, t. I, p. 248.

(2) LEGRAND DU SAULLE. *Les Hystériques*. Paris, 1883, p. 470.

(3) KRAFFT-EBING. *Médecine légale des aliénés*, trad. REMOND, Paris, 1900, p. 339.

(4) A. CULLERRE. *Les frontières de la folie*. Paris, 1888, p. 250.

(5) M. MARQUEZY. L'homme hystérique. *Bulletin médical*, 1888, n^{os} 68 et 69.

(6) TABARAUD. *Des rapports de la dégénérescence mentale et de l'hystérie*. Thèse, Paris, 1888.

(7) J. ROUBINOWITCH. *Hystérie mâle et dégénérescence*. Thèse, Paris, 1890.

dans sa thèse d'agrégation (1). « On naît hystérique, on vit et on meurt hystérique, » disait Luys.

C'est aussi l'opinion de Georget (2), de Briquet (3), d'Hammond (4), de Legrand du Saulle (5), de Charcot, de Janet, de Vallon (6), et il est à peine besoin de rappeler les cas d'hystérie familiale cités par Bernutz (7), Hammond (4), Landouzy (8), Legrand du Saulle (5) et Gilles de la Tourette (9). Pour Legrain la majeure partie des hystériques, pour ne pas dire tous, sont des dégénérés et pour Colin (10) l'hystérique délinquant est un dégénéré. Dans une thèse récente, un élève de Régis, Pareau (11), revient sur les associations de la dégénérescence mentale et de l'hystérie et conclut que lorsqu'il y a dégénérescence et névrose, plus l'une est apparente, plus l'autre est atténuée.

Quoi qu'il en soit, on peut conclure avec Déjerine que « l'hystérie peut être considérée comme la plus héréditaire des névroses, qu'elle affecte des relations intimes avec tous les états névro- et psychopathiques, qu'elle peut s'associer, se combiner avec eux, qu'elle peut en être la transformation ou à son tour se transformer en eux, montrant peut-être mieux que n'importe quelle névrose les connexions qui la relie à la grande famille psychopathique (12) ».

L'hystérie qui vient ainsi s'associer à la dégénérescence mentale, la compliquer sans l'effacer, et modifier dans leur

(1) J. DEJERINE. *L'hérédité dans les maladies du système nerveux*. Thèse agrég. Paris, 1886, p. 118.

(2) GEORGET. *Dictionnaire de Médecine*. Paris, 1837.

(3) P. BRIQUET. *Traité clinique et thérapeutique de l'Hystérie*. Paris, 1859.

(4) HAMMOND. *Traité des maladies du système nerveux*, 1879.

(5) LEGRAND DU SAULLE. *Les Hystériques. État physique et état mental. Actes insolites, délictueux et criminels*. Paris, 1883.

(6) CHARLES VALLON. La pathologie mentale au point de vue administratif et judiciaire, in *Traité de GILBERT-BALLET*. Paris, 1903, p. 1363.

(7) BERNUTZ. *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique*, t. XVIII, 1874.

(8) LANDOUZY. *Traité de l'Hystérie*. Paris, 1876.

(9) GILLES DE LA TOURETTE. *Traité clinique et thérapeutique de l'Hystérie*. Paris, 1891.

(10) H. COLIN. *Essai sur l'état mental des hystériques*. Thèse, Paris, 1890.

(11) J. PAREAU. *Les dégénérés hystériques au point de vue médico-légal*. Thèse, Bordeaux, 1899.

(12) J. DEJERINE. *L'hérédité dans les maladies du système nerveux*. Thèse agrég. Paris, 1886, p. 127.

forme sinon dans leur fond certaines de ses manifestations, justifie son existence tant par des symptômes qui lui sont propres que par une allure syndromique particulière. Dans l'hystérie, le fond mental domine toute l'histoire de la maladie. « Il faut, disait Charcot, prendre l'hystérie pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour une maladie psychique par excellence (1). » Et cette notion, développée en France par Charcot et son élève Janet (2), fut reprise en Allemagne par Moebius (3) et par Strümpell (4). Pour Lasègue, « la définition de l'hystérie n'a jamais été donnée et ne la sera jamais » et Legrand du Saulle déclare impossible « d'exposer dogmatiquement un état pathologique qui n'est en somme qu'un protée (5) ». Pour Janet, « l'hystérie est une psychose appartenant au groupe des maladies mentales par insuffisance cérébrale ; elle est surtout caractérisée par des symptômes moraux dont le principal est un affaiblissement de la faculté de synthèse psychologique ».

M. Babinski (6), essayant de dégager les troubles hystériques des autres symptômes de la dégénérescence mentale et de caractériser cette psychonévrose, en donne la définition suivante :

L'hystérie est un état psychique rendant le sujet qui s'y trouve capable de s'auto-suggestionner.

Elle se manifeste principalement par des troubles primitifs et, accessoirement, par quelques troubles secondaires.

Ce qui caractérise les troubles primitifs, c'est qu'il est possible de les reproduire par suggestion avec une exactitude rigoureuse chez certains sujets et de les faire disparaître sous l'influence exclusive de la persuasion. Ce qui caractérise les troubles secondaires, c'est qu'ils sont étroitement subordonnés à des troubles

(1) CHARCOT. *Leçons du mardi à la Salpêtrière*, t. I, 1887, p. 205.

(2) PIERRE JANET. *L'automatisme psychologique*. Paris, 1889. — *État mental des hystériques. Les stigmates mentaux et les accidents mentaux* (Bibl. Charcot-Debove). Paris, 1893, 1894.

(3) MOEBIUS. Ueber den Begriff der Hysterie. *Centralblatt für Nerven Heilkunde*, XI, 1888, 403.

(4) STRÜMPELL. Ueber die Entstehung und die Heilung von Krankheiten durch Vorstellungen. Erlangen, 1892.

(5) LEGRAND DU SAULLE. *Les hystériques*. Paris, 1883, p. 1.

(6) J. BABINSKI. *Société de Neurologie de Paris*, séance du 7 novembre 1901.

primitifs. M. Babinski propose ensuite de remplacer ce nom d'hystérie, qui n'a d'autre mérite que celui de rappeler une étiologie erronée, par celui, étymologiquement d'accord avec sa définition, de *pithiatisme* (de « *πειθω* » persuasion et « *ιατρος* » guérissable).

Dans un article récent, Dutil et Laubry (1) acceptent cette définition, qui fait de l'hystérie une maladie mentale dont les manifestations sont secondaires à des phénomènes psychiques : suggestion, auto-suggestion et persuasion. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de l'association si fréquente de la dégénérescence mentale et de l'hystérie, puisque cette affection est sous la dépendance de la suggestibilité qui peut être considérée comme un véritable symptôme mental de la dégénérescence. Ainsi que l'écrivait Gilles de la Tourette (2), « l'hystérique pourra donc plus que tout autre présenter les stigmates psychiques de la dégénérescence mentale. » Pour M. le Pr Joffroy, « l'hystérie est l'une des formes de la dégénérescence mentale ».

Sous le nom de *dégénérés hystériques*, il faut donc entendre ces malades qui, à divers stigmates physiques et psychiques de la dégénérescence, associent, sous l'influence de leur hypersuggestibilité, ces manifestations psychonévropathiques fonctionnelles, passagères et curables par la persuasion, que l'on a groupées sous le nom d'hystérie. Au cours de cette étude, nous distinguerons, chez nos malades, des autres symptômes cliniques de la dégénérescence mentale, ces accidents hystériques qui, bien que de nature dégénérative, ont une allure syndromique particulière. Tous les troubles psychiques qu'on observe chez les hystériques ne dépendent pas de l'hystérie, écrit M. Gilbert Ballet (3). En effet, beaucoup des auteurs qui ont décrit l'état mental des hystériques lui attribuent des symptômes qui, ainsi que le fait remarquer Cullerre (4), « s'appliquent à d'autres

(1) *Traité de Médecine* de BOUCHARD et BRISSAUD, t. X, p. 665.

(2) GILLES DE LA TOURETTE. *Traité clinique et thérapeutique de l'Hystérie*. Paris, 1891, p. 492.

(3) GILBERT BALLET. *Rapports de l'hystérie et de la folie*, 1894.

(4) A. CULLERRE. *Les frontières de la folie*. Paris, 1888, p. 222.

sujets mal équilibrés, mal doués moralement, rentrant dans la grande classe des héréditaires. » Ce qui les en distingue, ce sont les stigmates de la grande névrose, ce sont les manifestations physiques, somatiques (attaques, paralysies et contractures, tremblement, troubles sensitifs, ... etc.) qui se produisent secondairement, sous l'influence de l'auto- ou de l'hétéro-suggestibilité du sujet.

Nous n'envisagerons ici que des empoisonneuses sur lesquelles un diagnostic médical aura déjà été porté par d'autres. Cela nous obligera à laisser dans l'ombre des faits extrêmement intéressants, il est vrai, mais les dimensions d'une thèse ne nous permettraient d'ailleurs pas de publier *in extenso* les documents qui les concernent. Cela nous permettra, par contre, d'éviter le danger de diagnostics rétrospectifs toujours un peu hasardeux : car les documents considérés n'ayant pas été pris dans un but médical présentent des lacunes qu'il est impossible de combler.

Ce qui va suivre s'applique donc **uniquement** à des empoisonneuses bien déterminées (et les faits que nous avons à considérer ici sont exposés dans le chapitre suivant). Ces empoisonneuses sont des dégénérées hystériques et présentent à ce titre les particularités suivantes :

Dans les *antécédents héréditaires* de ces accusées reconnues coupables du crime d'empoisonnement se retrouve l'origine de leur tare psychopathique. Le grand-père maternel de Mrs Haggie était mort aliéné, sa mère était une débile et était sujette à de fréquentes crises de larmes, un de ses frères avait déjà présenté deux fois des épisodes délirants. Christiane Edmunds était la fille d'un paralytique général, la nièce d'un épileptique aliéné, la sœur d'une hystérique qui essaya d'attenter à ses jours : son grand-père mourut dément et paralysé et une de ses cousines était une débile. Marie Jeanneret était également une héréditaire : une de ses arrière-grand'mères présentait des troubles délirants à chacune de ses grossesses, une grand'tante hypocondriaque s'était suicidée et la fille de celle-ci, non moins hypocondriaque, était étroitement surveillée à ce point de vue ; son

grand-père maternel hypocondriaque mourut subitement dans des circonstances si mystérieuses que tout le monde pensa à un suicide ; un autre de ses parents était sujet à des accès de mélancolie. Dans les antécédents de Rachel Dupont, femme Galtié, moins riches, il faut l'avouer, que ceux que nous venons d'énumérer, nous trouvons cependant la consanguinité du père et de la mère (cousins germains) et une hérédité neuro-arthritique ; la grand-mère maternelle fut en outre atteinte d'épilepsie tardive. M^{me} Galtié présente d'ailleurs quelques stigmates physiques de dégénérescence consistant en une voûte palatine ogivale, une lobulation insuffisante du pavillon de l'oreille, coïncidant avec une syndactylie peu marquée aux mains, plus évidente aux pieds.

Voyons maintenant quelles furent, chez ces dégénérées héréditaires les manifestations de la psychonévrose hystérique et sous ce nom nous désignerons seulement celles de ces manifestations auxquelles peut s'appliquer la définition de M. Babinski. Les plus courantes de ces manifestations sont les *attaques*, qu'elles soient représentées par la grande ou la petite attaque d'hystérie, par des vertiges, des syncopes, des attaques de sommeil ou d'automatisme ambulateur. Nanette Schenleben, après avoir avoué son crime, fut en proie à une crise nerveuse telle, qu'il fallut l'emporter du tribunal. Mrs Haggie qui, dans l'enfance, avait été plusieurs fois atteinte de phénomènes convulsifs, eut, dans une église, cinq ou six ans avant son procès, une violente crise convulsive. Christiane Edmunds qui, dans l'enfance, était sujette à des attaques de somnambulisme, paraît avoir présenté des phénomènes convulsifs. Marie Jeanneret avait des évanouissements fréquents et, d'après le rapport de MM. Badan, Duval et Olivet, était sujette à « des crises nerveuses avec perte partielle ou complète de la connaissance pendant un temps plus ou moins long (quelques minutes ou quelques heures) » ; ces crises, qui se produisirent en prison, ont été également observées par le Dr Goudet qui soigna l'accusée antérieurement à son arrestation. Rachel Dupont enfin, présentait des évanouissements dont quelques-uns furent constatés par des

témoins et pour lesquels sa mère déclara l'avoir fait soigner lorsqu'elle était jeune fille par le Dr Bergonié, de Bordeaux.

Des autres *troubles moteurs* présentés par les hystériques, paralysies et contractures, les premiers furent observés chez nos malades. Christiane Edmunds eut en 1853 une attaque de paralysie hystérique et Jeanneret avait été atteinte de paralysie des extrémités et de paralysie des sphincters.

Les *troubles sensitifs*, anesthésies et hyperesthésies, sont représentés dans les deux seuls cas où leur examen fut fait. Marie Jeanneret avait une anesthésie manifeste de la sensibilité générale et « paraissait se complaire aux traitements les plus douloureux, comme de se faire brûler au fer rouge ». Elle présenta des troubles de la sensibilité spéciale consistant en une amaurose qui survint à plusieurs reprises et des hyperesthésies aboutissant à des névralgies tenaces contre lesquelles elle eut recours aux pointes de feu. D'après le rapport des experts, Rachel Dupont présenta une anesthésie cutanée totale et généralisée au contact, à la douleur, et à la température, une abolition totale de la sensibilité profonde, presque totale de la sensibilité électrique. La sensibilité de la muqueuse buccale, pharyngée, de la conjonctive, est abolie, celle de la muqueuse nasale est diminuée. Le champ visuel est rétréci concentriquement des deux tiers environ. Les réflexes cutanés sont abolis ou profondément modifiés et les réflexes tendineux sont exagérés. La sensibilité génitale est, dit-elle, abolie et cette malade serait d'une frigidité absolue.

Citons encore d'autres symptômes considérés comme hystériques : Marie Jeanneret était sujette à des vomissements périodiques paraissant liés aux périodes menstruelles et présenta dans l'enfance des phénomènes névropathiques mal définis que l'on qualifia du nom de fièvre nerveuse. Rachel Dupont fut soignée pour de l'asthme nerveux et eut, à trois reprises différentes, des accès de vomissements non motivés ; un quatrième accès survint même à l'occasion d'une tentative d'allaitement et servit de cause à la mère pour cesser d'allaiter son enfant.

Tous ces syndromes hystériques sont sous la dépendance de

la suggestibilité du sujet. Nous reviendrons plus loin sur cette suggestibilité qui est un des stigmates de cet *état mental des dégénérés hystériques* que nous allons maintenant passer en revue.

Afin de présenter ces faits méthodiquement, nous étudierons cet état mental en passant successivement en revue les troubles de l'intelligence, les troubles de l'émotivité et de la volonté, et les troubles de la sensibilité, en ne nous dissimulant pas ce que cette division a d'arbitraire et en l'adoptant seulement pour faciliter la description. Dans cet état mental des sujets que nous envisageons, c'est certainement la *sphère intellectuelle* qui est la moins touchée. Une seule des empoisonneuses dont nous rapportons l'observation est une débile, Mrs Haggie. Les autres appartiennent à cette grande classe des dégénérés dits supérieurs, dont le niveau mental n'est pas à proprement parler abaissé, mais qui se distinguent par un manque d'harmonie, un déséquilibre entre leurs diverses facultés. Ces déséquilibrés, peu atteints dans la sphère intellectuelle et qui présentent par contre des troubles marqués du caractère et de l'émotivité, présentent dans la sphère intellectuelle elle-même des inégalités et des contradictions. Leur intelligence, par moments très active, conservée dans ses moyens, mais déviée dans son but, mise au service d'une imagination toujours en travail, leur fait, à côté d'actes accomplis avec une finesse et une adresse remarquables, commettre des maladresses inattendues. Toutes étaient aussi adroites à simuler la bonté, la sincérité, la loyauté, la candeur, la piété et cet état d'esprit capable d'inspirer la confiance, qu'à dissimuler leurs intentions et leurs tentatives. Le nombre des crimes commis par la plupart d'entre elles, sans être effleurées d'un soupçon, suffirait à le prouver. Par sa piété et son humilité feintes, Nanette Schuenleben avait su obtenir l'estime de tous et, lorsqu'elle eut décidé de se faire épouser par M. Gebhard, elle fut assez adroite pour le faire réconcilier avec sa femme afin d'attirer dans la maison celle dont la mort devait lui donner la place. Renvoyée ensuite de chez lui, elle put, jusqu'au dernier moment, se montrer attentive, zélée et complaisante

pour tous. Marie Jeanneret implorait pour qu'on fit venir un médecin au chevet de ses victimes, elle s'impatientait de ne pas le voir arriver assez vite. En présence des médecins et des personnes dont elle recherchait l'estime, elle se montrait douce, bonne, compatissante, aux petits soins pour ses victimes. Lorsque celles-ci étaient mortes, elle veillait leurs cadavres, faisait elle-même leur dernière toilette et conservait comme un pieux souvenir une mèche de leurs cheveux. L'habileté déployée par Rachel Dupont pour éloigner du chevet de son frère la maîtresse de Gaston et faire croire ensuite que ce décès était dû à un suicide a été bien indiquée dans le rapport des experts. Étant enfant, Rachel était d'ailleurs considérée par son institutrice comme une élève intelligente. Nous verrons plus loin avec quel à-propos elle avait eu l'idée de préparer ses actes par l'exposé de pressentiments et de rêves simulés. N'imaginait-elle pas de mettre le feu afin d'occuper tout le monde dans la maison où elle put ainsi, sans témoins, s'emparer des bijoux qu'elle convoitait ?

Et, à côté de ces raffinements de ruses, des *maladresses* flagrantes, inattendues, viennent représenter la brèche par où s'écroulera cet édifice savant de mensonge et d'hypocrisie. Le 1^{er} septembre 1809, chez M. Gebhard, tout le monde fut malade après avoir bu de la bière servie par Nanette et cette maladroite tentative d'empoisonnement d'une aussi nombreuse compagnie éveilla les soupçons des amis du maître de la maison. La même Nanette, en quittant cette maison d'où on la chassait, sert à ses maîtres du chocolat empoisonné et remplit, avant son départ, les salières avec de l'arsenic. « C'est pour porter bonheur à ceux que je quitte », dit-elle, le sourire aux lèvres, et elle part, laissant derrière elle ce témoignage de son crime. Marie Jeanneret, qui avait eu le loisir d'étudier sur ses nombreuses victimes les effets de son poison favori, n'avait-elle pas l'imprudence d'échanger avec son entourage ses impressions sur l'état des malades, en basant les siennes sur la dilatation de leurs pupilles : « La Junod a son affaire, disait-elle à une voisine, ses pupilles se dilatent. »

Rachel Galtié portait les bagues qu'elle avait volées et ne les retirait qu'en présence de leur ancienne propriétaire. A côté du cadavre de son frère, on la surprit, flirtant avec un jeune homme de vingt ans.

Les troubles de l'émotivité et de la *volonté* sont également très marqués chez ces sujets, et le plus fréquent d'entre eux est la débilité de la volonté, décrite par tous les auteurs qui se sont occupés de l'état psychique dans l'hystérie. « Les hystériques, disait Huchard, ne savent pas, ne peuvent pas, ne veulent pas vouloir. » Cette aboulie entraîne des troubles de l'attention comme en présentait Rachel Galtié et surtout cette *suggestibilité* qui, nous l'avons dit, est la caractéristique de l'état hystérique et tient sous sa dépendance la plupart des manifestations de la psychonévrose. Cette auto- et hétéro-suggestibilité, cette aptitude à la persuasion sont donc très importantes à considérer et nous avons examiné plus haut les troubles dont elles sont responsables. Elles se manifestent encore dans les actes de la vie journalière et Marie Jeanneret, sous l'influence de son entourage, refusa de se marier avec un jeune homme qu'elle aimait. La directrice de la pension où Rachel Dupont était élève nous la représente comme « étant d'un caractère faible, sans volonté et susceptible de se laisser influencer et diriger par une personne qu'elle affectionnerait ». Il y a plus encore et c'est dans l'esprit d'imitation de ces dégénérés hystériques qu'il faut chercher l'origine de ces épidémies hystériques sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. Grâce à cette débilité de la volonté, ces déséquilibrés deviennent « le jouet de leurs caprices, de leurs convoitises, de leurs impulsions et de leurs fantaisies (1) ». Cette aboulie contraste d'ailleurs parfois, chez eux, avec une ténacité surprenante. « Malgré la mobilité de leur esprit, écrit Cullerre, elles font preuve, à propos de certaines de leurs idées, d'une persévérance et d'une ténacité extraordinaires (2). » Au début de ce travail, nous avons dit ce que le crime d'empoi-

(1) KRAFFT-EBING. *Traité clinique de psychiatrie*, trad. E. LAURENT. Paris, 1897, p. 584.

(2) A. CULLERRE. *Traité pratique des maladies mentales*. Paris, 1890, p. 451.

sonnement en lui-même exige de ténacité patiente, il serait donc fastidieux de donner des exemples et M. Galtié, d'après la déposition d'un témoin, disait de celle dont il devait être la première victime qu'elle avait « une tête de fer ».

Il nous reste maintenant à passer en revue les divers troubles de la *sensibilité et du caractère*. On pourrait presque soutenir que, par définition, le crime d'empoisonnement suppose leur existence. Les troubles de la sensibilité proprement dite sont exactement parallèles aux troubles de la volonté. A la débilité de la volonté, à l'aboulie correspond l'anesthésie affective et morale; à l'entêtement, la ténacité, qui sont en quelque sorte des paraboulies, font pendant des paresthésies constituées par une sensiblerie, une impressionnabilité, une affectivité excessives autant que peu durables et qui sont à la sensibilité ce que l'entêtement est à la volonté.

Sans cette anesthésie affective et morale, l'empoisonneuse ne pourrait concevoir et pourrait encore moins mettre à exécution un projet dont la réalisation demande des jours, quelquefois des semaines et qui, pendant cette période, est un crime de tous les instants. Et cette insensibilité, cette impassibilité se continuent après le crime, pendant le procès et pendant la condamnation. Marie Jeanneret restait « froide et impassible » après avoir commis ces empoisonnements que rien ne motivait : pendant les débats, elle répondit à toutes les questions avec un calme, un sang-froid qui étonna ses juges et, d'une voix ferme, donna avec précision les détails qu'on lui demandait. Tout le monde remarqua l'indifférence, la tranquillité de Rachel Dupont après la mort de ses victimes; rien chez elle qui permit de supposer du remords, ou tout au moins une douleur morale sincère, et cette attitude souriante, aimable, docile, persista après son arrestation. Lorsqu'on lui parle de ses vols : « ce n'était pas sérieux », dit-elle en éclatant de rire. A l'audience, sa voix est sèche, froide et c'est à peine si des soucis de coquetterie lui font faire quelques gestes. Il semble vraiment qu'elle assiste en spectatrice à ce drame dont elle est l'héroïne et, à l'occasion d'un incident d'audience, si elle laisse glisser son voile, c'est

pour masquer un accès de fou rire. Pendant la délibération du jury, cette étrange femme, qui pouvait quelques minutes plus tard s'entendre condamner à mort, fumait une cigarette en compagnie des gendarmes et recevait son avocat, le sourire sur les lèvres. Qui donc a dit que le crime d'empoisonnement était le crime des lâches? Sans rappeler ici les exemples de la Brinvilliers et de la Voisin, était-elle lâche Christiane Edmunds qui préférait être condamnée que de passer pour folle? Était-elle lâche Nanette Schenleben qui, arrivée sur l'échafaud, sans manifester aucun repentir de ses crimes, « fit une belle et ironique révérence au magistrat chargé d'assister à l'exécution et une autre au bourreau ».

Et cette absence totale de sensibilité, même pour ce qui la concerne, fait comprendre l'inaffectivité d'une Rachel Dupont, qui n'a jamais aimé personne et qui, auprès du lit de mort d'un frère qu'elle vient de tuer, se laisse embrasser par un « flirt » dont elle rira elle-même à l'audience!

Déséquilibrées de l'intelligence, déséquilibrées de la volonté, ce sont aussi des déséquilibrées de la sensibilité et de l'*affectivité*. Si, à un moment quelconque de leur existence, elles sont capables de ressentir quelque chose, elles se montrent immédiatement d'une *impressionnabilité* exagérée dans ses motifs comme dans ses manifestations extérieures. Si elles sont capables d'affectivité, elles auront de ces passions dont l'exagération n'a d'égal que la fragilité. « Ce qu'il y a de plus constant chez les hystériques, disait Sydenham, c'est leur inconstance. » Elles se laissent entraîner sans réflexion aux impressions du moment : elles ont des tendresses ou des haines peu justifiées (1). » Nanette Schenleben, mariée, lut Werther. « L'impression que ce livre produisit sur moi fut si grande, dit-elle à ce propos, que pendant longtemps, je ne fis que pleurer. Si j'avais eu un pistolet, je me serais probablement tuée. » Marie Jeanneret, écrit le Dr Badan, était très impressionnable.

(1) A. PITRES. *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme*. Paris, 1891.

Le caractère général de ces anormales est ce que le font les troubles de la sensibilité et de la volonté. Le premier trait en est la *mobilité* et la *contradiction* dans les sentiments et dans les idées. Tout chez ces êtres anormaux n'est que contradictions. Leur imagination, fertile en ruses, abonde en maladresses : leur volonté, habituellement inexistante, se manifeste parfois indomptable : leur inaffectivité est quelquefois émaillée d'engouements et de haines aussi soudains qu'injustifiés et tous leurs sentiments, mobiles et fugitifs, se succèdent et se contredisent sans cesse sous l'influence de leurs passions, de leurs convoitises ou de l'inspiration du moment. Toutes, comme Christiane Edmunds, passent sans motif du rire aux larmes. Marie Jeanneret passait subitement d'accès de tendresse et d'affection à des explosions de colère et à des flots d'invective. Est-il besoin de parler de mobilité des sentiments lorsqu'il s'agit de Nanette Schönleben qui, divorcée, épousa une seconde fois son mari ?

Cette versatilité dans les sentiments et dans les idées, cette *ataraxie de l'état mental*, dont leur entourage a tant à souffrir, les fait considérer par tous comme des esprits bizarres, compliqués, incompréhensibles. Et, dit Janet, « leurs enthousiasmes passagers, leurs désespoirs exagérés et si vite consolés, leurs convictions irraisonnées, leurs impulsions, leurs caprices, en un mot ce caractère excessif et instable, nous semblent dépendre de ce fait fondamental qu'elles se donnent toujours tout entières à l'idée présente, sans aucune de ces réserves, de ces restrictions mentales qui donnent à la pensée sa modération, son équilibre et ses transitions (1) ».

Après cette mobilité des sentiments, la note dominante de leur caractère, c'est un *égoïsme* pathologique, poussé à l'extrême et qui paraît être la raison de leur ambition et de leur orgueil. Nanette Schönleben était profondément blessée de recevoir des ordres de ses maîtres et se faisait un point d'honneur de les

(1) Pierre JANET. *Contribution à l'étude des accidents mentaux chez les hystériques*. Thèse, Paris, 1893, p. 275, 276.

enfreindre. Plus tard, à Neumarkt, elle tenta de se faire épouser par un vieux débauché, officier d'un haut grade, afin, dit-elle, « de recouvrer son vrai rang dans la vie et de s'entendre appeler Votre Excellence avant de mourir ». Jeanneret mettait son point d'honneur à « en savoir plus que les médecins ».

Leur imagination féconde, mise au service de cet égoïsme morbide, aboutit à ce besoin du merveilleux, de l'extraordinaire, à ce besoin de se faire remarquer, ce souci de la mise en scène qui est caractéristique des dégénérés hystériques. A 20 ans, Nanette Schœnleben « n'aspire qu'à se rendre intéressante, qu'à fixer les regards, qu'à sortir de son humble condition ». Plus tard, après avoir obtenu la réconciliation de M. Glaser avec sa femme, elle prépara une grande fête pour recevoir sa future victime. En l'honneur de ces époux de cinquante ans, « tout le village était sur pied, la façade de la maison décorée de guirlandes, le lit nuptial jonché de fleurs et orné d'un distique allemand à la louange des époux ». Nanette unissait ainsi, à son goût de la mise en scène, la simulation nécessaire pour masquer son coupable projet. Sa tentative de suicide porte encore ce cachet théâtral. Lorsqu'elle résolut de se jeter à la rivière, elle se fit accompagner par sa domestique et, sur les rives, un livre de poésies à la main, elle se laissa glisser dans l'eau en un endroit pas trop désert, en prononçant ce vers :

La vie est un fardeau dont la mort nous délivre.

Cet égoïsme explique encore leur insensibilité et leur inaffectivité. Elles s'aiment trop pour aimer les autres et ainsi que le disait M. Charpentier (1), « elles sont insensibles à tout ce qui ne les intéresse pas et rien ne les intéresse en dehors de l'attention qu'elles sollicitent de leurs ambitions et de leurs désirs non satisfaits. » Il explique encore les actes de cruauté froide, inutile, dont elles sont capables : telle Rachel Galtié qui, dans l'enfance, sans savoir pourquoi, s'amusa à crever les yeux à un oiseau. « La

(1) V^e Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France, Clermont-Ferrand, 6-11 août 1894.

crualité est la volupté de l'égoïsme », écrivait Prévost-Paradol (1).

A la *vanité* évidente de ces dégénérés hystériques, s'ajoutent la *malignité* et la *perversité*. La vanité très fréquente chez les déséquilibrés et les débiles, la malignité qui, selon M. Dupré, est une des formes de l'instinct de destruction, et la perversité s'allient ensemble pour aboutir aux diverses manifestations de ce qu'on a appelé la folie morale, la « *moral insanity* » de Prichard. Les sujets que nous envisageons pourraient être considérés comme de véritables fous moraux, mais ce terme assez vague ne rendrait pas un compte exact de leur situation nosographique. Aux stigmates moraux de la dégénérescence qu'ils présentent, s'ajoutent, non seulement les autres stigmates mentaux que nous avons étudiés, mais encore et par-dessus tout les manifestations de la grande psychonévrose, qui sont comme la signature et l'extériorisation des troubles profonds de l'état mental. Ainsi que l'écrit Schüle, lorsque, dans les cas graves, l'hystérie détermine cette altération particulière de la moralité, « ce symptôme représente « *l'élément dégénératif* » du tempérament hystérique (2).

« La *mythomanie*, décrite récemment par M. Dupré, est l'expression courante de cette altération de la moralité. C'est « la tendance pathologique, plus ou moins volontaire et consciente, au mensonge et à la création de fables imaginaires (3) ». Tous ces dégénérés hystériques sont des mythomanes. « Un trait commun caractérise ces malades, disait Tardieu : c'est la simulation instinctive, le besoin immodéré, incessant, de mentir sans but et sans objet, uniquement pour mentir, et cela, non seulement en paroles, mais encore en actions, par une sorte de mise en scène où l'imagination joue le principal rôle, enfante les péripéties les plus inconcevables, et les porte parfois aux extrémités les plus funestes (4). » Certains de ces

(1) PRÉVOST-PARADOL. *Essais de politique et de littérature. Pensées diverses.*

(2) SCHÜLE. *Traité des maladies mentales*, traduction française. Paris, 1888.

(3) E. DUPRÉ. La mythomanie. Étude psychologique et médico-légale du mensonge et de la fabulation morbides. *Bulletin médical*, 1905, nos 23, 25, 27.

(4) TARDIEU. *Étude médico-légale sur la folie*. 2^e édit. Paris, 1880.

mensonges paraissent enfantins par la facilité avec laquelle ils sont mis en évidence. A la question posée à toute condamnée pour savoir si elle est enceinte, Christiane Edmunds répondit « oui » : l'examen eut vite fait de prouver le contraire. Nanette Schönleben protestait encore de son innocence au moment où l'exhumation des cadavres et leur autopsie fournissaient d'irrécusables preuves de ses crimes.

Le Dr Dor déposa qu'il regardait Marie Jeanneret comme « menteuse, perverse et méchante ». Certains de ces mensonges, ainsi que le fait remarquer Escande de Messières (1), ne sont d'ailleurs que des pseudo-mensonges, s'expliquant par l'auto-suggestibilité, l'hétéro-suggestion, les troubles de la conscience et de la mémoire. Il serait fastidieux de multiplier ces exemples de mensonge et de simulation qui revêtent souvent l'aspect de la médisance et de la calomnie, cet « empoisonnement moral qui ne tue pas le corps mais qui tue l'honneur », disait M^r Decous, Avocat général à la Cour Royale de Limoges, à l'occasion du procès de Marie Cappelle. L'envoi de *lettres anonymes* en est une des formes. Christiane Edmunds, après avoir causé la mort d'un enfant à l'aide de bonbons empoisonnés, envoya plusieurs fois au père des lettres anonymes l'incitant à provoquer une enquête judiciaire contre le marchand de chocolat, dans le but d'attirer sur ce marchand les soupçons qui planaient sur elle. Quelques lettres anonymes furent également écrites par M^{me} Galtié.

Avant de terminer cet exposé des symptômes de la dégénérescence mentale présentés par ces malades, et pour le compléter, rappelons les tendances à l'hypocondrie et aux idées de persécution présentées par Marie Jeanneret, qui se disait continuellement entourée d'envieux et de malveillants et qui accusait sa famille de créer autour d'elle l'isolement dans un but de cupidité. C'était en outre une toxicomane. Nanette Schönleben

(1) ESCANDE DE MESSIÈRES. *Les rêves chez les hystériques*. Thèse, Bordeaux, 1895.

(2) Th. ANDREU. *De l'irresponsabilité des hystériques en matière criminelle*. Thèse Toulouse, 1905.

déclarait qu'elle n'aurait jamais pu résister à la tentation d'empoisonner encore.

Rachel Galtié, dont les perversions instinctives se manifestèrent dans l'enfance par cet acte de cruauté que nous avons cité, aurait eu, à seize ans, d'après Andreu, l'impulsion violente de jeter une de ses amies dans un précipice.

Cette étude des symptômes présentés par ces dégénérés hystériques nous montre que cet état morbide, constitué par l'association de la dégénérescence mentale et de l'hystérie, semble renfermer tous les éléments mentaux nécessaires aux empoisonneuses pour pouvoir concevoir leurs crimes et les mener à bien. Loin de nous l'idée de généraliser cette conclusion et de vouloir considérer toutes les empoisonneuses comme appartenant à cette catégorie, mais l'étude des faits montrera qu'un certain nombre d'empoisonneuses présente dans l'accomplissement de leurs actes de nombreuses analogies avec celles dont nous venons d'étudier l'état mental.

D'autre part, ces faits venant à l'appui de l'opinion de M. Colin, montrent une fois de plus que l'hystérique délinquant est un dégénéré. Étant donné la rareté des crimes commis par les hystériques, les faits que nous venons d'exposer et l'adaptation si parfaite de cet état mental au crime d'empoisonnement, il nous semble se dégager de cette étude la notion que le poison est l'arme de choix de la dégénérée hystérique qui tue.

Élargissant un peu le cadre de nos investigations, sans toutefois perdre de vue les cinq observations qui ont servi de base à cet examen mental, nous nous proposons maintenant d'étudier quelques particularités intéressantes que présentent les actes considérés isolément. Nous n'avons fait porter cette étude que sur des cas ayant été considérés déjà par des aliénistes comme appartenant à l'hystérie, mais d'autres empoisonneuses auraient pu entrer dans ce cadre : La Brinvilliers, M^{me} de Montespan dont nous avons rappelé plus haut la thanatophobie et qui était sujette à des crises d'hystérie, de même que Lydie Fougnyes et que Van

der Linden l'empoisonneuse de Leyde. Marie Cappelle se fit porter à l'audience presque évanouie, dans une attitude théâtrale. Il est inutile d'insister sur les faits de mythomanie, les inventions d'une La Grange, les mensonges de Gesche Gottfried et de Van der Linden, les lettres anonymes de M^{me} Joniaux, les fausses révélations d'Hélène Jegado « cette servante de ferme que l'on a justement surnommée : une nouvelle Brinvilliers, qui patiemment, obstinément, avoué à la mort, de 1833 à 1851, tous ceux qu'elle approchait et qui, froidement, sans intérêt appréciable dans la plupart des cas, a empoisonné plus de trente personnes : « Partout où je vais, disait-elle, la mort me suit (1). » C'est là, monnaie courante du crime d'empoisonnement. Marie Cappelle était une professionnelle du mensonge. Elle avoua dans son interrogatoire du 3 septembre avoir déclaré fausement à son mari qu'elle avait pris du poison. Elle simula l'état hypnotique pour faire de fausses révélations calomnieuses contre une de ses amies. Et, comme chez les sujets que nous venons d'examiner, cette habileté côtoyait des maladresses : lors d'une des indispositions de son mari elle « demande quel est l'usage du pays quant aux veuves, si elles portent longtemps le deuil ».

Le *vol* lui-même semble être un trait d'union entre elles et beaucoup de ces empoisonneuses sont en même temps des voleuses. Nanette vola une bague de prix à un enfant ; Marie Jeaneret vola une bague à l'une de ses victimes ; Rachel Galtié qui, à la pension, dérobait souvent des articles de bureau, des dessins et des gravures, vola de nombreux bijoux de 1900 à 1903 ; Marie Cappelle fut accusée d'un vol de diamants. La comtesse d'Orlamunde, Gesche Gottfried, Van der Linden, Hélène Jegado ont également des vols à leur actif (2).

L'acte en lui-même, l'empoisonnement, est très souvent précédé ou accompagné de *prédictions* faites sous forme de pressentiments, de craintes ou d'exposé de songes, de rêves, qui

(1) RAOUL SAUTTER. *Étude sur le crime d'empoisonnement*. Thèse pour le doctorat en droit. Paris, 1896, p. 61.

(2) CAMILLE GRANIER. *La femme criminelle*. Paris, 1906, p. 222.

constituent un moyen d'habituer l'entourage au fait qui va se produire, en même temps qu'ils satisfont le goût de ces déséquilibres pour les événements romanesques et les interventions mystérieuses.

La Spara prédisait la mort de ses victimes. Lorsqu'on demanda à Nanette Schoenleben pourquoi elle mettait tant de zèle à remplir les salières avant son départ : « C'est pour porter bonheur à ceux que je quitte », répondit-elle, phrase terrible, dernière menace de celle qui, en guise d'adieu, mettait de l'arsenic dans ces salières. « Je porte malheur, disait Hélène Jegado, partout où je vais, la mort me suit. » Et, au chevet de Perrotte Macé comme au chevet de Rose Tessier, elle annonçait leur mort prochaine. « Les médecins ne s'y connaissent pas, disait-elle, ils prétendent qu'il n'y pas de danger ; moi je la trouve bien malade. J'ai déjà vu mourir une femme de chambre au Bout-du-Monde, c'était tout pareil. » Et plus tard, son maître M. Bidard, lui ayant signifié que, si elle ne pouvait s'entendre avec Rosalie Sarrazin, l'autre domestique, elle devrait quitter la maison : « Je sortirai peut-être d'ici, répondit-elle, mais elle partira peut-être avant moi. »

En ce qui concerne Marie Jeanneret, M. Chatelain fait remarquer qu'avant la mort de chacune de ses victimes elle prédit ce qui arrivera. Marie Jeanneret, au moment où M^{me} Juvet était gravement atteinte, déclarait qu'elle était perdue, que toute consultation serait inutile pour elle, que sa fille avait la même maladie et que son fils Émile était aussi menacé. « Vous verrez que M^{me} Boucart jeune mourra comme sa mère, d'une fièvre à la tête », disait-elle plus tard. Elle fit de même pour M. Gros et pour la dame Légeret qu'elle empoisonna.

De même encore Gottfried, Van der Linden, de même M^{me} Lafarge manifestant ses craintes et ses pressentiments au moment précis où son mari reçoit les gâteaux empoisonnés qu'elle a pris soin de lui envoyer. Rachel Dupont déclarait que ses pressentiments ne la trompaient jamais. Elle le prouva lors de la mort de son mari, et, dans la suite, elle répondit à M. Delherm, l'agent d'assurances, qui déclarait absurde l'assurance

sur la vie qu'elle voulait contracter au nom de son frère « qu'elle avait le pressentiment que son frère mourrait avant le mois d'octobre, comme elle avait eu le même pressentiment pour son mari, sa grand-mère et son fils ». Dans les derniers jours de la vie de son frère, « elle répéta maintes fois à sa belle-sœur qu'elle était certaine de n'avoir pas à payer un second trimestre de l'assurance ».

Ces prédictions font souvent appel aux *rêves* : Nanette, trouvant chez M. Von S... l'ouvrage fatigant et les gages peu élevés, résolut de le quitter, « mais son ange gardien, déclare-t-elle, lui murmura à l'oreille de ne pas s'en aller sans une compensation » et cela lui suffit à expliquer son vol de bijoux. Pendant la nuit, disait M^{me} Lafarge, « je vois des tombeaux dans ma chambre, je vois un cimetière, oh ! mon pauvre Charles, il va lui arriver du malheur, je vais recevoir de mauvaises nouvelles. »

En septembre 1902, Rachel Dupont déclarait à M^{me} L... qu'elle avait fait un rêve affreux et, qu'avant la fin de l'année, un grand malheur arriverait. Le 1^{er} novembre 1902, elle raconta qu'à Casseneuil, la nuit, un ange lui était apparu et lui avait dit : « Sous peu, tu perdras ton mari et ton enfant. » Enfin, le plus bel exemple de ces prédictions sous forme de rêves est donné par la lettre suivante adressée par elle à M^{me} L...

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XII

Saint-Clar, 28 février 1903.

Ma chère Albanie,

Je ne voudrais pas vous parler de mes pressentiments, mais une fois encore ils ne m'ont pas trompés (*sic*). Je vous avais bien dit que j'étais sûre ; la dame du juge de paix était boîteuse, brune et petite. Toutes mes idées étaient vraies. Elle est en effet boîteuse, brune et petite. A présent, je ne vous surprendrai pas lorsque je vous dirai que je ne dois pas quitter Saint-Clar avant six mois, que je dois prendre une assurance sur la tête de mon frère, que cela ne vient pas de moi, que j'obéis à une force et une volonté supérieure et autre que la mienne. D'ailleurs, il y a de cela six jours, vous pouvez vous rappeler très bien que, dans la journée, je vous

parlais de mes pressentiments et que j'étais triste. Je n'aurais pas fait attention à la chose, mais, mon rêve s'étant renouvelé cette nuit même, je me ferais un cas de conscience de ne pas exécuter ponctuellement ce que l'on m'a ordonné. J'aurais trop peur d'un malheur. Je vous dis toutes ces choses ma chère Albanie et mon cher Camille, car vous seuls vous comprenez et vous seuls savez ma pensée entière, car je me suis confiée à vous qui l'aimiez et qui aviez su, par vos sages conseils et votre amitié, adoucir d'un peu et rendre ma peine moins amère et moins sombre.

A présent, me direz-vous, comment expliquer tout ceci à la maison ? mon plan est tout trouvé et, certes, je ne veux pas leur dire la véritable raison. La comprendraient-ils d'ailleurs et saisiraient-ils le véritable motif qui me fait agir de la sorte. Je me trouve d'après moi en quelque sorte enchaînée à cette volonté qui n'est pas mienne et à laquelle j'obéirai, quoiqu'il m'en coûte, envers et contre tous. Car, je ne veux pas avoir de remords et, certes, je désire, si cela se peut, vouloir être avertie et dirigée, même et surtout lorsque mon guide est par delà la tombe.

(*Suite, au crayon.*)

Je m'éveille après un songe terrible. Ah que les morts sont heureux, eux du moins ne rêvent pas !

Au milieu d'une vapeur comme un nuage j'aperçois (*sic*) l'être toujours adoré. Tu vois, me dit-il, je viens t'avertir que dans huit mois ton frère sera mort. Tu vas me promettre de prendre sur sa tête une assurance qui vous tirera de cette misère rose où vous vous trouvez Pierre et toi.

Je sais que tu as plaisir à rester à St-Clar. Eh bien, lorsque tu seras plus riche, tu le pourras. Ah ! que je suis heureux de vous voir ici vivre un peu de la même vie heureuse et libre que nous menions tous trois. Ton bonheur à toi est un peu ma consolation. Je suis heureux de voir que de Pierre tu vas en faire un homme et que tu l'élèves bien. Je t'en aime davantage si c'est possible. Continue, tu t'en trouveras bien. Je t'en prie, promets moi de faire ce que je viens de te dire. C'est le seul moyen de te sortir de là.

Adieu, puisses-tu exécuter mes ordres car je maudirais *celui qui t'en empêcherait* (*sic*).

Et puis, lentement, plus lentement encore, son ombre se penchait (*sic*) vers mon lit et je sentis un froid de marbre sur mon front brûlant de fièvre. Je m'éveillais, tout avait disparu !!

Et, à propos de Rachel Dupont, les experts, MM. Anglade, Pitres et Régis ajoutent dans leur rapport : « L'idée de simuler des pressentiments, des rêves prophétiques, l'idée surtout de faire

apparaître dans ces rêves, comme agent de révélation et comme guide tutélaire, une de ses propres victimes, cette idée ne peut venir à tout le monde, et on peut dire qu'il y a dans une telle conception quelque chose de l'étrangeté mystérieuse, dramatique et mystique de l'énormité des conceptions de certaines hystériques. » Ainsi que le dit ailleurs M. Régis « l'hystérique ne fait rien comme tout le monde : ses actes délictueux et criminels ont un cachet étrange, mystérieux, romanesque, tenant à la fois du drame, de la féerie et du feuilleton ; ce sont des inventions incroyables, des tromperies sans égales, des habiletés, des duplicités consommées, des lettres anonymes, des soupçons portés sur des tiers, des révélations de la tombe et du ciel, etc., etc. Et avec cela, parfois, des imprévoyances grossières et naïves (1). »

Les empoisonnements commis sont généralement multiples et leur *nombre* dépasse parfois tout ce que l'on peut imaginer. Hélène Jegado n'avait pas commis moins de trente empoisonnements ou tentatives d'empoisonnements. Marie Jeanneret fut déclarée coupable de neuf de ces crimes ; Van der Linden, l'empoisonneuse de Leyde, empoisonna ou tenta d'empoisonner cent deux personnes. « Lorsqu'on est entraîné par un torrent de crimes, on ne s'arrête pas quand on veut (2). » Il est probable que seule leur arrestation et la découverte de leurs crimes empêche ces empoisonneuses de répandre la mort autour d'elle. Ainsi que le dit M. Granier « que deviendraient ces criminelles si elles n'étaient pas arrêtées à la mort de leur première victime ? Leur mentalité est toujours suspecte (3) ». L'une d'elles, Nanette Schœnleben, a répondu à cette question : « Au moment de l'exécution, elle avoua que sa mort pouvait être considérée comme un événement heureux pour le genre humain : « Car, disait-elle, je n'aurais jamais pu résister à la tentation « d'empoisonner encore. »

(1) E. RÉGIS. *Précis de psychiatrie*, 3^e édition. Paris, 1906, p. 932, 933.

(2) Victor HUGO. *Lucrèce Borgia*.

(3) Camille GRANIER. *La femme criminelle*. Paris, 1906, p. 209.

Les *mobiles* de ces crimes sont les *mobiles* de tous les crimes : l'amour, la cupidité, l'ambition, la vanité. Mais, dans certains cas, écrit Brouardel « des personnes ont commis un grand nombre d'empoisonnements sans qu'on ait pu en déterminer, je dirai même, en deviner le mobile (1) » et, d'après une statistique du Ministère de la Justice, pour une période de 55 ans, de 1825 à 1880, ces empoisonnements sans motif sérieux, par pure animosité, ne s'élèveraient pas à moins de 43 pour 100 du chiffre de ces crimes (2). Il n'est donc pas toujours vrai que

Celui-là fait le crime à qui le crime sert (3)

et pour Hélène Jegado et Marie Jeanneret en particulier, il est impossible de mettre en évidence le mobile de leurs crimes. Quant à Nanette Schönleben, on ne trouve pour expliquer ses crimes que de légers griefs particuliers : sa haine générale contre le genre humain et ce fait que sa vanité était satisfaite à la pensée d'exercer un occulte et fatal pouvoir. Ainsi que le dit M. Granier, la vanité du motif allégué suffirait à faire douter de l'intégrité de leurs facultés intellectuelles.

Nous avons indiqué dans notre historique les poisons employés dans le passé. Un tableau statistique, publié par M. Lacassagne, indique les poisons employés de 1835 à 1890 (4). Il est donc inutile de revenir sur ce sujet. Il est bon de faire observer cependant que, selon la remarque de M. Duncan, ce n'est pas parce que nous savons moins que les anciens que l'art des empoisonnements secrets paraît être perdu, c'est, au contraire, parce que les progrès de la toxicologie ont fait connaître les substances dont l'action était alors connue d'un petit nombre de gens seulement et ont fait disparaître le mystère qui les entourait. Les poisons employés par les empoisonneuses contemporaines sont, à quelques exceptions près, très

(1) P. BROUARDEL. *Les empoisonnements criminels et accidentels*. Paris, 1902, p. 58.

(2) Raoul SAUTTER. *Etude sur le crime d'empoisonnement*. Thèse de doctorat en droit. Paris, 1896, p. 63.

(3) Pierre CORNEILLE. *Médée*, acte II, scène II.

(4) A. LACASSAGNE. *Précis de Médecine Légale*. Paris, 1906, p. 683.

peu variés ; ce sont toujours les mêmes parce que ce sont ceux que l'on se procure le plus facilement et, parmi eux, nous devons citer l'arsenic et le phosphore, qui servent à préparer la mort aux rats, et le sulfate de cuivre. Avant l'apparition des allumettes phosphorées, l'arsenic était le poison courant ; pendant quelques années il fut détrôné par le phosphore et tous deux, dans les statistiques, tiennent actuellement la tête de la liste des poisons recherchés des criminels (1).

(1) Citons ici un exemple d'une des premières expertises à laquelle l'arsenic ait donné lieu et dont nous ayons conservé la relation.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XIII

Extrait de Secousse. — Mémoires sur Charles II le Mauvais, t. II, p. 502-503.

1384. Mardi de relevée XXI^e jour de mars, mil c. c. c. quatrevingt et quatre, par-devant le Prévost de Paris estant en son siège sur les quareaux du Chastellet de Paris, en la présence de Maistre JEHAN MERLET, GUILLAUME SIQUART, JEHAN FERNICLE et JEHAN COMPAGNON, Notaires publics de l'auctorité du Pape et de l'Empereur, de Maistres BERANT BRESSON et JEHAN TRUQUAU, lieutenant dudit Prévost, DREUE DARS, Auditeur, GILES de DREUX et AUDRY le PREUX, Examineurs, PIERRE PIQUOT et ESTIENNE RENART, Advocas ouït Chastellet, de Maistre HENRY de MORENT, JEHAN DROUART, SIMON BOURGOIZ, OUDART de FRIQUETOT, et JEHAN de TROYES, Cirurgiens, Jurez en la ville de Paris, et de ESTIENNE PASTÉ, JEHAN DOC, RICHARD la GREFFE, GUILLEMIN NEVEU et THIBAUT de VACHARSIS, Apoticaïres, et de plusieurs autres, fu ataint (amené) ROBERT de WORDRETON, Angloiz, prisonnier audit Chastellet, lequel fist serment aux Sains Euvangiles de Dieu, qu'il droït pure vérité de ce qu'il sauroit, et qui lui seroit demandé, auquel fu montrée une pièce de Arsenic, si comme l'en disoit, qui estoit enveloppée en une petite pièce de papier, et lui fu demandé par ledit Prévost, si c'estoit la pièce d'Arsenic qui avoit esté trouvée sur lui cousue en son gipon (a), quant il fu amenez n'aguères prisonnier ouït Chastellet, lequel ROBERT respondi qu'il croyoit et tenoit que ce feust la dicte pièce, et lors ledit Prévost lui dist qu'il regardast et avisast très bien ledit Arsenic, à savoir se c'estoit la pièce dont il avoit esté trouvez garniz quant il fu mis ouït Chastellet, ou non ; et après ce que ledit ROBERT ot veu, regardé, tenu et retourné ycellui Arsenic, il dist, recognut et affirma que c'estoit la pièce d'Arsenic qui avoit esté trouvée sur lui quant il fu ouït Chastellet emprisonné ; et ce fait, les dessus nommez Cirurgiens et Apoticaïres et chascun d'eulz singulièrement, au commandement dudit Prévost, jugèrent et firent serment aux Sains Euvangiles de Dieu, qu'ilz diroient vérité à leurs povers de ce qui leur seroit demandé, et qu'ilz sauroient ausquelz ledit Prévost dist qu'ilz veissent et avisassent ladicte pièce, et lui, diessent en leurs loyaultez, que c'estoit et que l'en en faisoit ou pover faire, et la vertu et la propriété d'icellui Arsenic, au mieulz qu'ilz porroient, lesquels Cirurgiens et Apoticaïres, après ce qu'ilz orent veu, tenu et regardé, et chascun d'eulz, ladicte pièce qui estoit de la grosseur d'une grosse Avelaine, et un pou plus, dirent et affermèrent tous d'un accord, que ladicte pièce estoit Arsenic rouge, et n'estoit pas sublimé, car s'il feust sublimé, il feust tout blanc, plus corrosif et plus fort que n'est le rouge, et poveroit bien avoir en ycelle pièce le poiz de dix dragmes, parmi aucunes

(a) Le gipon était une sorte de pourpoint ou de plastron ajusté sur le buste et fait d'étoffes repliées ou rembourrées (Cf. GAY. *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, t. I. Paris, 1887).

L'histoire des poisons a conservé le souvenir des modes d'administration les plus variés. Sous Catherine de Médicis, on empoisonnait, dit-on, à l'aide d'une fleur, d'un sachet parfumé, d'une lettre, d'un livre, de gants parfumés. « On avoit desjà, dit Henry Estienne, empoisonné le Prince de Portian par une paire de gands parfumez de la facon de maistre René, et ne taschoit-on tous les jours de suborner quelqu'un pour en faire autant aux autres (1). » César Borgia se servait d'une bague dont le chaton en donnant une poignée de main faisait une blessure légère mais mortelle. Ces bagues ont d'ailleurs été très employées autrefois et on en a retrouvé à Pompéi. Catalina de Viaritzza se servit d'une épingle empoisonnée. M. de Poulailhon

très menues pièces qui estoient cheutes de la grand pièce; et dient lesdiz Apoticaïres qu'ilz n'en oseroient point bailler à quelque personne que ce feust, sanz congîé et autorité de justice: dient oultre lesdiz Cirurgiens et Apoticaïres et chascun d'eulz, interrogez singulièrement sur ce par ledit Prévost, présent à tout ce ledit ROBERT, que l'en fait ledit Arsenic par science d'Arcumie (alchimie), et par Arcumiens par composition de plusieurs et diverses choses corrosives, comme de ver de griz, de chau vive, de soufre et de plusieurs autres choses: dient oultre par leurs seremens, que ce aucun avoit pris et mis en son corps de ladiete pièce d'icellui Arsenic, une dragme de la grosseur d'un poiz ou moins, il convendroît qu'il en morust sans remède de Triacle ou autre, supposé que par hastivement par leurs seremens, que ce aucun avoit pris et mis en son corps de ladiete pièce d'icellui Arsenic, une dragme de la grosseur d'un poiz ou moins, il convendroît qu'il en morust sans remède de Triacle ou autre, supposé que par hastivement boire en grant habondance vin ou eue, il miest hors ledit Arsenic; car ycellui Arsenic de sa nature est si corrosif, que en la partie où il se adherdroit (se attacherait) ou asserroit dedans le corps d'une personne, il feroit tantôt une cautère ou bleceure, tout aussi que l'en feroit d'un fer bien chaud que l'en feroit toucher un pou à la char nue, d'aucune personne, laquel cautère ou bleceure, qui ainsi se feroit hastivement dudit Arsenic par dedans le corps, ne porroit jamais estre fanée ne gairie, mais toujours continuellement devenroit grande et profonde, jusques à tant que la partie où elle seroit feust perciée tout oultre, et convendroît parce que la personne ainsi bleciée morust tantost, et n'est aucun qui peust mettre remède; et oultre dient que ledit Arsenic est bon et nécessaire pour aucunes choses, si comme pour oster la chair morte et pourrie des chevaux qui sont bléciez ou malades, et aussi en met l'en aucunes foiz avec aucunes autres mixtions douces et amiables, en l'Art de Cirurgie, pour oster et degater morte char et pourriture qui sont aucunesfoiz sur les personnes, en aucuns lieux ou l'en ne les porroit autrement atteindre ne curer la maladie, comme entre deux jointures, ou ailleurs en divers lieux, où les Cirurgiens n'oseroient bonnement faire incision, pour doubte de mutilacion de gréer les ners (nerfs) ou de aucuns autres inconveniens: dient aussi lesdiz Apoticaïres, que ladiete pièce d'arsenic, ilz pourroient faire certaine eue, moult vertueuse et corrosive; car qui mettroit en icelle eue la pointe d'une espée d'acier, elle useroit et consumeroit ycelle pointe, et aussi toute l'espée, si elle y estoit longuement (c), ja si dure ne seroit.

Signé: J. DE CESSIÈRES.

(c) Ces mots signifient peut-être, quelque dure qu'elle fût (note de l'édition de 1755).

(1) Henry ESTIENNE. *Discours merveilleux de la vie, actions et déportemens de Catherine de Médicis, Reine-Mère*, p. xxxv

fut empoisonné, assure-t-on, à l'aide d'une chemise préparée au savon arsenical.

Mais, la voie digestive est certainement la plus communément employée. Le couteau de Parysatis, les figues de Livie, les pigeonneaux de la Brinvilliers, les breuvages empoisonnés des observations que nous venons d'étudier sont les procédés habituels des empoisonneurs et empoisonneuses. Il y a quelques années cependant, la cour d'Assises de l'Ariège eut à juger une domestique qui avait empoisonné sa maîtresse en lui administrant un lavement contenant une demi-once d'acide arsénieux (1).

Enfin, et cela vient resserrer encore le lien qui unissait autrefois le poison à la sorcellerie, rappelons qu'il y eut de véritables épidémies d'empoisonnement comme il y eut des épidémies de sorcellerie. Peut-être la majorité des contagionnés fut-elle composée de dégénérés hystériques ayant puisé dans leur esprit d'imitation et leur auto-suggestibilité l'adaptation à leurs ambitions et à leurs convoitises de ce crime dont ils entendent parler. Cette contagion mentale s'explique aisément chez ces déséquilibrés suggestibles à l'excès. Ainsi s'expliqueraient les épidémies qui se produisirent à Rome sous le consulat de V. Flaccus et de M. C. Marcellus, qui se renouvelèrent ensuite

(1) Selon certains auteurs, la voie génitale aurait été employée. D'après Avicenne, dit Flandin, les rois d'Égypte nourrissaient une femme avec du poison avant de l'envoyer à celui de leurs ennemis dont ils voulaient se débarrasser. Des chefs indiens conspirant la perte d'Alexandre lui envoyèrent une jeune fille d'une beauté remarquable qu'ils avaient de longue date nourrie et abreuvée de poisons. A son aspect, à l'aspect de ses yeux « étincelants comme ceux des serpents » un Macédonien devina la perfidie de l'ennemi : « Déliez-vous d'elle, dit-il, au roi, c'est la mort qu'elle vous apporte ; *cave ab hac, exitium tibi paratur.* » Et l'on ajoute, en effet, que ceux qui eurent commerce avec cette jeune fille périrent empoisonnés.

(FLANDIN. *Traité des poisons*, t. I, p. 48, d'après Gaspare a Reies franco, *Elysium jucundum quæstrionum carripus ; quæst.* LXIII, p. 483. Bruxellæ, 1061).

Selon Zacchias, Calpurnius tuait ses femmes en leur introduisant avec le doigt de l'acide arsénieux dans les voies génitales « *digito interficiebat uxores* » et Ladislas aurait trouvé la mort de cette façon, de l'acide arsénieux ayant été placé à l'avance dans le vagin de sa maîtresse.

CHAPUIS (*Toxicologie*, p. 55) rapporte d'autre part qu'un paysan fit périr ses trois femmes par ce procédé. Les experts trouvèrent encore des traces du toxique et le collège de Copenhague, consulté, fit, sur des juments, des expériences qui furent positives.

dans l'Italie du xvi^e siècle et en France au xvii^e siècle. Elles seraient l'équivalent des épidémies de danse de Saint-Jean (Aix-la-Chapelle, xiv^e siècle), de danse de Saint-Guy (Strasbourg, xv^e siècle), de tarentisme (Italie, xv^e, xvi^e, xvii^e siècles), et des nombreuses épidémies de possession démoniaque d'Aix (1609-1611), de Loudun (1632-1639), de Louviers (1642), de Morzines (1861), de Verzegnis (1880), de Pledran (1881), de Jaca (1888).

Pour terminer et compléter cette étude nous rapportons ici quelques *écrits* d'empoisonneuses. Entre sa condamnation et son exécution, Nanette Schönleben écrivit ses mémoires. Marie Cappelle publia quatre volumes de mémoires et de correspondance et un volume intitulé « Heures de Prison ». Ces écrits sont très intéressants à étudier. Nous avons déjà donné un extrait d'une lettre de Rachel Galtié et dans son observation se trouvent également d'autres fragments de sa correspondance. Les quelques exemples qui suivent mettent en évidence la vanité, l'ambition, la suggestibilité en même temps que la mythomanie, l'exagération, le mysticisme et le souci de la mise en scène de ces criminelles.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XIV

Je te l'avoue avec franchise, j'aurais sacrifié les sentiments d'amour et d'amitié qui me donnaient à toi si je n'avais eu la certitude que mon ambition eût été remplie... Je te voyais avant deux ans colonel...

(Lettre de Madame LEVAILLANT à son mari dégradé parce que voleur.)

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XV

Comme un autre Pygmalion tu veux échauffer ta statue de neige ; mais prends garde, je la glacerai tout à fait, ta poupée de neige. Avec l'aide de la Sainte-Vierge, je la tuerai ; je te tuerai ensuite ; puis après je me tuerai.

En attendant, que Dieu te garde !

Catalina de VIARIZA.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XVI

Lettre.

Eh bien tant pis ! dussè-je me repentir, il faut que je t'écrive. Il est

au lit depuis quatre jours. Il lutte : il prend des émétiques. La provision est à moitié épuisée.

Les nausées sont constantes. Il rend immédiatement ce qu'il mange et ne peut boire que de la limonade.

Je suis exténuée. J'ai peur de ne pas aller jusqu'au bout. Envoie-moi le poison par colis postal. Cache-le bien surtout. Pour plus de sûreté, tu pourrais le mettre dans quatre ou cinq chaussons d'enfant.

Hâte toi surtout, car je maigris et suis bien malade.

Écrit dans sa prison.

Non, non, je n'ai point agi de mon libre arbitre, j'ai obéi aux ordres que me donnait l'homme que j'ai aimé : ces ordres impératifs sont encore réitérés dans les dernières lettres arrivées depuis mon arrestation.

Pendant une année entière, j'ai lutté contre la force qui me maîtrisait. N'avais-je pas sous la main ce terrible cyanure ? Et qui saura le nombre de fois où, après avoir juré d'en finir, je reposais le flacon saisi d'une main décidée à obéir !

(Hélène DANILOFF, femme Weiss.)

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XVII

1^o Prière.

Mon Dieu, je viens à vous abîmée de douleurs ! Notre Père qui êtes aux cieux, pitié ! pitié pour moi ! Le monde m'a jeté son anathème et les hommes leur reprobation. — La voûte du ciel n'est plus sur ma tête ; mes jours sont sans soleil, mes nuits sans étoiles. Ils m'ont ensevelie vivante, Seigneur, et, lorsque j'ai crié vers vos apôtres pour qu'ils m'aidassent dans la route de votre éternité, vos apôtres mon dit : « Arrière pécheresse... Confesse l'infailibilité des juges de la terre ; arrière, et dis-toi coupable si tu veux que nous élevions ta prière vers ton Dieu !... »

A genoux, devant votre image, triste jusqu'à la mort, Jésus, je viens à vous... J'ai voulu purifier mon âme avant de la mettre à vos pieds ! Innocente selon les lois humaines, selon vos lois j'ai péché, et, *si les cieux mêmes ne sont pas purs devant votre présence*, faible femme ! puis-je assez m'anéantir lorsque je viens me prosterner devant vous !... Mon Dieu, voilez votre grandeur ; mon bon ange, ne portez pas vers le trône du Tout-Puissant, mais au pied de sa croix, mes larmes et mes prières !...

J'ai beaucoup souffert, et chaque jour ajoute une souffrance à mes souffrances ! L'humiliation rougit mon front, l'esclavage enchaîne mes

volontés, la calomnie me déshonore, mes ennemis veillent et se glorifient de mes douleurs. « Qui me délivrera de ce corps mortel ? » Qui viendra à mon aide, qui finira mon exil, si ce n'est vous, O Seigneur mon Dieu !

Donnez-moi les ailes de la colombe, afin que je trouve où me reposer !... ou plutôt que votre volonté soit faite ! Ordonnez, votre créature obéira sans révolte ! Mais, Seigneur, si votre providence ne peut aplanir ces sentiers, elle vous demande d'ennobler ses pensées, de fortifier son âme ; elle vous prie d'élever aussi haut sa vertu que vous l'avez abaissée en opprobres.

(Mémoires de Marie CAPPELLE, veuve Lafarge. Suite écrite sur ses Notes et contenant sa Correspondance — tome IV, page 360.)

2° Sur ton album, douce Flavie,
Tu veux que j'écrive des vers,
Ne sais-tu pas, gentille amie,
Que ma voix, mourante et flétrie,
N'a plus d'écho dans l'univers ?

Ne sais-tu pas, belle imprudente,
Que, si ma paupière mourante
Tachait de pleurs ces feuillets blancs,
Mes larmes, brûlant chaque page,
Y traceraient un noir présage
En hiéroglyphes sanglants ?

Ne cherche donc plus dans mon âme
Ces rayons de céleste flamme,
Joyeux soleils de jours meilleurs ;
L'esprit meurt quand le cœur succombe,
Et déjà, je suis dans la tombe,
Dans la tombe de mes malheurs.

Marie CAPPELLE, veuve Lafarge.

(Vers écrits dans sa prison sur l'album d'une de ses amies.)

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XVIII

Pensées sur mon cher mort.

26 janvier 1903.

Il est nuit pour moi, ma jeunesse et mes plus chères espérances sont ensevelies dans la nuit éternelle.....

Après quelques moments d'un repos agité, et depuis longtemps je n'en connais point d'autre, je me réveille.

Heureux ceux qui ne se réveillent plus.

Pourvu toutefois que les songes effrayants n'épouvantent pas les morts dans le fond des tombeaux ! Dieu ! quel abîme sans fin ! Épouvantable éternité ! c'est toi que mon œil rencontre, je n'en peux douter !

Le bonheur fuirait des cieus si la crainte de le perdre pouvait rentrer. Si le temps est arrive d'une faute énorme dont le large tranchant coupe comme l'herbe des campagnes le bonheur des pauvres gens ici-bas, chacune des heures a aussi son glaive en main, elles vont, moissonnant nos plaisirs à mesure qu'ils naissent et se font un jeu cruel de détruire autour de nous tous les germes de bonheur ! avec quelle rapidité j'ai vu le mien décroître et s'évanouir !... Le bonheur sur la terre, mot d'orgueil, j'ai cru le saisir et je n'ai embrassé qu'une ombre. Si l'on pesait les objets de ses désirs avant de s'y attacher, que d'amertume et de regrets épargnés !...

O mort ! pourquoi ta chaîne s'y attache-t-elle à un atôme et me choisit-elle pour s'épuiser sur moi ! Le plaisir a fait avec moi un divorce éternel ! il ne vient plus s'unir à mes réflexions ; elles s'aigrissent toutes sur mon cœur et l'abreuvent d'amertume.

Je gémis sur les débris épars de mon bonheur ; tous les objets qui m'avaient charmé, tous ces biens si chers dont je jouissais avec transport me font aujourd'hui trembler d'effroi, et chacun de mes plaisirs passés enfonce un trait dans mon cœur !...

Mais pourquoi me plaindre ! Combien d'infortunés nourris autrefois dans le sein des plaisirs, implorent aujourd'hui la main froide et lente de la charité et bien souvent l'implorent en vain.

Oh ! mon cher mort, mon Gaston adoré, dis, que fais-tu là-bas alors que moi je souffre ici sans toi, tout me tue, tout m'écrase, toi n'y étant plus. C'est terrible ; ah ! la mort frappe parfois des coups trop rudes pour notre pauvre nature humaine trop faible. Si ces lignes que j'écris pour toi devaient te parvenir. Oh ! quelle consolation ! Mais, non, rien, toujours la mort, le silence, la tombe, rien, jamais, c'est fini. Ah, pardonne-moi, j'ai encore Pierre, un souvenir vivant de notre amour, et quel enfant. — Ah, s'il t'est donné de le voir ! comme tu dois être malheureux de ne pouvoir vivre avec nous. Comme nous serions encore heureux !

Je prends aujourd'hui la résolution d'écrire sur un cahier dédié à toi, mon Gaston, toutes les pensées qui me viendront à ton sujet et je le donnerai plus tard à Pierre comme un gage de notre amour, hélas si court.

(Rachel DUPONT, femme Galtié.)

CHAPITRE II

LES DÉGÉNÉRÉES HYSTÉRIQUES — OBSERVATIONS.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XIX

Margarethe Zwanziger dite Nanette Schoenleben (1).

En 1809, dans une partie de la Prusse appelée l'Oberland, habitait une veuve d'un certain âge et d'une excellente réputation, qui paraissait avoir éprouvé de grands malheurs, avant d'être réduite à coudre pour gagner sa vie. Ses manières étaient modestes, douces et prévenantes; la crainte de Dieu, l'amour du prochain semblaient être les principes dominants de sa conduite; son industrieuse activité la maintenait à peine au-dessus du besoin; aussi tout le monde la plaignait-il. Née à Nuremberg, elle se nommait actuellement Nanette Schœnleben, mais son nom de fille était Steinacker. Visiblement au-dessus de sa position, son excellente renommée ne pouvait manquer de lui attirer des protecteurs, malgré son physique désagréable.

Au mois de mai 1808, un particulier aisé de Kasendorf, nommé Glaser, la prit pour gouverner sa maison, sur la recommandation de son fils, qui avait eu quelques rapports avec elle et qui s'était fait une opinion très favorable du caractère et de la moralité de Nanette. La manière dont elle employa son influence sur ce nouveau maître ne pouvait manquer de lui attirer l'approbation générale. Glaser, alors âgé de cinquante ans, vivait séparé de sa femme depuis plusieurs années, et les torts, d'après la rumeur publique, n'étaient pas du côté de celle-ci. Nanette entreprit d'amener une réconciliation entre les deux époux; elle écrivit plusieurs lettres à Madame Glaser; elle engagea des amis communs à la seconder dans sa charitable entreprise, et, bien que protes-

(1) *Revue Britannique*, juillet 1847, p. 412. Locuste en Allemagne, II. [(A) *Dublin University Magazine*].

tante, elle poussa le zèle jusqu'à envoyer de l'argent à un prêtre catholique, pour dire une messe dans cette pieuse intention.

Madame Glaser se laissa persuader, et, son mari se déclarant prêt à la recevoir à bras ouverts, elle partit pour Kasendorf, mais avec un poids sur la poitrine et de singuliers pressentiments, s'il faut en croire une lettre produite plus tard en justice et qu'elle écrivait à ses parents : « je ne puis vous exprimer, leur disait-elle, ce que j'éprouve. Il se passe dans mon cœur un combat inexplicable. Serait-ce le présage de quelque malheur ? »

Tandis que M. Glaser allait au-devant de sa femme, Nanette prépara une grande fête pour la recevoir. Tout le village était sur pied, la façade de la maison décorée de guirlandes, le lit nuptial jonché de fleurs et orné d'un distique allemand à la louange des époux. Tous deux parurent enchantés de ces nouvelles noces, et le replâtrage matrimonial promettait de durer quand Madame Glaser tomba malade et mourut, quatre semaines seulement après son arrivée à Kasendorf.

A peu de temps de là, Nanette passa au service de M. Grohmann qui habitait Sanspareil. C'était un fort bel homme, de vingt-huit ans seulement, mais sujet à de fréquentes attaques de goutte. Le dévouement que lui témoignait Nanette en pareilles circonstances paraissait admirable : cependant, malgré les tendres soins de sa gouvernante, le jeune goutteux, songeant à prendre femme, employait les intervalles de répit à faire la cour à une dame que sa goutte n'effrayait pas. Tous les arrangements étaient faits, le jour même de la signature du contrat fixé, lorsque le fiancé tomba gravement malade, apparemment d'une goutte remontée. Nanette se surpassa en cette occurrence ; elle ne quitta pas un instant le chevet du malade, dont les souffrances furent affreuses ; sa mort lui fit verser des torrents de larmes. Il fallut bien les sécher pour chercher une autre place, qu'elle n'eut pas de peine à trouver ; partout on publiait ses louanges.

Madame Gebhard, se voyant sur le point d'accoucher, regarda comme une faveur du ciel l'entrée de Nanette à son service, mais, après une heureuse délivrance, les choses prirent tout à coup le plus fâcheux aspect. Madame Gebhard, saisie de vomissements, expira dans d'atroces souffrances, le troisième jour de ses couches, après avoir recommandé à Nanette son nouveau-né. Quelques personnes plus ou moins superstitieuses conseillèrent alors à M. Gebhard de ne pas garder chez lui une servante qui semblait amener le malheur avec elle, mais M. Gebhard avait l'esprit au dessus de ces superstitions. Nanette resta plusieurs mois à la tête de sa maison, et, bien qu'on remarquât d'assez fréquentes indispositions parmi les personnes qui la fréquentaient et parmi les domestiques, aucun soupçon ne s'était encore éveillé, lorsque le 1^{er} septembre 1809, une nombreuse compagnie se rassembla chez lui pour

jouer à la boule, et tout le monde se trouva malade après avoir bu de la bière que Nanette était allée chercher au cellier.

Pour la première fois, d'étranges pensées vinrent aux amis de M. Gebhard, mais aucun d'eux n'osa les traduire par une accusation formelle ; ils lui conseillèrent seulement de ne pas persister à garder chez lui une femme poursuivie par la fatalité. M. Gebhard, cédant à regret, congédia Nanette avec les meilleurs certificats et des marques de sa libéralité.

Nanette ne dissimula pas le chagrin que lui causait ce renvoi injuste ; elle plaignait surtout le pauvre petit enfant qui allait être privé des soins d'une seconde mère. Jusqu'au dernier moment, elle se montra industrielle, zélée, complaisante pour tout le monde ; elle essaya même de faire contre fortune bon cœur, comme on dit. Quelqu'un lui ayant demandé en riant pourquoi elle poussait son zèle d'excellente ménagère jusqu'à remplir les salières avant son départ. « C'est pour porter bonheur à ceux que je quitte » ; répondit-elle sur le même ton de plaisanterie. Au moment où la voiture l'attendait à la porte, M. Gebhard l'invita à prendre une tasse de chocolat. Elle couvrit de baisers le petit enfant, lui donna du biscuit et du lait, en déplorant l'abandon où il allait se trouver, et, après avoir dit adieu aux autres domestiques, elle partit. Un quart d'heure s'était à peine écoulé, que toute la famille et tous ceux qui avaient pris du chocolat furent saisis de violentes douleurs et de vomissements. Aussitôt, les soupçons des domestiques se portèrent sur Nanette ; un grand nombre de circonstances, qu'on songeait pour la première fois à rapprocher, ne laissaient guère de doute à cet égard. M. Gebhard resta seul incrédule même après qu'on eut trouvé de l'arsenic dans les salières. Un mois entier s'écoula avant qu'il fit aucune démarche pour l'arrestation de la coupable.

Dans l'intervalle, Nanette Schœnleben, libre de ses actions, et forte de la confiance qu'une longue impunité devait lui inspirer, poursuivait son voyage. D'abord, elle écrivit à M. Gebhard une lettre où elle se disait certaine d'être tellement regrettée par l'enfant qu'il faudrait bien la rappeler. Pendant plusieurs jours, elle attendit une réponse, mais n'en recevant aucune, elle se décida à se pourvoir ailleurs. Cette fois la rumeur publique la devançait partout : personne ne se montrait empressé de l'abriter sous son toit.

Chassée pour ainsi dire de maison en maison, Nanette résolut de demander un asile à sa fille, mariée en Franconie. Elle arrive, elle trouve son gendre en grande toilette, entouré d'un cercle d'amis ; mais hélas ! il n'y avait point de place pour elle à la fête. Sa fille était en prison, et son mari, qui avait obtenu le divorce, se remariait ce jour-là même.

Enfin, M. Gebhard se décida à faire arrêter Nanette, au mois d'octobre 1809. On découvrit alors que, veuve d'un notaire nommé Zwanziger, elle

avait eu d'excellentes raisons pour cacher son nom. Elle protestait encore de son innocence, quand l'exhumation des cadavres et leur autopsie fournirent d'irrécusables preuves de ses crimes. Son procès commença le 16 avril 1810. Comme on lui dit que le poison avait été retrouvé dans l'estomac des victimes, elle abandonna son système d'absolue dénégation et avoua qu'elle avait donné deux fois de l'arsenic à Madame Glaser. A peine avait-elle fait cet aveu qu'elle eut une violente attaque de nerfs ; il fallut l'emporter du tribunal.

Dans l'intervalle du jugement qui la condamnait à mort à son exécution, elle écrivit ses mémoires où nous trouvons des détails fort curieux. Elle avait alors cinquante ans environ, mais quoiqu'elle prétendit avoir été belle dans sa jeunesse, on ne trouvait aucune trace de cette ancienne beauté dans son visage cadavéreux et si repoussant qu'on ne peut s'expliquer l'espèce de fascination qu'elle était parvenue à exercer sur certaines personnes. Son père tenait une auberge à Nuremberg, sous l'enseigne assez sinistre de la Croix-Noire. Restée orpheline en bas-âge, elle se maria deux fois. Il paraît que dans sa jeunesse, elle avait l'humeur vive, enjouée. Zwanziger, son premier mari, lui ressemblait peu. « Il était sédentaire, taciturne, on ne l'entendait ni remuer, ni parler dans la maison. Je le craignais comme un enfant craint la verge. » Pour dissiper la mélancolie qu'un mariage devait lui causer, elle se mit à lire des romans, et commença par Werther.... « L'impression que ce livre produisit sur moi fut si grande, que pendant longtemps je ne fis que pleurer. Si j'avais eu un pistolet, je me serais probablement tuée. Je lus ensuite *Paméla* et *Emilia Galotti*. »

Le fruit de ces lectures fut un sentimentalisme maladif qui éteignit en elle tous les sentiments vrais ; elle n'aspira plus qu'à se rendre intéressante, à fixer les regards, à sortir de son humble condition. A l'âge de vingt et un ans, elle fit un petit héritage qui paraît avoir rendu pour un temps son mari moins morose, car il l'aïda à le dissiper en bals et en galas. Quand ils se virent au bout de leurs écus, il fallut bien reprendre le train de vie ordinaire. Le mari passait sa journée dans les estaminets ; la femme gardait la maison, mais comme Zwanziger la tourmentait pour obtenir de l'argent, elle trouva un moyen de lever des fonds aussi déshonorant pour lui que pour elle.

La fortune sourit une seconde fois à ce digne couple ; Zwanziger gagna un lot à la loterie, et de nouveau la maison retentit du cliquetis des verres et du bruit des violons. L'argent mangé, Nanette se laissa enlever par un officier, mais elle revint à la prière de son mari, qui n'en demanda pas moins le divorce. A peine était-il prononcé qu'ils se remarièrent, et elle déclare dans ses mémoires « qu'à dater de cette époque ils vécurent heureux, car elle avait fini par s'apercevoir que Zwanziger avait de nobles sentiments et un bon cœur après tout ».

Le notaire, c'était la profession de Zwanziger, mourut subitement en 1796 ; il est probable qu'elle l'aida à sortir de ce monde. Tombée graduellement dans la misère après la mort de son mari, elle entra comme servante ou bonne d'enfants chez des personnes de différentes classes, et, entre autres, dans plusieurs familles anglaises. Cet état de décadence blessait profondément son orgueil. « Elle riait et pleurait à la fois, et lorsque ses maîtres lui donnaient des ordres, elle affectait de les recevoir avec humilité, mais se faisait un point d'honneur de les enfreindre. » On pense bien qu'on ne la gardait pas longtemps. Renvoyée de plusieurs maisons, elle eut recours à un de ses anciens amants, qui consentit à la recevoir, « mais se montra bientôt froid et dédaigneux ». Alors, elle voulut en finir avec la vie en s'ouvrant les veines. Le projet échoua, car elle n'en ouvrit qu'une, ce qui lui fit perdre quelques palettes de sang. L'homme insensible à qui elle les montra en lui avouant son dessein, loin de se montrer alarmé, détourna les yeux et se mit à rire.

Pour lui prouver que son désespoir était sérieux, Nanette résolut de se jeter à la rivière. Elle emmena sa domestique et elle emporta un livre de poésie. Quand elle fut arrivée au bord de l'eau et à ce vers lugubre :

La vie est un fardeau dont la mort nous délivre.

elle se précipita dans la rivière ; mais deux pêcheurs, se trouvant là pour l'en retirer, elle en fut quitte pour un bain froid. Après avoir changé d'habits, elle envoya les siens à son amant pour le convaincre de sa résolution de quitter un monde où on l'appréciait si peu. Le cruel lui renvoya toute sa garde-robe avec une petite somme d'argent, et lui conseilla de partir le plus tôt possible et d'aller le plus loin qu'elle pourrait.

C'est à ce manque de compassion que Nanette attribuait son humeur vindicative, sa rancune contre l'humanité. Depuis ce moment, il lui sembla qu'un noir démon s'était emparé d'elle. Lorsque je m'ouvris la veine du bras, il osa rire, et quand je lui rappelai que je n'étais pas la première femme qui se fût tuée pour lui, il rit davantage. Alors, je me dis : « Personne n'a eu pitié de moi, je n'aurai pitié de personne. »

De nouveau réduite à se mettre en service, elle entra dans plusieurs maisons de Vienne et d'autres villes, en dernier lieu chez M. Von S. Comme elle trouvait l'ouvrage fatigant et les gages exigus, elle résolut de partir ; « mais son ange gardien lui murmura à l'oreille de ne pas s'en aller sans une compensation. » Or, ce jour-là même, un enfant qui jouait avec les bijoux de sa mère lui donna une bague de prix qu'une voix intérieure lui dit de garder ; la voilà donc partie avec la bague. Le même esprit familier lui ayant aussi conseillé de s'emparer du contenu d'un secrétaire, elle fut signalée à la police et désignée par son nom dans

les feuilles publiques. Son beau-fils, qui lut par hasard l'avertissement, s'empessa de la mettre à la porte quand elle vint lui demander l'hospitalité. Elle écrivit alors à son ancien maître, M. Von S., pour lui reprocher « ce manque de délicatesse ». Puis, après avoir échangé son nom contre celui de Schoenleben, elle se fixa dans la petite ville de Neu-markt, où elle enseignait aux jeunes filles les ouvrages d'aiguille. Sa conduite fut d'abord assez prudente, assez régulière ; son petit établissement prospérait, mais elle ne tarda pas à recevoir les visites d'un vieux débauché, officier d'un haut grade, qu'elle espérait enlacer dans les filets du mariage, « afin de recouvrer, pour employer ses expressions, son vrai rang dans la vie et de s'entendre appeler Votre Excellence avant de mourir ».

Déçue dans cet ambitieux espoir, perdant à la fois la réputation qu'elle commençait à se faire et son vieil amant, Nanette se vit obligée de recommencer ses pérégrinations. Ce fut alors qu'elle se fixa dans l'Oberland, où, par sa paisible conduite, par sa piété, son humilité feinte, elle s'attira l'estime de ses voisins. Cependant, il lui tardait de venger sur l'humanité les injures qu'elle prétendait en avoir souffert. Son but était double : se venger d'abord, et, s'il se pouvait, reconquérir sa première position sociale. Ce n'était pas chose aisée, pour une femme parvenue à la cinquantaine, de réparer les torts de la fortune par un bon mariage ; elle s'en flatta pourtant. La domesticité lui semblait odieuse ; redevenir une dame, commander aux autres comme on lui commandait, c'était son vœu le plus ardent ! Mais quel chemin prendre ? quelles machines faire jouer ? quel talisman employer ? Autrefois, elle eût recours peut-être au sortilège : de nos jours, elle ne vit que le poison.

Tel était son double but en opérant une réconciliation entre Glaser et sa femme : elle jonchait de fleurs le chemin de sa victime ; le lit nuptial allait bientôt se changer en lit de mort. En prodiguant des soins assidus à son maître Grohmann pendant ses attaques de goutte, elle avait espéré gagner son cœur ; mais le voyant sur le point de donner son nom et sa fortune à une autre femme, elle se vengea d'une amère déception en enlevant aussi à sa rivale son futur mari. Le même dessein lui fit empoisonner la femme de M. Gebhard, et, quand elle donna une légère dose d'arsenic à l'enfant confié à ses soins, ce fut dans l'espoir que les souffrances et les cris du petit malheureux obligeraient le père à la rappeler près de lui. Quant aux nombreuses personnes à qui elle administra son universelle panacée à diverses doses, sans chercher à s'ouvrir ainsi la même perspective maritale, de légers griefs particuliers ou sa haine générale contre le genre humain paraissent avoir été ses mobiles.

Il résulte d'ailleurs des aveux de Nanette qu'elle se complaisait dans

la pensée d'exercer un occulte et fatal pouvoir. A la fin de sa diabolique carrière, elle empoisonnait par orgueil, par plaisir. Lorsqu'on plaça devant elle, dans sa prison, un paquet d'arsenic, ses yeux étincelèrent d'une horrible convoitise. Au moment de l'exécution, elle avoua que sa mort pouvait être considérée comme un événement heureux pour le genre humain : « Car, disait-elle, je n'aurais jamais pu résister à la tentation d'empoisonner encore. »

L'avocat chargé de sa défense lui plaisait beaucoup. « Elle priait Dieu de la laisser revenir de l'autre monde pour instruire ce zélé défenseur de ce qui s'y passait, et lui témoigner ainsi sa reconnaissance. »

Nanette Schoenleben mourut sans manifester aucun repentir. Arrivée sur l'échafaud, elle fit une belle et ironique révérence au magistrat chargé d'assister à l'exécution et une autre au bourreau.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XX

Empoisonnement de deux filles par leur mère, affaire de Mrs Elisabeth Haggie (1).

Un pareil crime devait soulever la question de folie ; il fut, en effet, déclaré dans le procès, que le grand père maternel de cette femme était mort fou et qu'un de ses frères avait eu deux atteintes d'aliénation.

Sa mère était d'une intelligence bornée et fondait souvent en larmes. A l'âge de quatre ans, Mrs Haggie fit une chute dans un escalier et fut trouvée étendue par terre sans connaissance ; pendant son enfance, elle avait été sujette à des convulsions. A mesure que ses deux filles Marie et Charlotte grandissaient, on remarqua qu'elle les traitait durement, ce qu'on attribua à l'idée fixe que ses filles lui enlèveraient le gouvernement de sa maison. Cinq ou six ans avant le procès, elle avait eu, dans une église, une attaque convulsive accompagnée d'un cri qui effraya la congrégation. Le docteur Butler surintendant de l'asile d'Hartford, sans être convaincu que l'accusée fût aliénée, pensa qu'il y avait des doutes sur l'intégrité de son esprit, et que c'était un cas qu'il fallait soumettre à un examen dans un asile. Il reconnut une influence d'hérédité collatérale. Le docteur Brown, médecin de l'asile de Bloomingdale, et d'une grande expérience, déclara positivement qu'elle était

(1) *American Journal of Insanity*, juillet 1868 (Analyse par le Dr BRIERRE DE BOISMONT. *Annales médico-psychologiques*, 1869, t. II, p. 319).

aliénée à l'époque de l'empoisonnement et appuya son opinion sur les faits cités.

Il admit comme conception délirante l'idée de la prétendue usurpation de son pouvoir par ses filles. Cette opinion fut aussi celle du docteur Cook, médecin de l'asile de Cassandaigna. Le docteur Gray, surintendant de l'asile d'Usique, fit une longue deposition, dans laquelle il conclut que cette femme avait une intelligence très limitée, sans éducation, et qu'elle était plutôt nerveuse que folle. Suivant lui, elle n'avait pas de conception délirante, mais présentait une responsabilité partielle. Interrogé sur ce qu'il entendait par là, il répondit que c'était la responsabilité morale et non celle de la loi. Si nous avions été consulté pour ce cas, nous aurions adopté l'opinion des trois autres médecins sur l'existence de la folie, malgré la savante dissertation de M. Gray et son expérience à laquelle nous avons plusieurs fois rendu justice.

L'argumentation du juge Mason porta sur les différences d'opinion des médecins relativement au fait des conceptions délirantes, qui était contesté sur les raisonnements, qui n'étaient que des suppositions, sur la confusion des signes indiqués dans les livres pour distinguer si un acte est raisonnable ou déraisonnable, puisqu'on y trouve que les personnes raisonnables et les aliénés ont les mêmes sentiments, soumis seulement à des influences diverses. En pareil cas, dit-il, on doit se guider par la règle généralement adoptée, la connaissance du bien et du mal dont les jurés et les magistrats sont aussi aptes que personne à faire l'application : c'est cette doctrine qui prévalut, bien que le procès eût duré deux ans ; les deux jurys appelés à examiner l'affaire se prononcèrent pour la peine de mort.

Cette opinion, qui est aussi celle du reporter, ne nous a pas convaincu, d'abord parce qu'il est incontestable qu'il y a des aliénés qui n'ont pas de conceptions délirantes, et que leurs actes seuls établissent le désordre de leur esprit : c'est ce que nous avons démontré dans notre mémoire sur la folie raisonnante, publié en 1867 par les *Annales d'hygiène et de médecine légale*, et dont il a été rendu compte en 1868 dans l'*American journal of Insanity*, par M. Parigot. Quant à la confusion dont se plaint M. Mason sur la similitude des émotions sentimentales des gens raisonnables et des fous, produites néanmoins sous des influences diverses, elle prouve que ce magistrat n'a pas étudié ces malades ; il saurait, en effet, que c'est cette différence d'influence qui les sépare des individus sains d'esprit. Un homme aura été profondément blessé dans ses sentiments, dans ses intérêts, il en éprouvera une haine plus ou moins forte contre l'auteur du méfait ; en quoi différera-t-il, pour l'émotion, de l'insensé qui s' imagine qu'une personne, qui lui est souvent inconnue, est cause de ses malheurs, qu'elle l'empoisonne ?

C'est que, dans le premier cas, il y a un motif réel à la haine, tandis

qu'il est faux dans le second; mais les inductions qu'ils tirent de leur idée sont absolument semblables. Cependant, si le premier tue son ennemi, il sera condamné; le second sera seulement enfermé dans un asile. Ce sujet est très important, mais nous ne pouvons l'examiner ici comme il conviendrait.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XXI

Hérédité. Hystérie. Empoisonnement sans motif (1).

CHRISTIANE EDMUNDS est accusée du meurtre d'un garçon de six ans, qui succomba le 12 juin, avec des symptômes d'empoisonnement par la strychnine, après absorption de pastilles de chocolat. L'accusation établit que E... s'était procuré, entre mars et juin, des quantités considérables de strychnine sous un faux nom et avait fait prendre à la fin de mai des pastilles de chocolat dans le magasin de confiserie où la marchandise toxique avait été achetée. Elle avait ouvert le paquet et renvoyé les bonbons en disant qu'ils étaient trop gros. Le marchand les avait repris. L'enfant en avait acheté plus tard. On établit que E... avait fait la même manœuvre dans d'autres magasins et qu'elle avait distribué plusieurs fois des bonbons à des enfants, qui avaient eu ensuite des signes d'intoxication strychnique. Elle avait, à plusieurs reprises, dénoncé le confiseur, disant qu'elle ou des amis, s'étaient trouvés mal après avoir mangé des bonbons et avait provoqué une expertise. De même, après la mort du gamin, elle avait envoyé au père des lettres anonymes l'incitant à provoquer une enquête judiciaire contre le marchand de chocolat. Comme motif, elle donna le suivant: elle avait fait connaissance d'un médecin marié et pris de l'affection pour lui. En septembre 1870, elle donna à la femme de ce médecin du chocolat empoisonné, ce qui la mit en mauvaise posture. Il paraîtrait qu'elle aurait voulu, en attirant les soupçons sur le marchand, se débarrasser de ceux qui pesaient sur elle.

Le père de E... est mort de paralysie générale: un frère de celui-ci est mort de folie épileptique, une sœur était hystérique, et fit des tentatives de suicide. Le grand père maternel de E... mourut d'apoplexie, dément et paralysé. Une nièce de sa mère était faible d'esprit. L'accusée eut, en 1853, une attaque de paralysie probablement hystérique, et présenta des phénomènes d'hystérie d'abord pendant un an, puis, par accès, ça et là. Enfant, elle était somnambule.

(1) *Journal of Mental Science*, 1872, avril, p. 402, cité par KRAFFT-EBING, in *Médecine légale*, traduction REMOND (Obs. XCV, p. 339).

Depuis qu'elle avait fait connaissance du médecin, il s'était produit en elle un grand changement. Elle était très excitée et souffrante à la suite des soupçons qui pesaient sur elle.

Elle, à 43 ans, et, jusque-là, a eu une bonne conduite. D'après sa mère, elle ressemblerait beaucoup à son père. Elle fit à l'aumônier de la prison l'impression d'une personne malade. Son regard était extraordinaire, vague. Elle passait volontiers, sans motif, du rire aux larmes. Si on parlait de son acte, elle éclatait souvent de rire, et ne paraissait pas en comprendre la gravité. Elle fit la même impression sur les médecins. Elle ne savait pas du tout que c'était un crime de tuer quelqu'un. Elle préférait être condamnée que de passer pour folle. Les médecins déclarèrent qu'elle était atteinte de folie morale héréditaire. La Cour répondit non à la question de savoir si elle avait pu distinguer le juste de l'injuste. Le jury la déclara coupable et elle fut condamnée à mort. Elle écouta l'énoncé de l'arrêt avec une tranquillité stoïque. « A la question posée à toute condamnée, si elle était enceinte, elle répondit « oui ». L'examen prouva le contraire.

L'expertise scientifique ajoute qu'il ne s'agissait pas ici d'un trouble mental ordinaire, mais d'un individu lourdement chargé au point de vue héréditaire, qui avait en même temps une maladie nerveuse, ne possédait pas de sens moral, et ne connaissait que pour la forme les lois de la morale et les lois pénales. Il est probable que ses dernières tentatives d'empoisonnement furent dues au seul plaisir de jouer avec du poison. Elle ne fut pas exécutée ; mais envoyée à l'asile pour aliénés criminels de Broadmoor.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XXII

Marie Jeanneret.

Considérations Médico-Légales sur l'état mental de la nommée MARIE JEANNERET, convaincue d'avoir commis neuf empoisonnements, par M. le Docteur Châtelain, médecin-adjoint à Préfargier (1).

Les considérations qui suivent sont d'un intérêt exclusivement scientifique ; le procès dont il s'agit est déjà jugé et l'accusée condamnée à la peine des travaux forcés à temps (20 ans), mais les crimes commis sont si monstrueux et enveloppés d'un caractère si mystérieux, qu'il nous a paru valoir la peine de rechercher, autant du moins qu'on peut le faire sans avoir examiné et observé personnellement la condamnée,

(1) *Annales médico-psychologiques*, 1869, t. I, p. 248.

si elle jouit bien réellement de l'intégrité des facultés intellectuelles nécessaire pour admettre l'imputabilité reconnue par le jury (1).

1^o HISTORIQUE.

Nous commençons par reproduire en grande partie l'acte d'accusation qui est de beaucoup la pièce la plus importante des débats.

Marie Jeanneret appartient à une famille des plus honorables du canton de Neuchâtel. Elle est née au Loele, le 13 janvier 1836. Restée orpheline de père et de mère dès son bas âge, le développement de son enfance a été retardé par une fièvre nerveuse dont elle est demeurée fort longtemps à se remettre (2).

Elle a été recueillie et élevée jusqu'à l'âge de 18 ans dans la maison d'un de ses oncles, chez lequel elle fut entourée des soins les plus paternels. Elle a toujours été d'un caractère bizarre, difficile, menant une vie agitée et décousue. Elle était inconstante dans ses goûts, manquant de jugement, avec une volonté obstinée, un besoin d'émotions vives et une disposition à l'intrigue et au mensonge. A une certaine époque de sa vie, elle a commencé à être atteinte de maux réels ou imaginaires. Elle prit la manie de consulter des médecins et de s'administrer des remèdes ; on la considérait comme hystérique. Si elle avait des maux réels, elle les exagérait et se complaisait dans leur description. A force de se faire soigner par toute espèce de médecins, elle avait fini par acquérir certaines connaissances médicales dont elle se faisait gloire, prétendant être en état de soigner les malades. Elle se disait surtout affligée d'une maladie des yeux et, pendant un certain temps, elle prétendit être aveugle. En 1865, un de ses parents la conduisit lui-même à Vevey pour consulter M. le Docteur Dor. C'est après ce moment-là, en 1866, qu'elle annonça son goût pour la profession de garde-malade. Elle parvint à se faire admettre pendant quelque temps à l'école des gardes-malades de Lausanne dirigée par M. Reymond. Ce fut pendant son séjour dans cet établissement qu'elle recommença à se dire aveugle des deux yeux ; mais on ne la croyait pas. Elle fut cependant conduite de nouveau pour cela à Vevey chez M. Dor. Ce dernier a déclaré qu'il avait toujours soupçonné la fille Jeanneret de le tromper, c'est-à-dire, de simuler une maladie des yeux qu'elle n'avait pas, et il

(1) Le jury ne nous a pas semblé être lui-même bien convaincu de cette imputabilité ; car il a admis comme circonstance atténuante le caractère folâtre, bizarre, hystérique de Marie Jeanneret.

(2) Un de ses parents nous a dit que, depuis lors, il lui était resté quelque chose ; l'oncle qui l'a élevée ne l'a jamais envisagée comme complètement responsable.

s'est assuré plus tard de cette simulation par une expérience décisive. Elle se faisait en même temps soigner à Vevey pour une maladie de matrice par M. le docteur Muret qui la considérait comme hystérique, folâtre, agitée, et cherchant à se faire beaucoup de relations surtout parmi les docteurs. Il paraît évident qu'à cette époque, et même déjà auparavant, elle avait eu en sa possession de l'atropine et avait expérimenté sur elle-même, à l'extérieur, les effets de cette substance au moyen de laquelle elle était parvenue à simuler une maladie de la vue.

M. Dor affirme toutefois ne lui en avoir jamais ordonné ni administré, mais il pense que la fille Jeanneret aurait très bien pu s'emparer dans sa clinique d'une fiole contenant ou ayant contenu de l'atropine et s'en procurer ensuite de nouveau par ce moyen.

Au printemps de 1866, pendant un de ses séjours à Vevey, la fille Jeanneret étant en pension chez une dame Bérond, y fit connaissance avec une demoiselle Berthet, de Nyon, auprès de laquelle elle s'insinua en lui décrivant ses maux et en captivant son intérêt pour ses souffrances.

Un jour, après dîner, la demoiselle Berthet ayant demandé un verre d'eau, la fille Jeanneret prétendit que l'eau pure pourrait l'indisposer, et elle insista pour lui composer un mélange de vin et d'eau sucrée.

Immédiatement après, la demoiselle Berthet étant partie pour Clarens où elle allait rendre visite à une amie se sentit atteinte de symptômes étranges, ayant les yeux et les paupières comme paralysés et une grande lourdeur à l'estomac.

Elle vit arriver à Clarens la fille Jeanneret qui venait la rejoindre : cette fille paraissait fort agitée, regardant attentivement ses yeux et cherchant à lui soulever les paupières pour les voir de plus près.

La demoiselle Berthet, malgré le malaise qu'elle ressentait, eut pourtant la force de revenir à Vevey accompagnée par la fille Jeanneret qui la pressa d'entrer dans sa chambre pour se reposer un peu et pour prendre une poudre de soude effervescente. Elle se mit alors à chercher avec beaucoup d'agitation quelque chose dans sa pharmacie et, après un instant, elle présenta en effet une boisson effervescente à la demoiselle Berthet, en lui disant : buvez vite. Dès que celle-ci l'eut avalée, elle ressentit un effet extraordinaire ; elle retomba sur un canapé sans pouvoir se soutenir, frappée d'une crise nerveuse et d'un état de délire qui dura toute la nuit et tout le lendemain. On dut la ramener en hâte à son domicile à Nyon, sans qu'elle eût la force de déclarer ce qui s'était passé. Le fait avait eu lieu un mardi, et ce fut le vendredi seulement que la demoiselle Berthet recommença à parler. Elle put alors raconter le tout au docteur Lambosy qui la soignait.

C'est au mois d'octobre de la même année 1866 que la fille Jeanneret avait réussi à entrer dans l'école des gardes-malades à Lausanne. M. Reymond, directeur de cette école, avait bien remarqué quelque chose de singulier et d'indéfinissable dans son caractère, mais rien de précis. Il la trouvait mobile, agitée, loquace, qualités peu compatibles avec la profession de garde-malade. Au bout de deux mois, elle avait demandé elle-même à quitter l'établissement, prétendant être presque aveugle. Pendant cet apprentissage, la fille Jeanneret était employée occasionnellement comme d'autres élèves pour soigner des malades à domicile. Ce fut ainsi qu'on l'envoya en octobre 1866 chez une dame Eichenberg à Lausanne, dont la mère, une dame Chabloz, était malade et devait être veillée pendant la nuit. La dame Eichenberg a raconté qu'elle trouvait alors la fille Jeanneret assez attentive et empressée pour la malade, mais agitée, fatigante, brusque, grossière dans ses propos et enfin faisant acheter ou achetant elle-même toutes sortes de drogues.

Une nuit, à 2 heures du matin, la garde Jeanneret appela la dame Eichenberg en lui disant que sa mère était très malade. Elle trouva en effet, la dame Chabloz riant, délirant, avec d'énormes yeux effarés. Elle eut une crise effrayante accompagnée de vomissements d'une odeur repoussante. Elle fut très malade pendant plusieurs jours, sans que le médecin soupçonnât aucun empoisonnement. La dame Chabloz se rappela depuis que, dans cette même nuit, sa garde l'avait fait boire à plusieurs reprises.

Une autre fois, elle lui avait fait prendre quelque chose de très fort dans une cuiller à café, et, lorsque le lendemain on lui demandait si elle avait donné quelque chose à la dame Chabloz, elle répondait toujours : Que diable lui aurais-je donné à boire ? Une autre fois, ayant trouvé la famille Eichenberg à souper, l'accusée insista pour faire manger aux convives des bonbons qu'elle avait apportés et qu'elle appelait des princesses ; à la suite de quoi les personnes qui en avaient mangé furent toutes prises de vomissements.

Avec un extérieur souffrant et maladif, elle paraissait intelligente, empressée et entendue aux soins des malades, surtout en présence des docteurs ou des personnes dont elle avait intérêt à capter la confiance. On la voyait partout où elle habitait accompagnée de sa propre pharmacie et de nombreuses fioles dont elle disait faire usage pour elle-même.

Elle cherchait à entrer en relations avec les personnes qu'elle rencontrait, leur donnant des conseils sur leur santé, leur offrant des remèdes et pronostiquant leurs maladies. Elle savait se rendre intéres-

sante, insinuante et cherchait à se rapprocher avec hypocrisie des personnes les plus recommandables par leur piété. Mais, lorsqu'elle ne s'observait pas, elle était brusque avec les malades qu'elle obsédait de soins agités.

Sa conversation était entremêlée de paroles grossières et de jurons qui frappaient d'autant plus par leur contraste avec le caractère qu'elle affectait. C'est ainsi qu'elle traitait les docteurs en leur absence de f... bêtes qui n'y entendaient rien ; elle disait souvent je m'en f... ! que diable ! et en parlant d'une de ses malades, elle l'appelait une charogne, une poison.

Il est difficile de se former une opinion précise sur l'état réel de sa santé. Pendant son séjour à Genève elle avait consulté M. le docteur Goudet ; se disant atteinte à la fois de névralgie, d'une rétention d'urine et d'une maladie de matrice. Elle insistait pour être soumise aux traitements les plus douloureux, auxquels elle paraissait se complaire, comme de se faire brûler au fer rouge, traitement qu'elle avait déjà subi précédemment et dont elle portait les traces évidentes le long de l'épine dorsale. On a trouvé dans ses papiers une lettre qu'elle avait composée et qui était censée écrite par une de ses tantes à M. le docteur Julliard pour décrire ses maux et lui recommander sa nièce. Elle s'était aussi adressée à Nyon à M. le docteur Lambossy, sous un faux nom et avec une fausse lettre de recommandation censée émanée de cette tante.

Un peu plus tard, lorsque la pension Juvet commença à s'établir, l'accusée, qui était retournée au Locle, écrivit à M^{lle} Farsat pour la prier de la recommander aux Juvet comme garde-malade, disant qu'elle se contenterait de la nourriture, du blanchissage et du logement sans demander aucun salaire. Elle fut acceptée et vint s'installer. Au bout de très peu de temps, elle trouva moyen de brouiller M^{me} Juvet avec ses deux amies Vaucher et Farsat et de captiver entièrement ladite dame Juvet, qui lui accorda la confiance la plus absolue, au point de remettre entre ses mains une de ses filles, Julie Juvet. Elle avait persuadé à sa mère que cette enfant était malade et qu'on ferait bien de l'envoyer à Lausanne avec elle pour y consulter un docteur. Ce voyage avec l'accusée eut lieu en effet. A cette époque, la jeune Juvet, sans être très forte, n'avait aucune maladie positive et sérieuse ; mais peu après, à Genève, étant sortie un jour avec la fille Jeanneret, celle-ci acheta chez un confiseur quelques bonbons qu'elle fit manger à Julie à son retour à la maison. L'enfant les vomit immédiatement et, peu de temps après, tomba malade et se mit au lit pour ne plus se relever. Elle avait des vomissements continuels, de la divagation, du délire ; les docteurs la croyaient malade d'une méningite et, comme à cette époque M^{me} Juvet était déjà elle-même gravement atteinte, l'accusée disait que Julie

avait la même maladie que sa mère. M. Juvet a raconté qu'un jour étant près du lit de sa femme fort malade, celle-ci entendit un grand bruit dans la chambre à côté ; elle se leva alors précipitamment, dans un état de fièvre, pour voir ce qui se passait. C'était la fille Jeanneret qui frappait violemment la petite Julie sur son lit. Le sieur Juvet, qui est très sourd, ne comprenait pas bien ce qui se passait ; mais, arrivé presque en même temps sur le lieu de la scène, il vit la pauvre enfant, tout en larmes, qui le suppliait de l'écouter et probablement de la délivrer de la Jeanneret qu'elle avait prise en aversion. Il est vrai que celle-ci témoigna plus tard ou parut témoigner du repentir de cet acte de violence, et c'est du reste ainsi qu'elle agissait avec les autres malades, lorsqu'ils avaient à souffrir de ses brusqueries ou de ses grossièretés.

Comme on vient de le voir, M^{me} Juvet était tombée malade elle-même avant sa fille Julie. On la croyait atteinte d'une maladie cérébrale ; elle avait des vomissements continuels que les soins des docteurs ne parvenaient pas à arrêter. Sa belle-sœur, M^{me} Juvet, née Talon, raconte que son état avait quelque chose d'étrange et d'effrayant. Un jour, étant près de la malade, celle-ci lui dit à demi voix, de manière à n'être pas entendue par la fille Jeanneret : Elle veut toujours m'empoisonner. Mais M^{me} Juvet-Talon n'attacha pas d'importance à ce propos qu'elle attribua à un état de délire et de rêverie. Une dame Bourgeois, en relations avec les Juvet, ayant voulu voir la malade, en fut empêchée par l'accusée qui prétendit que le médecin défendait les visites ; elle ajouta que M^{me} Juvet était perdue et que ce ne serait pas le seul malheur ; que son fils Émile était aussi menacé. Or, à peu près à la même époque, ce jeune homme commença à être indisposé ; il eut des évanouissements, de la faiblesse, un malaise d'estomac continu. La fille Jeanneret qui voulait traiter tout le monde, tenait à lui préparer elle-même chaque matin le cacao qu'il prenait ; et, un jour, un de ses amis en ayant pris avec lui, fut également indisposé. L'état maladif du jeune Émile Juvet s'arrêta cependant dès qu'il eut cessé d'habiter avec l'accusée. Quant à M^{me} Juvet, l'accusée disait que toute consultation serait inutile pour elle. Quand le docteur Binet affirmait devant elle qu'il y avait du mieux, il y avait presque toujours une rechute le lendemain, et quand il émettait devant elle l'idée d'une amélioration, elle répondait toujours que cette amélioration n'était pas sérieuse. Enfin, la domestique des Juvet, Félicie Champury, a raconté que l'accusée avait prédit la maladie de sa maîtresse trois ou quatre jours à l'avance, alors que celle-ci paraissait en bonne santé.

La jeune Julie Juvet était morte le 27 décembre 1867 ; sa mère, M^{me} Juvet, n'a succombé qu'environ un mois après, le 31 janvier 1868. La décomposition du corps de Julie Juvet n'a pas permis de procéder à une analyse chimique de ses restes, mais les experts ont retrouvé

dans le corps de la dame Juvet une assez grande quantité de morphine, de l'antimoine et du cuivre en petite quantité.

Avant la mort des deux personnes dont il vient d'être question, trois autres décès de malades soignés par l'accusée avaient déjà eu lieu coup sur coup dans la même maison Juvet :

3^e Celui d'une demoiselle Junod, entrée chez la dame Juvet dans le courant de septembre 1867. En octobre, l'accusée annonça à son frère, Joseph Junod, que sa sœur aurait probablement une congestion cérébrale, et qu'elle savait cela par l'habitude qu'elle avait de soigner les malades.

Effectivement, peu de jours après, la malade fut saisie tout à coup d'une violente crise cérébrale que son frère et ses autres connaissances prirent pour un véritable accès de folie ; elle divaguait, avait des vomissements et les pupilles dilatées. L'accusée, qui trouvait probablement fort pénibles et minutieux les soins qu'il fallait donner à M^{lle} Junod, se conduisait auprès d'elle avec beaucoup de brusquerie ; elle disait souvent en parlant d'elle à diverses personnes : Je ne puis souffrir cette poison, cette charogne ! Un jour, elle entre chez M^{me} Vaucher en disant : Cette fois la Junod a son affaire ; ses pupilles se dilatent. Le soir, effectivement, la demoiselle Junod tomba dans sa crise cérébrale ; le lendemain, elle ne pouvait plus parler et le jour suivant elle était morte. M^{me} Vaucher, qui assistait à son agonie, dit à la fille Jeanneret : Vous avez été bien dure avec elle, vous devez avoir des remords ; sur quoi, elle se mit à pleurer. On a retrouvé dans les effets de l'accusée une bague que le sieur Junod a reconnue pour celle que sa sœur portait habituellement au doigt, mais l'accusée prétend que la demoiselle Junod lui en avait fait cadeau, ce qui paraît peu probable. L'état trop avancé de décomposition du corps de la demoiselle Junod n'a pas permis de procéder à l'analyse chimique de ses organes intérieurs.

La maison de santé de M^{me} Juvet se trouvant naturellement fermée par la mort de sa directrice, l'accusée fut momentanément recueillie chez son beau-frère Henri Juvet. Elle serait, dans ce temps-là, tombée malade elle-même pendant environ six semaines, selon son dire ; puis, elle aurait été appelée à donner des soins à M^{me} Lenoir, femme âgée, malade d'une fluxion de poitrine. Elle serait restée environ trois semaines auprès de cette dame, demeurant à Plainpalais, et dont la maladie se termina par la mort.

Après cela, par l'intermédiaire du sieur Mesflau, instituteur, qui avait eu avec elle quelques relations de voisinage, elle se présenta chez le sieur Gros, ancien instituteur, chemin des Saroises, qui avait, dans son domicile, une chambre indépendante à louer. Elle y était depuis

peu de jours, lorsqu'elle fut appelée chez M^{me} Bourcart, demeurant à la Beissière, près Genève.

À son arrivée dans la maison Bourcart, les domestiques Amélie Karcher et Sophie Hosemann, remarquèrent le panier rempli de fioles que la fille Jeanneret apportait avec elle. Elle dit à Sophie Hosemann, en les lui montrant : — Si madame a besoin de drogues, j'en ai là, dans mon panier ; et elle répondit à Amélie Karcher, qui lui demandait ce que c'était que toutes ces fioles, qu'elle s'en servait pour le traitement de ses yeux et de son épine dorsale. Trois jours après son arrivée, M^{me} Bourcart eut une crise accompagnée de délire et de vomissements. Le lendemain, comme Amélie Karcher demandait à l'accusée s'il était permis à une garde de donner d'autres remèdes que ceux prescrits par les docteurs, l'accusée se troubla et lui demanda à son tour si c'était M^{me} Bourcart qui l'avait chargée de faire cette question. Une autre domestique, Pauline Pittet, dans le moment où les symptômes observés sur M^{me} Bourcart paraissaient le plus inquiétants, entendit l'accusée dire à la cuisine : Vous verrez que M^{me} Bourcart jeune mourra comme sa mère, d'une fièvre à la tête.

Dès son arrivée dans la maison du sieur Gros, la fille Jeanneret avait su capter sa confiance comme celle de sa fille, M^{me} veuve Bouvier. Dès qu'elle eut été congédiée de la maison Bourcart, elle revint donc reprendre son logement chez ledit sieur Gros, qui avait même consenti à la prendre en pension. Au bout de très peu de jours, M^{me} Bouvier tomba gravement malade et fut soignée par M. le D^r Lombard, puis par M. Goudet, en consultation. Ces messieurs, qui la voyaient plusieurs fois par jour, crurent à une congestion cérébrale ; toutefois, M. Lombard dit à son collègue : — C'est une maladie comme je n'en ai jamais vu. M^{me} Bouvier était tour à tour rouge et pâle, avec une constriction à la gorge et du délire par intervalles. Quelquefois, il y avait du mieux et on la croyait sauvée, puis elle retombait ; elle finit par succomber le 22 mai.

Environ quinze jours auparavant, le sieur Gros lui-même était tombé malade, après avoir veillé sa fille pendant plusieurs nuits de suite. La veille, l'accusée avait dit au sieur Schauenberg, parent des Gros : Je suis sûre qu'il va avoir les mêmes attaques que M^{me} Bouvier. En effet, sa maladie présentait les mêmes caractères : soit ardente, délire, vomissements ; au bout de très peu de jours il perdit connaissance, et succomba le 11 mai.

Les experts chimistes ont retrouvé, dans le corps du sieur Gros et celui de la dame Bouvier, des restes évidents d'atropine et de morphine ; il y avait, en outre, de l'antimoine dans les organes de la dame Bouvier.

Pendant tout le temps de la maladie de la dame Bouvier et du sieur

Gros, l'accusée repoussait vivement, et même grossièrement, les personnes qui se présentaient pour voir les malades, disant que les médecins avaient défendu toute visite. Cependant, la veille de la mort de M^{me} Bouvier, une des parentes du sieur Gros, M^{me} Légeret, avait réussi à se faire admettre dans la maison, elle y avait pris du thé avec l'accusée et d'autres personnes de l'intérieur. A un certain moment, l'accusée trouva moyen de faire prendre un verre d'eau sucrée à ladite dame Légeret. Immédiatement après, cette dame devint rouge et se plaignit de voir trouble. Sa fille, M^{me} Emmanuel, avertie de cette indisposition, vint la chercher et la fille Jeanneret lui dit : il faut absolument emmener votre mère ; elle a la même maladie que M. Gros ; nous avons assez d'une mort dans la maison.

La dame Légeret fut ramenée chez elle dans un état fort inquiétant. M. le D^r Gautier, appelé auprès d'elle, la trouva sans connaissance, avec les pupilles dilatées, la gorge sèche et des hallucinations. Il reconnut tous les symptômes d'un empoisonnement par la belladone et supposa que la malade avait pu prendre, par mégarde, à l'intérieur, quelque remède pour l'usage externe contenant de l'atropine. Son gendre, le sieur Schauenberg, étant allé aux informations auprès de l'accusée, lui fit part des informations de M. Gautier, à quoi elle répondit : M. Gautier se trompe ; c'est la dilatation de la pupille qui lui fait croire cela ; quant à moi, je n'ai point de cette drogue, on peut visiter toutes mes fioles.

La dame Légeret fut cependant rétablie par des soins convenables donnés en temps opportun et elle échappa ainsi aux suites funestes de cet empoisonnement.

L'accusée, ayant dû quitter la maison Gros après le décès de ses habitants, alla s'établir dans la pension Desarzens, à Plainpalais.

C'est là qu'elle ne tarda pas à commettre le dernier crime qui lui est imputé. Elle y fit connaissance d'une demoiselle Fritzgès, qui s'y trouvait en attendant de se placer dans une famille. Cette demoiselle a raconté que, dans le mois de juin, l'accusée, qui lui était inconnue auparavant, lui avait fait beaucoup de prévenances et d'amitiés, et qu'un jour, se trouvant indisposée, elle avait insisté pour lui faire prendre des gouttes d'Hoffmann sur du sucre. Pour cela, l'accusée la conduisit dans sa chambre, où elle vit, dans une armoire, une vingtaine de flacons, que l'accusée lui dit contenir des drogues pour elle-même.

Cette première fois, ayant, en effet, pris sur du sucre des gouttes versées par l'accusée, la demoiselle F... n'en ressentit aucune indisposition. Mais, depuis ce moment, l'accusée prétendait toujours que cette dame était malade. Quelques jours après, M^{me} F... ayant soupé chez l'accusée, les personnes qui les servirent ont raconté que cette dernière avait dit : Cette demoiselle est indisposée, vous lui ferez prendre des

bains de pieds et, quand elle sera au lit, vous irez la voir et me direz comment elle va ; puis, elle ajouta à voix basse : Faites attention à M^{lle} F..., elle est folle, elle a la pupille toute dilatée, elle m'a dit des bêtises (1).

Il faut encore noter que, dans cette même pension, l'accusée avait cherché à faire aussi l'essai de ses drogues sur une dame polonaise et sur la domestique.

Sur tous ces faits recueillis par la procédure, la fille Jeanneret a été interrogée à plusieurs reprises par le juge d'instruction. Elle a reconnu avoir administré clandestinement de la morphine ou de l'atropine [on sait qu'elle se procurait ces substances auprès des médecins, en pretextant diverses affections (principalement des yeux), et auprès des pharmaciens, en produisant soit d'anciennes ordonnances, soit des flacons dont l'étiquette indiquait que le précédent contenu avait été une solution d'atropine] aux six malades qu'elle s'était chargée de soigner, qui ont succombé, et qu'elle est accusée d'avoir empoisonné. Elle a reconnu de même avoir administré subrepticement de l'atropine aux trois personnes qui n'ont pas succombé et qui sont l'objet de trois autres chefs d'accusation. Seulement, sur tous ces points, elle affirme n'avoir eu aucune intention criminelle, et n'avoir cédé qu'au désir de faire des expériences médicales, ou de procurer du calme aux malades sur lesquels les drogues des docteurs produisaient des effets irritants.

Après cette citation des passages de l'acte d'accusation qui donnent le mieux une idée exacte du caractère et des faits et gestes et de toute la manière d'être de la fille Jeanneret, pendant qu'elle empoisonnait les malades qui lui étaient confiés, voyons le rapport des médecins appelés à l'examiner et à se prononcer en particulier sur l'état mental de l'accusée.

Nous en reproduisons les traits essentiels (2).

M. le docteur Badan, médecin de la prison, a été appelé à visiter Marie Jeanneret trois jours seulement après son arrestation. Il a remarqué qu'elle avait les pupilles dilatées, mais le pouls était normal, et il n'a reconnu, d'ailleurs, aucun symptôme de maladie appréciable ; toutefois, l'accusée lui a fait part de certains accidents nerveux qui sembleraient indiquer un état hystérique. Ce qu'il a pu constater par lui-même, c'est un tempérament très nerveux et très impressionnable.

A ce rapport, rédigé aussitôt après l'entrée de Marie Jeanneret à la prison de Saint-Antoine, le témoin ajoute de vive voix quelques nouveaux détails. Ainsi, la dilatation anormale de la pupille, qui l'avait

(1) La demoiselle Fritzgès, transportée à l'hôpital par ordre du médecin, fut ainsi miraculeusement sauvée.

(2) *Journal de Genève*, 24 novembre 1868.

frappé au premier moment, a complètement disparu. A une demande qui lui est adressée à ce sujet par M^r Zurlinden, le témoin répond que cette disparition peut être attribuée à la circonstance que, depuis son entrée à la prison, l'accusée a dû renoncer à l'usage de ses collyres habituels.

Lecture est ensuite donnée du rapport rédigé en commun par MM. les docteurs Badan, Duval et Olivet sur l'état mental de l'accusée au 5 septembre dernier, c'est-à-dire deux mois environ après son arrestation.

Rapport des experts. — « A la réquisition de M. le juge d'instruction de Genève, les soussignés, docteurs en médecine, se sont rendus, le 5 septembre 1868, à deux heures après-midi, à la prison de Saint-Antoine aux fins d'examiner l'état mental de Marie Jeanneret et en faire rapport.

« Marie Jeanneret est malade depuis plusieurs années ; les symptômes multiples énumérés par elle se rapportent à un tempérament hystérique dont les principales manifestations ont été, d'après son récit :

« Paralyse des extrémités et des sphincters. Crises nerveuses avec perte partielle ou complète de connaissance pendant un temps plus ou moins long (quelques minutes ou quelques heures). Vomissements aqueux ou sanguinolents, revenant à peu près périodiquement, et liés à des désordres menstruels graves. Troubles de la vue, de la digestion, de la sensibilité... La plupart de ces symptômes se sont également présentés depuis sa détention, sauf la paralysie des extrémités.

« Un examen de près de deux heures ne nous permet de découvrir chez la détenue aucune anomalie de l'état mental ; en particulier elle n'a paru atteinte d'aucune hallucination pendant son séjour à la prison. »

Fait à Genève, le 7 sept. 1868.

Signatures.

2^o EXAMEN PSYCHOLOGIQUE.

Et maintenant, Marie Jeanneret est-elle saine d'esprit ? N'offre-t-elle réellement « aucune anomalie de l'état mental ? »

Voilà ce qu'il faut examiner et, disons-le d'abord, la réponse à cette question n'est ni si simple, ni si facile à résoudre que les juges et les médecins de Genève ont paru le penser. Nous nous trouvons ici, d'un côté, en face de faits peut-être uniques dans les annales de la justice, et, de l'autre, vis-à-vis d'une organisation psychique extraordinaire et en tous cas anormale ; car, que la fille Jeanneret soit ou non aliénée, cela ne change évidemment rien à l'immense défectuosité de sa constitution morale prise dans son ensemble ; c'est un cerveau malade, quelle que soit l'essence de cette maladie : passion ou folie.

Il n'y a, en effet, que deux mobiles possibles dans le crime : la passion avec tous ses écarts, et la folie avec toutes ses extravagances ; mais, le crime commis par la passion a des motifs, un but ; il est conséquent, logique avec lui-même et relativement raisonnable, tandis que la folie n'a le plus souvent ni but ni motifs raisonnables pour le crime qui devient dès lors illogique, inconséquent, absurde.

Dans le cas particulier, il faut, pour juger de l'état mental de l'accusée Jeanneret, étudier si les actes monstrueux commis par elle reconnaissent pour cause intime l'état physiologique de la passion ou l'état pathologique de la folie. Cette étude portera essentiellement sur trois points : 1^o Antécédents ; 2^o Nature et circonstances particulières des actes incriminés ; 3^o Manière d'être de l'accusée après son emprisonnement et pendant les assises.

1^o Antécédents. — Outre les renseignements fournis par l'acte d'accusation, en voici d'autres. Une amie d'enfance de M. J. écrit (1) : Cette disposition (hypocondrie, maux imaginaires) mal combattue ressemble bientôt à une loquade et finit par devenir, avec l'âge, cette manie constatée par la science, que l'accusée poussait si loin qu'on ne l'abordait plus sans essuyer de ces questions matériellement intimes qu'on ne permet qu'à son médecin... » Et plus loin : « N'ayant jamais été jolie, et n'étant déjà plus toute jeune, elle fut demandée en mariage par un jeune homme sans fortune, qu'elle aima ou crut aimer mais qu'elle repoussa ensuite, cédant, dit-elle, aux suggestions de son entourage qui voyait dans la recherche du jeune homme un tout autre mobile que l'amour (2).

« Cette rupture, qui l'attrista fort, ajouta la défiance et la haine à la somme de ses sentiments déjà si peu sympathiques, et, dès lors, elle se dit continuellement entourée d'envieux, de malveillants, de gens intéressés n'en voulant qu'à sa fortune, accusant tantôt son ex-fiancé, tantôt sa famille de créer autour d'elle l'isolement dans un but cupide. Et bientôt, haïssant ses parents, même les plus estimables, ceux auxquels elle devait le plus, elle prit plaisir à mettre partout où elle put le faire, des entraves à la paix et au bonheur de ses alentours. Peu à peu, elle finit, dans ses accès de misanthropie, par étendre sa sphère d'activité haineuse, ne pouvant, disait-elle, supporter la vue des gens heureux. De cette époque (D^r C...), sans doute, date la série d'actes criminels dont elle a aujourd'hui tant à répondre. Si ce n'est pas de la folie, rien selon moi n'y ressemble tant. »

Notons encore quelques dépositions de témoins :

(1) *Figaro Suisse*, 26 novembre 1868.

(2) M. J... possède une fortune d'environ 30 000 francs.

MM. les docteurs Muret et Virchaux qui ont soigné Marie Jeanneret avant qu'elle eût fixé son domicile à Genève, ont été jusqu'à affirmer qu'ils ne la considéraient pas, à l'époque où ils l'ont vue, comme entièrement responsable de ses actions.

Son oncle et son tuteur, MM. G... et M..., ont déclaré « qu'elle est atteinte d'une maladie nerveuse ; elle est d'un caractère entier et entêté, était sujette aux évanouissements, et s'imaginait avoir toutes sortes de maladies. En outre, nous savons de source certaine que, pendant qu'elle était dans la famille de son oncle, au Locle (1), on était obligé de la surveiller de très près pour l'empêcher de commettre des extravagances, telles par exemple que « de verser clandestinement le contenu d'un vase de nuit dans la soupe ».

Le docteur Dor a dit « qu'il regardait M... J... comme folâtre, malade et un peu hystérique » et plus loin, « qu'il la savait menteuse, perverse et méchante, mais qu'il ne la croit pas complètement responsable... On se trouve, ajoute ce médecin, en présence d'une femme qui pendant trois années consécutives a eu constamment de l'atropine dans l'œil, et nous pouvons admettre, comme symptôme d'intoxication, une rétention d'urine qui a duré pendant tout ce temps. Or ce fait est suffisant peut-être pour avoir maintenu l'accusée dans un état de surexcitation semblable à celui des mangeurs d'opium et de haschich ; cet état d'empoisonnement permanent est une circonstance dont il ne faut point négliger de tenir très grand compte ».

Enfin, le docteur Dor dit encore « que, quoique la fille Jeanneret sût fort bien que sa maladie était fictive, elle n'en réclamait pas moins de lui un traitement qui constituait une opération fort douloureuse, la brûlure à la nuque. »

Le docteur Goudet qui a soigné l'accusée lorsqu'elle demeurait chez les Juvet, dépose qu'elle a été une fois ou deux atteinte de crises nerveuses ; elle se plaignait en outre de douleurs dans la matrice ; mais il ne lui a pas trouvé le caractère complètement hystérique ; elle lui a paru aimer les traitements plutôt que les remèdes eux-mêmes, et parmi ceux-ci, ceux qui lui faisaient du mal. Il n'y a aucune raison de penser que ces crises nerveuses fussent simulées. »

Est-il nécessaire d'entrer dans plus de détails sur les antécédents physiques et intellectuels de M. J... ?

Le tableau n'est-il pas complet ?

Elle est, de l'aveu de tous, hystérique, nerveuse, impressionnable, remplie d'une activité agitée et tracassière ; elle ne peut se fixer nulle

(1) Un fils de cet oncle, auquel M. J... témoignait beaucoup d'affection, est mort subitement avec des symptômes incompréhensibles au médecin, pendant qu'elle le soignait dans une fièvre typhoïde légère.

part, mais change sans cesse de domicile : son caractère est haineux, envieux, aigri depuis l'enfance : son humeur passe subitement d'accès de tendresse et d'affection à des expressions de colère et à des flux d'invectives.

En outre, elle est malade plus ou moins imaginaire, pousse la manie des traitements jusqu'à se complaire à des cautérisations douloureuses ! Elle a des crises nerveuses, qui malheureusement n'ont été nettement déterminées par personne : des pertes de connaissance, et, pour couronner le tout, s'entretient dans une perpétuelle ivresse narcotique.

Enfin, nous devons ajouter qu'une bisaïeule de l'accusée était complètement aliénée pendant ses grossesses, et, dans l'intervalle, son caractère avait la plus grande analogie avec celui de son arrière-petite-fille, d'une bonté sans égale, et parfois d'une mauvaise humeur allant jusqu'à la méchanceté. Sa mère était très nerveuse, une de ses grand-tantes était hypocondriaque et s'est suicidée ; la fille de celle-ci a été longtemps hypocondriaque et devait être gardée à vue. Son grand-père maternel est mort subitement dans des circonstances mystérieuses et il est probable qu'il s'est suicidé, car il était également hypocondriaque. Enfin un autre parent rapproché et qui vit encore a été hypocondriaque et mélancolique.

En somme, personne ne pourra contester que, si cet ensemble de symptômes psychiques n'est pas encore l'aliénation, il n'en constitue du moins une puissante prédisposition (1).

2° *Circonstances particulières et nature des actes incriminés.* — La première chose qui frappe dans ces neuf (2) empoisonnements commis par M. J... est l'absence de tout motif ; elle n'a qu'un but : tuer pour tuer, ces trois mots résument tout ; peu lui importe le sexe, l'âge, la position sociale, l'état de santé ou de maladie de sa victime ; elle est irrésistiblement poussée à la faire périr ; les liens sacrés du sang et de l'affection ne l'arrêtent pas, elle empoisonne parents et amis aussi bien que le premier étranger venu ; elle ne choisit pas ses victimes, mais frappe partout où l'occasion s'en présente. C'est ainsi que fait le monomane.

(1) Voir SOLBRIG. *Crime et folie. Contribution pour servir au diagnostic d'états intellectuels douteux.* Munich, 1867.

(2) Il est plus que probable que sa fatale activité ne s'est pas bornée à ces neuf cas ; à Genève seulement, on parle de huit à dix autres personnes mortes entre ses mains ; mais, pour des raisons bien compréhensibles, les familles ont gardé le silence. Nous-même avons donné des soins à un malade domicilié à Vevey, admis à Préfargier avec des symptômes nerveux inexplicables alors ; depuis nous avons appris que l'accusée avait été sa garde-malade avant son entrée dans l'asile et qu'à cette époque toute la famille avait été malade.

Mais, il y a plus : Marie Jeanneret ne retire aucun profit ni matériel, ni moral de ses meurtres (1) : ces effroyables hécatombes ne paraissent même lui procurer aucune jouissance, ne font pas vibrer en elle la moindre émotion ; elle reste froide et impassible comme la mort qu'elle distribue de tout côté. Nous avons vu, d'ailleurs, qu'il n'y a en elle aucune de ces passions qui sont le mobile ordinaire des crimes ; il n'y a ni vengeance assouvie, ni but atteint : elle ne paraît pas plus ressentir d'émotion agréable à la vue de ses victimes que n'en ressent le canon qui a vomi la mitraille. C'est une machine à donner la mort et rien de plus.

Ce n'est pas tout : des renseignements particuliers puisés à bonne source nous montrent M. J... veillant près du cadavre de ses victimes ; elle tient à leur rendre les derniers soins d'ici-bas, les ensevelit de ses mains, coupe de leurs cheveux en souvenir, etc. Est-ce ainsi qu'agit le criminel ?

Allons plus loin et nous rencontrons un fait que nous sommes surpris de n'avoir pas vu relever avec plus d'attention et qui, pour nous, est d'une valeur extrême : Avant la mort de chacune de ses victimes, M. J... prédit ouvertement ce qui arrivera ; loin de se cacher, loin de déguiser des pensées qui auraient fort bien pu la trahir, elle se fait gloire d'annoncer des faits que personne ne prévoit ; elle dit « que la fille Juvet a la même maladie que sa mère », que « celle-ci est perdue » que « ce ne sera pas le seul malheur, que le fils est aussi menacé » que « M^{lle} Junod aura probablement une congestion cérébrale » ; puis : « cette fois-ci, la Junod a son affaire, ses pupilles se dilatent ». — Dans la maison Bourcart : « si madame a besoin de drogues, j'en ai là dans mon panier » ; puis encore : « vous verrez que M^{me} Bourcart jeune mourra comme sa mère, d'une fièvre à la tête ». — Enfin, parlant du sieur Gros : « je suis sûre qu'il va avoir les mêmes attaques que M^{me} Bouvier. »

A-t-on jamais vu un meurtrier agir et parler de cette façon ? N'est-ce pas là plutôt l'expression d'une impulsion irrésistible et jusqu'à un certain point inconsciente ? Le criminel ordinaire dissimule et agit dans l'ombre ; il se garde bien surtout d'annoncer à l'avance qu'il y aura un crime commis. Ici, l'accusée ne se cache pas, elle agit ouvertement au risque de se trahir : machinalement, instinctivement, elle dit tout haut ce qu'elle pense tout bas, puis, tout à coup, survient comme un revire-

(1) Le seul fait qui semble contredire ceci est cette bague de M^{lle} Junod, qu'elle a mise à son doigt après la mort de celle-ci ; mais il n'est pas impossible qu'elle lui ait été donnée par la défunte, ainsi qu'elle le prétend ; elle ne l'a d'ailleurs pas cachée. Il ne faut pas oublier non plus que la mort des personnes qu'elle soigne va directement à l'encontre de ses intérêts, puisqu'elle lui fait matériellement perdre sa place de garde-malade.

ment de l'impulsion fatale, un cri suprême de la raison et de la conscience qui semblent vouloir surgir de nouveau au milieu de cet abîme de délire. « Il faut absolument emmener votre mère, dit l'accusée à M^{lle} Légerot, nous avons assez d'une mort dans la maison. »

D'autres fois, c'est elle qui demande qu'on fasse venir le médecin, qui s'impatiente s'il n'arrive pas assez promptement ! Après avoir tue, elle veut sauver ! Est-ce ainsi qu'agit le meurtrier ?

Il faut noter ici l'exaltation du moi dont toutefois les paroles de M... J... sont empreintes. Elle accuse à chaque instant les médecins d'être ignorants, elle en sait bien plus long qu'eux, etc. Ces idées de supériorité et ces louanges de soi-même sont un des caractères principaux de la folie criminelle récemment décrite par Solbrig.

3^e *Manière d'être de l'accusée après son emprisonnement et pendant les assises.* — Nous avons fait remarquer le calme et l'impassibilité que M. J... témoigne après les actes horribles qu'elle commet ; sa conscience est morte, ces victimes encore chaudes et le désespoir des parents ne parlent pas à sa raison éteinte. Est-ce peut-être parce qu'elle se voit impunie, et que personne ne la soupçonne ?

Évidemment non, car une fois découverte et emprisonnée sous le poids d'aussi écrasantes accusations, la malheureuse conserve le même sang-froid et la même impassibilité. Interrogée sur les motifs de ses actes, elle reconnaît avoir administré les substances toxiques, mais dans une bonne intention, pour calmer et soulager ses malades, ou encore pour faire des expériences médicales ! et elle dit tout cela avec autant de calme que si elle subissait un examen de médecine.

Ces excuses, qui seraient à peine valables s'il s'agissait d'un cas unique, ne sont d'aucune valeur lorsque les cas sont si nombreux. Une garde-malade, une personne qui depuis des années manie des poisons, et connaît par conséquent leurs effets, ne peut invoquer de pareilles excuses ; l'accusée est trop lucide pour ne pas comprendre cela et il est plus que probable qu'elle se défend si négligemment, avec de mauvaises raisons, uniquement pour ne pas trahir une idée fixe ; elle préfère risquer sa tête plutôt que d'avouer des conceptions délirantes qui ne sont pas telles à ses yeux, il est vrai, mais dont le secret le plus absolu fait partie intégrante. C'est ainsi qu'agit le véritable monomane ; il aimera mieux avouer franchement les crimes les plus graves, plutôt que de trahir l'objet de son délire : d'autres fois même il essaiera de simuler un genre quelconque d'aliénation pour donner le change au médecin ou au juge, et cacher celui dont il est réellement atteint.

Devant ses juges, l'impassibilité de Marie Jeanneret ne se dément pas ; elle parle avec autant de sang-froid, de calme et de précision que si toute cette affaire concernait quelqu'autre personne et ne paraît pas

se douter que l'échafaud étend déjà son ombre sur elle ; c'est un enfant à l'école répondant aux questions de son maître. Une seule fois, sur une question du président, elle répondit en pleurant : « J'ai eu tort, je me suis oubliée, j'ai voulu donner des remèdes en dehors des prescriptions du médecin, et c'est là ma faute. » Encore ici, quelle excuse dans la bouche d'une garde-malade !

« Toutes ces réponses, dit un compte rendu des débats, sont faites par l'accusée d'une voix ferme et avec une très grande précision. Elle n'hésite jamais, elle ne cherche jamais sa réponse ; on sent qu'elle a l'esprit présent à tout : et cette lucidité intellectuelle, qui du reste n'exclut pas l'hypothèse de la monomanie homicide, contraste de la manière la plus bizarre avec l'attitude immobile et la physionomie presque hébétée de l'accusée pendant tout le cours des débats. C'est à peine si, de temps en temps, on surprend sur cette figure impassible les traces fugitives de quelque émotion. »

Donc, aucune défense sérieuse de la part de l'accusée, des excuses puériles, impossibles ou mensongères, des réponses qui n'en sont pas. Elle reconnaît bien les faits dont on l'accuse (au moins la plupart), mais les explications qu'elle en donne sont en contradiction évidente avec les dépositions unanimes des témoins. Voici quelques exemples :

« M. LE PRÉSIDENT. — Pourquoi émettiez-vous des doutes quand les malades allaient mieux au dire des hommes de l'art ?

L'ACCUSÉE. — C'est que je savais bien ce qui se passait. On ne faisait pas les remèdes prescrits, puis une heure ou deux heures avant l'arrivée du médecin on se hâtait de prendre quelques drogues. Et le malade paraissait mieux ou plus mal selon la rencontre, mais je savais que cela n'était pas sérieux.

UN JURÉ. — D'après quels symptômes l'accusée prédisait-elle la maladie des gens qui se portaient bien ?

L'ACCUSÉE. — Par mon expérience des malades je pouvais deviner bien des choses que les autres ne voyaient pas. Pour le fils Juvet, j'ai toujours reconnu en lui une nature malade. Quant à M^{me} Juvet, de violents chagrins et mêmes des querelles avec son mari avaient produit chez elle certains troubles organiques.

UN JURÉ. — Pourquoi avez-vous donné de la morphine à M^{me} Bourcart ?

L'ACCUSÉE. — Elle souffrait horriblement et j'ai voulu la soulager en lui donnant de la morphine. J'en avais toujours des paquets variant d'un demi grain à un grain et demi. »

Plus loin, Marie Jeanneret répond « qu'elle n'a jamais voulu donner des remèdes pour faire du mal ; elle n'en a donné qu'à des personnes déjà malades ; les deux seules fois qu'il n'en était pas ainsi, elle s'est trompée, mais elle n'a jamais dit qu'elle donnerait la mort avec ces choses-là. »

Le président lui demande « pourquoi elle continuait cependant après avoir vu le résultat de ses médicaments sur M^{lle} G., sur M^{me} J., et sur d'autres personnes ? »

L'accusée répond qu'elle avait toujours cru que ces remèdes qu'elle administrait devaient faire du bien, calmer les malades. Ce n'est que depuis qu'elle a été arrêtée qu'elle a commencé à juger autrement. »

Il n'est certes pas besoin de citer davantage pour démontrer que le système de défense adopté par l'accusée est insoutenable et n'est dans aucun rapport, d'une part avec le nombre et l'atrocité des faits incriminés, de l'autre, avec l'intelligence de celle qui les a commis ; si nous osions nous servir de cette expression, nous dirions qu'il est ridicule. Il aurait été plus raisonnable, plus logique si l'on veut, ou bien de tout nier, ou bien de tout avouer, et Marie Jeanneret n'a fait ni l'un ni l'autre. Elle cherche à peine à s'excuser, comme si la chose n'en valait pas la peine ; elle n'implore ni pardon, ni pitié, ni indulgence, ne paraissant pas se douter qu'elle en a grand besoin cependant ; elle n'a ni émotion, ni repentir, ni désespoir de se voir condamnée ; la lecture du jugement la laisse froide, impassible et muette.

3° CONCLUSIONS.

Nos conclusions, après tout ce qui vient d'être dit, seront courtes ; on les pressent d'ailleurs, car, même en l'absence des symptômes positifs ordinaires de la folie (hallucinations, divagations, etc.) nous n'hésitons pas un seul instant à déclarer que Marie Jeanneret est aliénée et par conséquent non responsable de ses actes.

Tout aliéniste sait qu'on peut être complètement aliéné sans que cette aliénation se traduise par des paroles extravagantes ou hors de propos ; il y a un délire des actes, et le « fou » tel que le public se le représente généralement est en somme un type assez rare. Tout, dans le cas particulier, ne concourt-il pas à prouver que Marie Jeanneret est atteinte de monomanie (1) homicide au plus haut degré ? Hystérie avec aberrations de la sensibilité, troubles des facultés affectives, folie morale, impulsions irrésistibles, actes insensés, hérédité : voilà bien de quoi bannir absolument la responsabilité. Les experts, il est vrai, déclarent que la prévenue « n'est pas atteinte de manie » et « qu'ils n'ont pu découvrir chez elle aucune anomalie de l'état mental pendant un examen de près de deux heures », mais le fait que l'accusée ne trahit aucun symptôme d'aliénation dans sa conversation ne prouve rien. Nous venons de dire pourquoi.

(1) Nous n'ignorons pas que ce mot est en grande partie hors de cours, mais comment, sans lui, dénommer ce cas spécial ?

Nous ne pouvons d'ailleurs nous contenter d'un examen de deux heures dans un cas pareil ; ce sont des semaines, des mois d'observation qu'il aurait fallu ici.

Un point très important comme symptôme positif d'aliénation aurait été la constatation d'hallucinations ; or, rien dans les paroles ou dans la manière d'être de Marie Jeanneret ne les indique. Il n'est cependant pas impossible qu'elles existent, car on sait que c'est précisément là un côté de leur délire que les vrais monomanes cachent avec le plus de soin. Si tel est le cas, il est probable qu'elles finiront par se trahir, la condamnée étant naturellement, dans sa prison, soumise à une observation beaucoup plus exacte. Le fait d'ailleurs qu'il n'existe pas d'hallucinations, à supposer que tel soit réellement le cas, ne prouve nullement la non-existence de l'aliénation ; il y a des aliénés qui ne sont pas hallucinés.

Il n'est pas impossible que, parmi la ou les conceptions délirantes que nous admettons chez Marie Jeanneret, le délire des persécutions ne joue un certain rôle ; les antécédents sembleraient l'indiquer, et l'on sait que l'aliéné renferme parfois ce genre de délire dans le mystère le plus impénétrable (1).

Quant aux rapports de l'affection mentale avec l'état manifestement hystérique de la fille Jeanneret, ils ne sont pas très faciles à préciser ; mais nous ne pensons pas que l'hystérie soit ici la cause de l'aliénation, car la folie hystérique revêt généralement de tout autres caractères. On peut bien admettre l'hystérie comme coefficient de l'affection cérébrale, ou comme un de ses symptômes, mais sans aller plus loin. L'accusée n'est pas aliénée parce qu'elle est hystérique, elle est aliénée et hystérique. On s'est, selon nous, trop attaché pendant les débats de ce lugubre procès, à ce côté de la question, et c'est peut-être parce qu'on a cherché le mot de l'énigme là où il ne se trouvait pas que l'on n'est pas arrivé à une solution plus satisfaisante de ce difficile problème.

Une dernière question est celle-ci : dans quelle mesure l'état chronique d'ivresse narcotique dans laquelle se plongeait Marie Jeanneret a-t-il pu influer sur le trouble mental ? En est-elle la cause, ou une

(1) Nous avons en mains deux lettres de l'accusée adressées en février 1866 à un médecin qui l'avait soignée en février 1859. Ces lettres, d'ailleurs lucides, sont d'un bout à l'autre remplies d'une vive préoccupation que l'absence de l'hymen, dont la section avait été nécessaire pour un examen au spéculum, ne soit mal interprétée par les médecins qui pourraient être appelés à la soigner plus tard. L'accusée demande une déclaration sur la cause de cette défloration. Elle craint d'être mal jugée, il y va de son honneur, etc. Cette appréhension est singulière chez une personne dont la conscience est pure, car, d'après tous les témoignages, Marie Jeanneret a toujours été d'une moralité irréprochable. Cela se rattacherait-il à des idées de persécution ?

simple circonstance adjuvante? ou n'est-ce enfin qu'un épiphénomène.

Nous ne croyons pas que, dans l'état actuel de la science, cette question puisse se résoudre facilement. On ne connaît pas les effets chroniques de la belladone sur le cerveau, et, si l'intoxication aiguë par cette substance peut aller jusqu'à un véritable accès de manie, il est pour le moins fort douteux que, prise chroniquement, elle puisse produire un état permanent d'aliénation; d'un autre côté, il est évident que cette narcose permanente doit causer dans le système nerveux tout entier des perturbations graves, et le prédisposer singulièrement à l'invasion du trouble mental.

A ce dernier point de vue, il sera intéressant de voir ce que deviendra Marie Jeanneret une fois sevrée du narcotique; il est vrai que, depuis six mois déjà que tel est le cas, elle ne paraît avoir changé ni au physique ni au moral.

(Décembre 1868.)

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XXIII

Rachel Dupont, femme Galtié (1).

I. Acte d'accusation.

L'ACCUSÉE. — LES CRIMES ET LEURS MOBILES. — Rachel Dupont, veuve Galtié, vingt-quatre ans, sans profession, née le 31 août 1879, à Casseneuveil (Lot-et-Garonne), fille d'Antoine et de Dupont (Catherine), veuve, un enfant, domiciliée à Saint-Clar.

A été renvoyée devant la Cour d'assises du Gers sous accusation de crime d'incendie volontaire, d'empoisonnement et du délit connexe de vol.

Le 21 juillet 1898, à la mairie de Casseneuveil (Lot-et-Garonne), M^{lle} Rachel Dupont épousait M. Gaston Galtié, chef-adjoint du cabinet du préfet des Hautes-Pyrénées. L'un et l'autre étaient de famille honorable, mais sans fortune. Peu de temps après, Galtié était nommé juge de paix à Saint-Clar (Gers), et le jeune ménage venait s'installer dans cette ville au mois de février 1899. La situation du mari, l'aménité de son caractère, son affabilité et sa bonne humeur lui attirèrent vite les sympathies et lui ouvrirent toutes les portes. La jeune femme fut reçue dans les salons quelque peu fermés de la petite ville et elle y noua des relations agréables et suivies avec des jeunes femmes

(1) Archives d'Anthropologie Criminelle, de Criminologie et de Psychologie normale et pathologique, n° du 15 février 1903.

élégantes, distinguées et d'une situation de fortune beaucoup plus élevée que la sienne.

Leur éducation l'attirait, leur élégance l'éblouissait, elle admirait en elles les femmes du monde qu'elle rêvait d'imiter et dont elle enviait les toilettes, les bijoux, la fortune. Comment pourrait-elle, elle dont les ressources suffisaient à peine aux premières nécessités de l'existence, arriver à les égaler et à se procurer tant de confortable et tant de luxe ?

LES VOLS. — Le 18 décembre 1900, une de ses amies, M^{me} Larrieu, née Georgette Caron, devait quitter Saint-Clar pour rejoindre son mari, capitaine d'infanterie de marine.

L'accusée le savait et, la veille, elle s'était offerte avec insistance pour l'aider à faire ses malles. Malgré le refus poli qui lui fut opposé, elle ne se rendit pas moins le matin de bonne heure chez son amie.

Vers 10 heures du matin, M^{me} Larrieu était occupée dans sa chambre à faire ses préparatifs de départ, elle avait étalé ses bijoux pour les enfermer dans leurs écrins, lorsque tout à coup elle fut avertie qu'un commencement d'incendie avait éclaté au rez-de-chaussée de la maison.

Elle descendit précipitamment et, avec l'aide des voisins accourus, l'incendie fut bientôt éteint ; il n'avait détruit que le paillason qui se trouvait dans le couloir devant la porte du salon et auquel le feu avait été mis, car, il ne pouvait y avoir de doute, l'incendie avait été allumé par une main criminelle. On voyait encore, à côté du paillason, une petite bouteille de pétrole et les allumettes dont s'était servi le malfaiteur. La dame Galtié, qui était restée au rez-de-chaussée pendant que son amie était occupée dans sa chambre, affirmait au milieu de l'émotion générale qu'elle avait vu, en même temps, une flamme s'élever du côté du salon et un individu s'enfuir dans la rue.

La gendarmerie fut prévenue de cette tentative criminelle. M^{me} Larrieu descendit de nouveau de sa chambre pour expliquer au gendarme, comment, deux jours auparavant, elle avait été victime du vol d'un cachet en cristal et, quand elle remonta, elle constata que la plus grande partie de ses bijoux avait disparu. Les écrins, trop encombrants pour que le voleur pût les emporter, avaient été jetés dans la rue par la fenêtre. Où était et quel était le malfaiteur habile qui avait pu, en si peu de temps, profiter du moment où M^{me} Larrieu s'était absentée de sa chambre, monter au premier étage, s'emparer des bijoux et disparaître ? Le gendarme présent ne put le découvrir ; le juge de paix, que sa femme était allé chercher, ne fut pas plus heureux, et le parquet ouvrit une information qui resta infructueuse.

Le mystérieux malfaiteur n'était autre que la dame Galtié, des perquisitions pratiquées chez elle, il y a quelques mois, à Saint-Clar et à

Casseneuve, ont fait découvrir quelques-uns des bijoux de M^{me} Larrieu. Les autres ont été vendus par elle, après les avoir déformés et brisés, mais le peu d'argent qu'elle en a retiré était impuissant à satisfaire sa cupidité et son amour du bien-être et du luxe. Elle ne tarda pas à recourir à d'autres et plus criminels expédients.

LES ASSURANCES. — LES EMPOISONNEMENTS. — Il avait été souvent question, autour d'elle, d'assurances sur la vie, c'est-à-dire de contrats par lesquels une personne peut, moyennant une prime annuelle, toucher elle-même, à l'expiration d'un délai convenu, ou laisser à ses héritiers, en cas de décès, un capital fixé d'avance. Son père avait ainsi réalisé une assurance de dix mille francs ; son frère Gaston s'était pour la même somme, stipulée payable à elle-même, assuré contre les accidents ; enfin, un ami de la famille, M. Delherm, étant l'agent d'une compagnie, il est vraisemblable qu'elle avait entendu vanter les bienfaits de l'assurance. L'accusée pouvait donc trouver dans une combinaison de ce genre le moyen rapide et sûr de s'enrichir. Il lui suffirait de faire assurer certains membres de sa famille pour des sommes importantes, puis de leur donner la mort.

LE MARI. — Elle n'hésita pas. C'est par son mari qu'elle commença. Dès lors, on la voit insister auprès de lui pour qu'il contracte une assurance de 20 000 francs. Galtié hésite parce qu'il n'a pas de quoi payer les primes. M. Delherm intervient et le décide à s'assurer pour un capital payable, au bout de vingt ans, à lui-même ou à sa veuve après son décès ; la proposition d'assurance fut signée par lui, en présence de sa femme, à Villeneuve-sur-Lot, en 1901. La prime annuelle devait être de 667 francs. Toutes les formalités préliminaires étant remplies, une police provisoire fut dressée à la date du 5 septembre 1901. Mais, au dernier moment Galtié se ravise : n'ayant pu obtenir de ses beaux-parents le concours pécuniaire dont il avait besoin, il renvoie, le 9 octobre 1901, les feuilles de la police à M. Delherm avec ses regrets de ne pouvoir, vu la modicité de ses ressources, donner suite à son projet. Il paraît certain que jusqu'au mois d'octobre 1902, c'est-à-dire pendant un an, l'accusée ignora cette décision de son mari. Le jour où elle la connut, elle lui fit, — c'est elle qui le dit, — « une scène à tout casser », et son enfant, sous ses yeux, tomba, on ne sait comment, dans le puits du jardin. Il en fut heureusement retiré sain et sauf.

Un mois après, Galtié mourait empoisonné.

L'ARSENIC. — L'information a établi que, à deux reprises différentes, peu de temps avant sa mort, sous prétexte de détruire les rats qui l'empêchaient de dormir et déchiraient son linge, l'accusée a fait prendre de l'arsenic par Aurélie Refeille, sa servante, chez le pharmacien Rouède. C'est elle qui a administré à son mari les breuvages et les aliments empoisonnés ; une seule fois, elle a permis à sa bonne de lui

servir un bol de thé, car « elle sait par expérience, écrit-elle avec un certain cynisme, que c'est surtout la façon de présenter le remède qui guérit le malade ». Le médecin appelé auprès du malade ne comprit rien au mal étrange qui emportait celui-ci, et il fut dit que Gaston Galtié était mort d'un excès de table. Cette explication, donnée et adroitement répandue par la jeune veuve, fut trouvée toute naturelle.

Ce premier crime, si habilement, si froidement préparé et exécuté, ne devait procurer à l'accusée d'autre profit que celui de lui donner désormais toute liberté pour vivre et agir à sa guise. Personne maintenant auprès d'elle ne pouvait l'entraver dans l'accomplissement de ses desseins. N'était-elle pas assurée, d'ailleurs, de l'impunité ? L'incendie de la maison Larrien suivi du vol des bijoux, personne n'avait songé à le lui attribuer ; la mort du mari était considérée comme accidentelle. Jamais le moindre soupçon ne l'avait effleurée. Bien au contraire, il s'était produit autour d'elle des manifestations de sympathie qui lui prouvaient la faveur apitoyée de l'opinion publique et écartaient d'elle toute idée de crime et même tout propos malveillant.

Son imagination pervertie conçut bientôt l'idée d'un nouveau crime.

LA GRAND'MÈRE. — Elle avait à Casseneuil une grand'mère, Catherine Mariol, âgée et infirme. Une assurance faite en son nom pouvait être dès lors très avantageuse, et son mari était à peine refroidi dans son cercueil qu'elle préparait les siens à la réalisation d'une pareille opération, ne reculant pas même devant un parricide.

Dans une lettre du 17 novembre 1902, elle raconte à sa belle-sœur, Albanie Laurent, les derniers moments de son mari, et elle lui écrit : « De 11 heures à minuit, étant au pied de son lit, il me prit la main, m'embrassa et me dit : « Ma petite femme chérie, que ferais-tu si je « venais à mourir?... Comme pour vivre il faut des rentes, et que les « liennes ne sont pas suffisantes pour te permettre de mener la vie que « tu mènes ici, écris à M. Delherm, prends de suite une assurance de « 50 000 francs au nom de la grand'mère, à ton profit, et comme elle « n'a pas trop bonne santé, sûrement, avant deux ans, tu seras hors de « la misère. »

M. Delherm, consulté, répondit que cette assurance n'était pas possible. La mort de la grand'mère pouvait cependant fournir quelques ressources à l'accusée. Lors de son mariage, en effet, Dupont père s'était engagé à verser à sa fille, deux ans après le décès de Catherine Mariol, une somme de 10 000 francs.

Faire courir le plus tôt possible ce délai de deux ans, puis obtenir de son père un paiement anticipé, tel fut l'objectif de la dame Galtié.

Un mois à peine s'était écoulé depuis le décès de son mari, le 23 décembre ; elle écrivit de Casseneuil à sa servante, la femme Douillet, et la chargea de demander au vétérinaire Salesses une ordonnance

destinée à lui procurer de l'arsenic, car à Casseneuil, comme à Saint-Clar, il y a des rats, dit-elle, dans la maison. Salesses refuse l'ordonnance ; elle tente malgré tout de s'en faire délivrer, et envoie sa mère chez le pharmacien de Casseneuil, qui remet à celle-ci une certaine quantité d'acide arsénieux en poudre. A partir de ce moment, on voit la jeune femme s'installer au chevet de sa grand-mère, lui prodiguer ses soins, lui préparer et lui servir elle-même des aliments et des potions qui, au lieu de calmer ses souffrances, ne font que les aggraver.

Catherine Mariol meurt le 11 janvier 1903. L'autopsie et l'analyse chimique des viscères a permis aux hommes de l'art d'affirmer qu'elle aussi, comme Galton Galtié, était morte empoisonnée par l'arsenic.

L'accusée retira de cette mort un faible avantage pécuniaire. Son père lui donna 1 000 francs et une petite maison d'une valeur de 3 500 francs, à valoir sur les 10 000 francs que, par contrat de mariage, il s'était engagé à payer. Ce paiement anticipé n'avait dans l'esprit de Dupont père d'autre but que de décider sa fille à quitter Saint-Clar, où rien ne la retenait désormais, pour venir habiter Casseneuil dans la maison donnée.

C'était ne pas connaître l'accusée ; elle ne pouvait abandonner ainsi l'existence agréable qu'elle menait à Saint-Clar, où elle paraissait entourée de quelque considération ; à Casseneuil, au contraire, elle aurait été obligée de vivre modestement près de sa famille, qu'elle méprisait profondément.

Elle n'avait pas, d'ailleurs, achevé son œuvre et atteint son but. La fortune qu'il lui fallait à tout prix, elle ne l'avait pas encore, et elle ne pouvait consentir à s'en passer.

LE FRÈRE. — C'est de son frère maintenant qu'elle attend la réalisation de son rêve et de ses espérances. L'attachement qu'il a pour elle, l'influence qu'elle exerce sur son esprit, lui donnent la certitude qu'il ne résistera pas à ses demandes, quelles qu'elles soient. Dès le mois de mars 1903, elle lui parle d'une assurance à contracter. Comme il ne peut en comprendre l'utilité et que, d'ailleurs, il est dans l'impossibilité de payer les primes, elle lui promet qu'il n'aura à se préoccuper de rien. Elle remplira les formalités nécessaires et paiera les primes. Gaston Dupont y consent et, le 20 juin 1903, il signe la police définitive ; elle porte que, au cas de décès, une somme de 50 000 francs sera versée entre les mains de sa sœur, la dame Galtié, née Rachel Dupont ; la prime trimestrielle était de 317 francs.

Pas plus que son frère, l'accusée n'était en situation de payer trimestriellement une somme aussi élevée. Elle n'avait plus que les 600 francs de rente résultant de son contrat de mariage et payables 50 francs par mois. Le surplus de sa dot avait été dissipé ou avait servi en 1898 à l'installation du jeune ménage. Aussi, elle était bien résolue à ne payer

qu'un trimestre et, par conséquent, à réaliser le bénéfice de l'assurance avant le 15 septembre. Elle avait donc très peu de temps devant elle pour exécuter son projet ; comme on va le voir, elle sut le mettre à profit.

Gaston Dupont était convoqué, à la fin de juillet, à Toulouse, pour accomplir une période d'instruction militaire en qualité d'aide-pharmacien. Elle l'invite avec insistance à demander une permission pour venir passer un ou deux jours avec elle à Saint-Clar. Il arrive le 4 août, à 5 heures du soir, il devait repartir le lendemain à 3 heures. A son arrivée, il était bien portant ; il dine avec sa sœur, déjeune le lendemain matin d'un bol de café au lait, mais, immédiatement après le repas de midi, il est pris de vomissements qui continuent jusqu'à son départ. Malgré l'insistance de sa sœur, qui voulait le garder jusqu'au lendemain, il part le 5 août dans la soirée. Après un voyage des plus pénibles, il est, à Toulouse, admis d'urgence à l'hôpital, où il est soigné pour un érythème iodique, c'est-à-dire une éruption de vésicules localisée au bas-ventre.

Il paraissait à peu près rétabli lorsqu'il fut libéré. Sur l'invitation pressante de sa sœur, il revint à Saint-Clar le 27 août. Comme il paraissait fatigué, elle lui servit elle-même un bol de lait ; à midi, il se mit à table mais, vers la moitié du repas, il fut de nouveau pris de vomissements ; son état empira à ce point qu'il fut obligé de s'aliter et, qu'après d'horribles souffrances, il mourut le dimanche 29 août, à 9 heures du soir.

Comme pour Gaston Galtié, le médecin appelé à donner ses soins ne sut reconnaître ni les causes ni le caractère de la maladie.

C'est encore avec l'acide arsénieux que ce troisième crime a été commis.

Les médecins experts ont trouvé dans les viscères de la victime deux grammes d'arsenic. La dame Galtié s'en était procuré depuis peu de temps et à quatre reprises différentes. Le 11 juillet et le 12 août, la femme Escriba, sa servante, munie d'une ordonnance du vétérinaire Salesses, était allée, au nom de sa maîtresse, prendre de l'arsenic à la pharmacie Rouède. Quelques jours plus tard, le 25 août, la femme Escriba est de nouveau chargée de se faire délivrer une troisième ordonnance par Salesses, qui la refuse parce qu'on le prie de doubler la dose ; l'accusée va elle-même à la pharmacie Rouède ; elle y revient le dimanche matin 30 août, alors que son frère agonise, et prend un nouveau paquet, qui n'a pas été retrouvé intact, mais auquel il avait été fait un faible emprunt, la mort étant survenue le même jour.

Tels sont les odieux crimes reprochés à la dame Galtié et dont elle a à rendre compte devant la Cour d'assises.

L'information l'a, en outre, obligée à se reconnaître l'auteur de la

soustraction d'un cachet en cristal commise le 16 décembre 1900 au préjudice de la même M^{me} Larrieu ; d'un petit collier en or que, le 14 juillet 1903, elle a enlevé adroitement au cou de l'enfant de celle-ci, d'un autre petit collier en or avec médaille, que portait la fillette des époux Héral, et, enfin, d'un écrin d'argenterie Christofle dont ces derniers ont constaté la disparition en juin 1903.

Ces délits comme ces crimes ont eu la cupidité pour mobile, car parmi les objets volés, la plupart ont été vendus par Rachel Dupont pour se procurer de l'argent.

RÉSUMÉ DES ACCUSATIONS. — En conséquence, la nommée Dupont (Rachel) est accusée d'avoir :

1° Depuis moins de dix ans et notamment le 18 décembre 1900, à Saint-Clar, volontairement mis le feu à une maison appartenant à la dame Larrieu, mère ;

2° Dans les mêmes circonstances de temps et de lieu, soustrait frauduleusement une certaine quantité de bijoux au préjudice de M^{me} Larrieu, belle-fille de la précédente ;

Crime et délit connexes ;

3° Depuis moins de dix ans, et notamment dans le courant de l'année 1902, à Saint-Clar, attenté à la vie de Gaston Galtié, son mari, par l'effet de substances pouvant donner la mort et qui l'ont effectivement donnée ;

4° A Casseneuil, depuis moins de dix ans, et notamment dans le courant du mois de janvier 1903, attenté à la vie de Catherine Mariol, sa grand-mère, par l'effet de substances pouvant donner la mort et qui l'ont effectivement donnée ;

5° A Saint-Clar, depuis moins de dix ans, et notamment dans le courant du mois d'août 1903, attenté à la vie de Gaston Dupont, son frère, par l'effet de substances pouvant donner la mort et qui l'ont effectivement donnée ;

Crimes prévus et punis, etc.

II. Rapport sur l'état mental de Rachel DUPONT, veuve GALTIE.

Nous soussignés, D^r D. Anglade, médecin en chef de l'asile d'aliénés de Château-Picon, à Bordeaux ; D^r A. Pitres, professeur de clinique médicale et doyen de la Faculté de Bordeaux ; D^r E. Régis, chargé du cours des maladies mentales à la Faculté de médecine de Bordeaux, commis par ordonnance de M. Edmond Danssos, juge d'instruction du tribunal de Lectoure, en date du 18 mars 1904, à l'effet de procéder à l'examen de l'état mental de Rachel Dupont, veuve Galtié, accusée d'empoisonnements et de vols, et de déclarer si l'étude du sujet, ses

écrits et correspondances et les faits relevés dans l'information peuvent permettre de conclure à l'irresponsabilité dans les actes criminels qui font l'objet de l'information dirigée contre elle, et dans quelle mesure; s'il n'en résulte pas, au contraire, que sa responsabilité est entière; après avoir prêté serment, lu toutes les pièces du dossier et longuement examiné l'inculpée à la prison de Bordeaux, avons exposé les résultats de notre mission dans le présent rapport, que nous diviserons pour la commodité et la clarté de l'étude en quatre parties :

- 1° Antécédents de famille et personnels;
- 2° État actuel, physique et mental;
- 3° Les actes et les écrits;
- 4° Résumé des faits et conclusions.

I. — ANTÉCÉDENTS.

1° *Antécédents héréditaires.* — Nous croyons devoir nous borner à résumer ici, purement et simplement, les antécédents héréditaires de l'accusée, indiqués avec tous les détails qu'ils comportaient dans le rapport médico-légal.

Nous rappellerons donc d'un mot, ainsi que cela a été établi par l'instruction et confirmé par les témoignages de l'audience, qu'il existe dans l'ascendance de Rachel Galtié, de la consanguinité (père et mère, cousins germains), de l'arthritisme et de l'épilepsie, sans aliénation mentale proprement dite.

C'est chez la grand-mère maternelle, morte à soixante-quinze ans, et l'une des victimes présumées de M^{me} Galtié, que l'épilepsie s'est manifestée.

Il s'est agi là, d'après le D^r Couyba, non pas d'épilepsie constitutionnelle et datant de la jeunesse, mais d'épilepsie survenue seulement à la ménopause, ce qui en atténue l'importance au point de vue héréditaire.

2° *Antécédents personnels.* — Conformément à la méthode suivie au cours de cette expertise, chaque fois qu'il s'est agi d'un fait ne relevant pas d'un examen direct, nous avons recueilli auprès de l'inculpée tous les renseignements concernant ses antécédents personnels, physiques et psychiques, essayant ensuite de les contrôler, autant que possible, au moyen des témoignages existants ou de témoignages nouveaux.

A). — *Antécédents physiques* : Rachel Dupont nous déclare qu'elle a eu, entre cinq et dix ans, trois fluxions de poitrine, compliquées de délire diurne et nocturne. Cette déclaration est contredite par une déposition de sa mère (5 mai 1904); c'est pourquoi nous nous abstenons d'en faire état.

Vers l'âge de dix ans, se place un incident morbide dont l'authenti-

citée est certaine et dont les caractères sont précisés dans une déposition du Dr Boutin (déposition du 17 avril). Nous la citons textuellement :

« Rachel Dupont, quoique d'un tempérament un peu délicat, n'était pas souvent malade. Une seule de ses maladies, à cause de sa rareté, est restée dans ma mémoire. Elle fut prise à un moment donné d'accidents pulmonaires que je pris tout d'abord pour de la bronchite et qui, pendant huit jours, résistèrent au traitement usité en pareil cas. Frappé par les symptômes d'oppression qui étaient très prononcés, je pensai que j'avais peut-être affaire à de l'asthme nerveux et j'instituai un traitement en conséquence. Le résultat fut immédiat et, du jour au lendemain, tous les symptômes avaient disparu. »

Bornons-nous à signaler ici cet incident; un peu plus loin nous en donnerons l'interprétation.

Vers cette même époque se place une extinction de voix qui dura un ou deux mois, dit l'inculpée; de sept à huit jours, dit sa mère (5 mai).

A quinze ou seize ans, survient une première poussée d'adénite ganglionnaire dans la région sous-maxillaire gauche. Elle aboutit à la suppuration. Sa place se trouve marquée par une cicatrice cutanée très apparente située un peu au-dessus de deux autres qui correspondent à deux nouvelles poussées d'adénopathie suppurée survenues l'une à dix-neuf ans, l'autre à vingt-trois ans. Ces trois cicatrices ont le même aspect: une dépression cutanée s'entoure d'un bourrelet peu saillant mais appréciable au toucher et formé par un épaissement du derme. Le revêtement cutané, à ce niveau, ne se mobilise pas aisément parce qu'il est retenu par des brides adhérentes aux parties profondes.

A peu près vers l'époque de la première poussée d'adénopathie sous-maxillaire, se placerait un incident que M^{me} Galtié nous raconte avec des détails qui paraissent sincères, mais dont nous ne pouvons garantir l'exactitude.

Elle déclare qu'elle fut atteinte, entre quinze et seize ans, à sa sortie de pension, d'une maladie nerveuse d'estomac. Cette maladie, toujours d'après son dire, se caractérisa par des vomissements incoercibles auxquels s'ajoutait une constipation opiniâtre. Pour ces symptômes, un médecin de Bordeaux fut consulté, le Dr Bergonié, qui prescrivit un traitement hydrothérapique et ordonna de manger, le jour même, des aliments non tolérés habituellement et qui le furent aussitôt après.

La guérison dura trois mois. Une rechute motiva une deuxième consultation qui fut immédiatement suivie de la cessation des symptômes. Une troisième crise, caractérisée par les mêmes symptômes, serait survenue il y a trois ans.

Il manque, répétons-le, à cette narration d'incidents pathologiques d'un ordre spécial, une confirmation autorisée que nous ne trouvons pas dans les témoignages. Tandis, en effet, que M^{lle} Cisset constate que

Rachel Dupont fut retirée de pension parce qu'elle était atteinte de maladie nerveuse. M^{me} Dupont, sa mère, déclare qu'elle eut à sa sortie de pension une obstruction du gros intestin, puis de la faiblesse et qu'alors elle digérait difficilement.

Nous devons constater néanmoins que les faits relatés par Rachel Dupont ne sont pas invraisemblables ; nous verrons par la suite qu'ils s'encadrent aisément dans son histoire pathologique.

Cette intolérance de l'estomac, il importe de le témoigner, ne s'est pas renouvelée à l'occasion d'une grossesse qui fut heureuse et aboutit à un accouchement normal. La tendance à vomir reparut à l'occasion d'une tentative d'allaitement à laquelle il fallut, pour ce motif, renoncer.

En dehors de ces antécédents personnels morbides, l'inculpée nous en a signalé deux autres :

Elle aurait eu à deux ou trois reprises, au cours de sa maladie nerveuse d'estomac, des évanouissements. Une fois, en particulier, étant assise sur un banc de la promenade, à Casseneuil, elle serait tombée et un voisin, M. Laborie, aurait aidé à la transporter sur une chaise chez elle, où sa syncope aurait duré environ une heure et demie. Ces évanouissements se seraient reproduits trois fois à Saint-Clar ; son mari et sa domestique, Amélie Douillac, auraient été témoins de l'un deux.

Sur ces faits nous avons pu obtenir divers témoignages :

M^{me} Dupont mère (5 mai 1904) dépose : « A sa sortie de pension, ma fille eut une obstruction du gros intestin. A la suite de cette maladie, elle se trouva très faible et eut deux ou trois évanouissements. Se trouvant sur un banc à la promenade, elle eut presque une syncope, sans toutefois perdre connaissance. J'allai chercher un fauteuil à la maison, nous la mîmes sur ce fauteuil, et aidée de M. Laborie, nous la portâmes à la maison. Je ne sais pas si ma fille a eu des syncopes à Saint-Clar, elle s'y portait très bien.

« A la suite des syncopes qu'eut ma fille lorsqu'elle était jeune fille, je la menai à Bordeaux pour la faire examiner par le D^r Bergonié. »

M. Laborie dit à son tour :

« Il y a environ sept ou huit ans, une jeune fille se trouva mal sur la place de Casseneuil et j'aidai à la porter chez elle sur un fauteuil. Je ne me rappelle pas s'il s'agissait de M^{lle} Dupont ou d'une autre personne. »

Aurélie Douillac, enfin, qui a servi M^{me} Galtié à peu près durant tout son séjour à Saint-Clar, déclare :

« Je n'ai rien remarqué d'anormal dans l'état physique de M^{me} Galtié. Elle se plaignait de douleurs d'estomac assez souvent, mais il ne fut jamais nécessaire d'appeler un médecin. Il m'a paru que son tempérament n'était pas nerveux et je ne me suis jamais aperçue qu'une contrariété amenât dans son état un changement quelconque ; elle n'était

pas d'ailleurs contrariée dans son ménage. Une seule fois, j'ai été témoin d'un évanouissement, cela devait être deux ans avant que je ne l'aie quittée. M^{me} Galtié, un matin, après être descendue de sa chambre et avoir pris son chocolat, se sentit malade et tomba évanouie sur un divan, au rez-de-chaussée de la maison. M. Galtié arriva de suite ; j'étais aussi près d'elle et, après une friction sur le front avec de l'eau fraîche et du vinaigre, elle se remit presque tout de suite ; cela ne dura pas un quart d'heure. »

La dernière particularité à nous signalée par M^{me} Galtié est la suivante : deux fois, depuis son mariage, elle aurait eu de l'incontinence nocturne d'urine. Elle en fit part à sa mère, on mit cela sur le compte de la faiblesse et on lui donna comme remède du pepto-fer. Jamais auparavant elle n'avait eu d'accidents de ce genre.

M^{me} Dupont mère, interrogée, dit : « Je ne me rappelle pas que, depuis son mariage, M^{me} Galtié ait uriné deux fois au lit sans le sentir. Depuis son mariage je ne l'ai jamais vue malade ; elle se portait très bien ; je ne lui ai jamais vu prendre de médicament. »

Aurélié Douillae dit aussi : « Je ne me suis jamais aperçue que M^{me} Galtié ait uriné deux fois dans son lit et elle ne me l'a jamais dit. Je n'ai jamais vu qu'on lui ait fait prendre du pepto-fer ; M^{me} Galtié était plutôt bien portante, selon moi ; elle ne prenait jamais de remèdes : je ne l'ai du moins, jamais vu, ni compris. »

B. — *Antécédents psychiques.* Nous possédons des renseignements assez précis sur les antécédents de M^{me} Galtié au point de vue psychique. Ces renseignements, qui émanent pour la plupart de ses maîtresses et de ses camarades de la pension Lafon à Casseneuil, où elle resta depuis l'âge de trente mois jusqu'à quinze ans environ, sont concordants.

Ils nous la représentent comme une enfant gâtée et capricieuse, mais intelligente et assez bonne élève, quoique d'une attention et d'une application médiocres ; soumise et respectueuse vis-à-vis de ses maîtresses ; simple, douce et gentille, tout en étant un peu taquine, à l'égard de ses camarades ; de caractère gai et enjoué. Elle paraissait avoir plus spécialement du goût pour la lecture, le dessin et la peinture.

M^{lle} Cisset, directrice de la pension, insiste seulement (pièce n° 105) sur ce fait que Rachel Dupont était d'un caractère faible, sans volonté et susceptible de se laisser influencer et diriger par une personne qu'elle affectionnerait.

Devenue grande, bien tenue d'ailleurs par sa mère, elle ne donna prise à aucune critique sérieuse relativement à sa conduite.

Elle quitta la pension vers quinze ans, par suite de ses troubles gastriques qui l'obligèrent à un régime et à des soins spéciaux, et vécut chez elle jusqu'à son mariage avec M. Galtié, qui eut lieu trois ans après, en 1898.

Telle elle avait été jeune fille, telle Rachel Dupont resta une fois mariée. Personne dans sa nouvelle situation et dans sa nouvelle résidence « ne trouva jamais rien d'anormal ni dans ses idées, ni dans ses conversations », comme dit M^{me} Malaplate (pièce n° 68) qui la connaissait bien. Certains témoins déclarent qu'elle manquait de savoir-vivre par insuffisance d'éducation (M^{me} Malaplate, pièce n° 68), qu'elle n'avait pas de suite dans ses combinaisons matérielles et au contraire de la ténacité et de l'obstination dans les projets et idées qui germaient dans son esprit (M^{me} veuve Formis, pièce n° 64); qu'elle avait, comme avait dit parfois son mari en parlant d'elle, une « tête de fer » (M^{me} Albanie Laurent, pièce n° 104).

Mais elle ne fut jamais considérée comme mal équilibrée ou fantasque, ou irritable, ou menteuse, ou intrigante, ou mystique, ou romanesque, ou immorale, ou passionnée, même pour la lecture. Elle faisait quelquefois des vers, mais sans y attacher, semble-t-il, grande importance, de même qu'elle n'avait pas pour les romans-feuilletons, en particulier pour les histoires de crimes et d'empoisonnements, de goût particulier.

Son ménage était paisible, « heureux comme un ciel sans nuage » (M^{me} Albanie Laurent, pièce n° 104); elle paraissait aimer beaucoup son mari et son enfant et elle s'était fait, à Saint-Clar, les meilleures relations dans la bonne société. Elle n'aurait écrit, dit-elle, qu'une lettre anonyme, celle au mari d'Aurélie Douillac.

Elle avait cependant changé sur un point : autant elle était simple avant son mariage, autant elle devint, après, affectée et prétentieuse. Elle étalait un luxe ridicule pour sa condition, même devant sa mère, et la pauvre femme s'en indignait. En ville, elle avait des costumes très élégants et on a dit que chez elle, elle descendait de sa chambre en peignoir blanc garni de dentelles (M^{lle} Cisset, pièce n° 105). Ses anciennes camarades, M^{me} Belloc (pièce n° 106), et M^{me} Auradou (pièce n° 107) s'accordent également à dire que, depuis son mariage, elle ne les fréquentait plus et se montrait altière et poseuse.

De même son affection pour ses parents s'altéra et, si l'on s'en rapporte à certaines des dernières lettres écrites par elle à sa belle-sœur, on voit qu'elle avait pour eux, pour sa mère surtout, de véritables sentiments de « haine jalouse » (lettre 17, dossier n° 1).

Cependant, durant ses quatre ans de vie conjugale, elle ne fut atteinte d'aucune maladie physique ou mentale sérieuse.

Deux particularités ont été signalées dans les antécédents psychiques de M^{me} Galtié, qui ont dû attirer tout spécialement notre attention. Il s'agit, d'une part, d'actes de cruauté; d'autre part, de vols commis par elle antérieurement.

En ce qui concerne la cruauté, tout se borne au fait suivant men-

tionné par quelques-unes de ses camarades et reconnu par elle ; vers quatre ou cinq ans, elle creva les yeux à un oiseau sans savoir pourquoi. Ce fait, relativement fréquent à cet âge où l'on est aussi inconscient que « sans pitié », ne saurait être considéré à lui seul comme l'indice de tendances impulsives pathologiques.

En ce qui concerne les vols, M^{lle} Galtié nous dit qu'en effet elle déroba souvent à la pension des articles de bureau, des dessins et des gravures, ce qui la faisait gronder et punir. Une fois même, la directrice en parla à ses parents. Elle ne sait à quel mobile elle obéissait en s'emparant de ces objets, ni ce qu'elle en faisait.

Elle conserva, croit-elle, cette mauvaise habitude jusqu'à sa sortie de pension. Hors de là, elle n'a jamais commis de vols, sauf ceux qui lui sont reprochés aujourd'hui par l'instruction. Sur ce point, qui a son importance, M^{lle} Cisset a été spécialement interrogée et voici sa déposition (12 mai 1904) :

« Rachel Dupont a été placée chez moi comme élève externe à l'âge de trente mois. Elle a commis quelques menus larcins, plumes, papier, crayons, choses de très peu de valeur, aussi je n'ai pas cru devoir avertir ses parents et je me suis contentée de la réprimander et de la punir. Elle ne faisait, du reste, que ce que font quelques enfants dans leur jeune âge. Cependant, les enfants qui commettent ces larcins ne sont pas nombreux ; sur une soixantaine d'élèves, j'en ai en général deux ou trois. Les camarades de Rachel Dupont ne se sont pas plaintes d'elle à ce sujet, c'est moi qui me suis aperçue de ces petits vols. Les faits dont je viens de parler se reproduisaient dans le tout jeune âge de Rachel Dupont. Dès l'âge de neuf ou dix ans, elle s'était déjà corrigée, ou du moins, je n'ai rien eu à lui reprocher personnellement. Toutefois, l'année qui précéda sa sortie de pension, elle déroba dans la salle de peinture, où elle allait fréquemment seule pour son travail, des gravures qui servaient de modèles. Comme souvent elle allait seule dans cette pièce, mes soupçons se portèrent sur elle, je la pressai de questions ; elle nia tout d'abord être l'auteur de ce vol, mais elle finit par l'avouer et rapporter les gravures qu'elle avait chez elle. Je fais remarquer, en passant, que cette enfant aimait beaucoup les gravures et les fleurs, cela m'avait frappée lorsque nous allions en promenade, elle ramassait toutes celles qu'elle trouvait. Je n'ai pas fait connaître à la famille Dupont ce vol de gravures, je me contentai de vives remontrances à leur fille, qui n'en parut pas très humiliée. — Rachel Dupont n'était pas plus menteuse que ses autres camarades ; elle n'était pas d'un caractère dissimulé ou fantasque ; en un mot, comme intelligence et comme caractère, elle était dans la moyenne. »

La tendance au vol signalée chez Rachel Dupont empruntait un intérêt spécial à ce fait qu'elle aurait existé chez d'autres personnes de

sa famille. Effectivement, l'inculpée nous a dit tenir de son mari, ainsi que de son beau-frère et sa belle-sœur, M. et M^{me} Laurent, que son grand-père paternel aurait été pris, un jour, volant des cigares dans un bureau de tabac, et que son fils, l'oncle Dupont, avait dû désintéresser le buraliste. On ajoutait, dit-elle, qu'il devait s'être livré d'autres fois à des actes de ce genre.

M^{me} Laurent, interrogée à cet égard, le 5 mai 1904, dépose :

« J'ai entendu dire, par un certain nombre de personnes, que le grand-père paternel de M^{me} Galtié avait dérobé des cigares dans un bureau de tabac de Casseneuil, ce qui aurait obligé son fils, l'oncle Dupont, maire de cette ville, à désintéresser le buraliste. Je n'ai pas entendu dire autre chose. »

Quant à M. Dupont, interrogé à son tour, à la même date, il déclare : « Jamais mon père n'a soustrait de cigares dans un bureau de tabac. Il avait un frère qui était comme lui d'une honorabilité parfaite et auquel on n'a jamais rien eu à reprocher. »

En résumé, les vols signalés chez les ascendants de M^{me} Galtié et dans sa propre enfance sont ou trop douteux, ou trop peu significatifs, pour qu'on puisse y voir réellement une manifestation plus ou moins héréditaire de kleptomanie.

II. — ÉTAT ACTUEL.

1^{re} *État physique.* — M^{me} Galtié est une femme de vingt-cinq ans, de taille moyenne, pourvue d'un embonpoint modéré, généralement bien constituée. Une inspection sommaire révèle chez elle la présence de quelques légères malformations physiques, telles que : ogivation excessive de la voûte palatine, lobulation insuffisante du pavillon de l'oreille, syndactylie peu marquée aux mains, plus évidente aux pieds. Mais ces stigmates physiques, constatons-le dès maintenant, sont peu significatifs.

M^{me} Galtié se reconnaît une bonne santé habituelle. Elle n'est sujette qu'à des malaises sans gravité : migraines, dysménorrhées, leucorrhée, bourdonnements d'oreille, troubles du sommeil caractérisés par des rêves zoopsiques et des cauchemars parmi lesquels revient surtout la sensation d'envolement dans les airs et de chute.

Examinons successivement les principaux organes :

Organes respiratoires. — Ils sont en bon état. La palpation, la percussion, l'auscultation de la poitrine n'y révèlent actuellement rien d'anormal. Il n'existe pas trace d'emphysème pulmonaire.

Organes de la circulation. — Le rythme du cœur est régulier. Les vaisseaux sont souples et la circulation périphérique s'opère sans entrave. Le pouls est à 84. Le système lymphatique a été le siège de lo-

calisations scrofuleuses représentées actuellement par les trois cicatrices que nous avons déjà notées.

Organes de la digestion : L'appétit est régulier ; les digestions sont faciles ; la constipation est habituelle. — L'estomac n'est pas dilaté. — L'intestin ne fait hernie en aucun point ; en sorte que, si les troubles gastriques indiqués par M^{me} Galtié ont existé, ils n'ont laissé aucune trace.

Organes génito-urinaires : La menstruation a été régulière jusqu'à ces derniers temps. Elle aurait subi une interruption à la prison de Lectoure et une seconde ici qui a duré deux mois et s'est terminée ces jours derniers. Les mictions sont normales, rarement nocturnes. L'analyse des urines ne révèle la présence ni de sucre, ni d'albumine. Son examen microscopique y montre l'existence d'éléments cellulaires, tels que cellules épithéliales, leucocytes mono et polynucléaires.

Densité.	1 001,9
Albumine	0
Sucre.	0

Frigidité génésique, d'après les dires de l'accusée.

L'exploration des autres organes abdominaux ou thoraciques ne donne lieu à aucune constatation qui mérite d'être mentionnée.

Arrivons au système nerveux. Il préside tout spécialement au jeu des fonctions psychiques, motrices, sensitives et sensorielles, des actes réflexes.

Nous plaçons ici les résultats de l'exploration de chacune de ces fonctions, hormis ceux qui ont trait à la fonction psychique, objet d'une étude spéciale dans ce rapport.

1. *Motilité*. — Les muscles sont partout normalement développés. On n'observe ni hypertrophies, ni atrophies musculaires, ni paralysies, ni tremblements, ni contractures. A aucun moment, M^{me} Galtié n'a présenté de crises convulsives bien caractérisées. Les courants induits, les seuls que nous ayons appliqués sur les muscles, ont provoqué des contractions normales.

2. *Sensibilité*. — Il y a une sensibilité générale et une sensibilité spéciale qui demandent à être envisagées séparément.

A) *Sensibilité générale*. — Elle se décompose elle-même en sensibilité superficielle et en sensibilité profonde.

Dans la sensibilité superficielle rentrent la sensibilité tactile, douloureuse et thermique. L'exploration de ces trois modes de sensibilité prouve qu'ils font totalement défaut chez M^{me} Galtié. Une épingle promenée sur les différentes parties de la surface cutanée ne donne lieu à aucune perception tactile. On peut enfoncer cette épingle profon-

dément dans les masses musculaires, on peut traverser la langue, la pulpe des doigts et des orteils, sans éveiller la moindre douleur.

Le contact d'un corps assez chaud pour occasionner une brûlure du premier degré, dans une région habituellement sensible, ne détourne pas M^{me} Galtié de la conversation, n'attire même pas son attention dans la demi-heure qui suit. Cette anesthésie au contact, à la douleur, à la température est totale et généralisée. Elle a été vérifiée dans des conditions telles que tout soupçon de simulation doit être écarté.

La sensibilité profonde est elle-même abolie. On peut imprimer aux articulations des mouvements anormaux, frapper violemment la région épigastrique sans éveiller de sensation douloureuse. La sensibilité électrique est à peu près nulle : un appareil de Gaiffe, à chariot, capable de fournir un courant induit d'intensité telle qu'il est intolérable pour un sujet normal, ne réussit pas à incommoder M^{me} Galtié, même lorsque les électrodes sont appliquées directement sur les troncs nerveux les plus sensibles. Les muqueuses orificielles n'ont pas été explorées toutes. La sensibilité de la muqueuse buccale pharyngée de la conjonctive est abolie, celle de la muqueuse nasale est diminuée. Nous n'avons pas cru devoir examiner la sensibilité du vagin et de l'anus.

Ainsi les troubles de la sensibilité générale sont profonds. Tels que nous les avons observés, ils ont une valeur diagnostique de premier ordre ; nous l'utiliserons le moment venu.

B) *Sensibilité spéciale*. — Les sensations gustatives existent et ne sont pas perverses.

L'acuité auditive est normale.

Il en est de même pour l'acuité olfactive.

L'acuité visuelle n'est pas diminuée ; M^{me} Galtié lit à la distance normale, avec les deux yeux ensemble, avec chacun d'eux séparément. On n'observe ni ophtalmoplégie externe, ni strabisme, ni diplopie, ni polyopie monoculaire. Le sens chromatique est intact ; les couleurs sont reconnues. Par contre, le champ visuel est rétréci concentriquement des deux tiers environ, ainsi que le montre le schéma annexé au rapport.

3. *Réflexivité*. — Les réflexes cutanés et notamment le cutané plantaire sont abolis ou profondément modifiés. L'excitation de la plante du pied détermine des mouvements réflexes, non dans les muscles de la jambe, mais dans ceux de la cuisse. Les réflexes tendineux sont généralement vifs. Les réflexes patellaires et achilléens sont notablement exagérés des deux côtés. Il n'y a ni trépidation plantaire, ni trépidation rotulienne. Les réflexes tendineux des radiaux, le réflexe olécranien, le réflexe masséterin sont également vifs.

Le réflexe orificiel de la bouche et le réflexe de défense de la paupière sont abolis, de même que le réflexe pharyngien.

A la lumière, les pupilles réagissent bien. A l'accommodation, le réflexe se produit seulement dans la vision binoculaire. Le réflexe accommodateur cesse d'apparaître lorsque chacun des yeux regarde séparément.

La piqure de la face fait également réagir les pupilles. Le réflexe sécréteur lacrymal est conservé. Ajoutons que la pupille gauche est imparfaitement circulaire, qu'elle est un peu plus dilatée que la droite.

Il faut retenir de cette exploration de la réflexivité l'abolition des réflexes cutanés et orificiels, l'exagération des réflexes tendineux. La valeur de ces symptômes est restreinte.

2° *État psychique*. — L'examen de l'état psychique actuel de M^{me} Galtié montre qu'il n'existe chez elle aucun symptôme de folie.

Elle n'a et n'a jamais eu ni idées délirantes, ni hallucinations, ni obsessions, ni impulsions irrésistibles.

C'est là un premier point acquis.

On ne constate pas non plus chez elle de ces grands stigmates psychiques de dégénérescence qui apparaissent dès l'enfance, s'accusent avec l'âge et font toute la vie de celui qui en est porteur un anormal : faiblesse d'esprit, déséquilibre, excentricité, originalité. M^{me} Galtié est d'une bonne intelligence moyenne : elle pense, raisonne, se souvient convenablement, et jamais, pas plus actuellement que dans toutes les phases de sa vie d'écolière, de jeune fille, de jeune femme, elle ne s'est révélée comme une incapable ou une extravagante. Toujours, au contraire, elle s'est adaptée facilement et naturellement aux divers milieux et aux diverses conditions où elle s'est trouvée placée.

Toutefois, il existe chez elle, dans le domaine intellectuel, mais surtout dans le domaine moral, des particularités à signaler.

Intellectuellement, elle offre un mélange contradictoire et paradoxal, entrevu par certains témoins (M^{lle} Cisset, M^{me} Formis) d'inertie et d'activité, de défaut d'esprit de suite et de ténacité, de passivité aboulisque et d'obstination, on pourrait ajouter, car nous le constaterons dans les actes qui lui sont reprochés, de sottise et d'imprévoyance, en même temps que de finesse et de calcul.

Moralement, et malgré certaines apparences, elle est dénuée de toute sensibilité.

Cette insensibilité morale se traduit chez elle par l'absence de sentiments affectifs.

M^{me} Galtié n'aime réellement personne ; nous irions presque jusqu'à dire qu'elle n'a jamais aimé personne.

D'attachement sérieux, durable, pour des maîtresses, des camarades, des amis, des animaux, on ne lui en connaît pas. D'amour vrai, en dehors peut-être de quelques flirts sans importance, elle n'en a pas eu. Ses parents, sa mère surtout, elle les critique, les méprise et les

hait presque (lettres à M^{me} Laurent) : sa grand'mère, elle la fait mourir, si l'accusation est fondée, en l'empoisonnant ; son frère, si dévoué pour elle, elle l'empoisonne également : son mari, contre lequel elle n'a aucun grief et qui la rend parfaitement heureuse, elle l'empoisonne de même : il n'y a pas jusqu'à son enfant, si l'instruction considère cette hypothèse comme au moins possible, qu'elle n'ait tenté peut-être de tuer en le jetant dans un puits.

Il suit donc de là que les sentiments d'affection, même les plus naturels, les plus instinctifs pourrait-on dire, n'existent pas chez M^{me} Galtié. Elle est atteinte d'inaffectivité.

Son insensibilité morale se révèle encore d'ailleurs par l'impossibilité d'être sérieusement affectée, émue.

Tout le monde a remarqué son indifférence, sa tranquillité, sa possession d'elle-même pendant et après la mort des victimes qu'on lui attribue ; on est surpris de la voir si peu touchée, en toilette si peu en harmonie avec les circonstances ; on va même jusqu'à suspecter la réalité de ses manifestations nerveuses de douleur à ce moment (pièce n^o 24).

De même lorsqu'elle est dénoncée, arrêtée, interrogée, ce qui frappe tout d'abord, au point de faire douter qu'elle ait vraiment conscience des graves accusations qui pèsent sur elle et de la situation qui lui est faite, c'est son peu de sensibilité, son peu de réaction émotive en un sens quelconque. Et depuis, cette manière d'être n'a pas varié. Au cours de l'instruction comme au cours de notre expertise, elle est restée la même, aimable, docile, souriante, soumise vis-à-vis des religieuses, liante vis-à-vis de ses compagnes, constamment gaie et s'accommodant de tout avec la même bonne humeur, ne s'animant jamais et parlant de son affaire, jusque dans les détails les plus pénibles et les plus émouvants, comme s'il s'agissait d'une autre.

Ce n'est point là, croyons-nous, une attitude factice et feinte ; c'est de l'insensibilité poussée au plus haut degré. M^{me} Galtié est, au point de vue moral, comme elle l'est au point de vue physique, une anesthésique complète ; elle ne sent rien.

Nous verrons, tout à l'heure, que cette insensibilité morale, cette inaffectivité peuvent aller, chez M^{me} Galtié, jusqu'au raffinement de la cruauté.

Nous n'avons pas constaté chez l'inculpée l'existence, présente ou antérieure, de phénomènes de délire hystérique, de subconscience, de dédoublement de la personnalité.

Nous ne pouvons dire si elle est hypnotisable ou suggestible, ayant cru devoir nous abstenir de toute expérience sur elle à cet égard.

Nous n'avons pas non plus relevé chez M^{me} Galtié, durant le cours de notre expertise, de tendance spéciale à la simulation ou au mensonge.

Notons cependant, sans que nous puissions certifier s'il y a là intention de tromper ou simple défaut de mémoire, que les renseignements qu'elle nous a fournis, s'ils ont été vérifiés sur certains points, se sont trouvés maintes fois contredits par les déclarations des témoins.

En résumé, ce qui, au point de vue moral comme au point de vue physique, domine l'état de M^{me} Galtié, c'est l'insensibilité.

Cette anesthésie physique et morale est le symptôme le plus saillant de l'hystérie dont elle est atteinte.

Quant aux rapports qui peuvent exister entre l'hystérie et la dégénérescence et qui sont encore si discutés à l'heure actuelle, nous ne les analyserons pas ici, car il s'agit là surtout, à notre avis, d'une question théorique dont l'interprétation varie suivant qu'on considère l'hystérie et la dégénérescence comme forcément liées, ne faisant qu'un, ou au contraire comme deux états morbides nettement séparés.

Il nous suffit de dire que M^{me} Galtié est manifestement une hystérique, tandis qu'elle n'est pas, au sens et au degré où ce mot doit être médicalement entendu, une dégénérée.

III. — LES ACTES ET LES ÉCRITS.

1° LES ACTES. — A. — *Les vols.* — Après avoir étudié M^{me} Galtié dans ses antécédents et dans son état de santé physique et mentale, nous devons l'envisager maintenant dans les actes qui lui sont reprochés et dans ses écrits.

Nous ne ferons pas, ce qui serait inutile ici et nous entraînerait trop loin, le récit détaillé de ces actes et l'analyse complète de ces écrits.

Nous relèverons simplement en eux les éléments psychologiques susceptibles d'offrir quelque intérêt.

Les actes reprochés à M^{me} Galtié sont constitués par des vols et des empoisonnements.

M^{me} Galtié est accusée d'avoir volé :

1° Le 16 décembre 1900, un cachet-breloque appartenant à M^{me} Larrieu ;

2° Le 18 décembre 1900, tous les bijoux de M^{me} Larrieu ;

3° En juin ou en juillet 1903, le service de table en ruolz de M^{me} Héral ;

4° En juillet 1903, la chaîne d'or tour de cou, avec médaille, de l'enfant de M^{me} Larrieu.

Elle se serait emparée également de la chaîne d'or de l'enfant de M^{me} Héral, d'une somme de quarante-deux francs appartenant à une de ses domestiques, Louise Jean-Jacques, enfin de l'argent que son frère, Gaston Dupont, avait sur lui au moment de sa mort. Mais ces derniers vols, à l'encontre des premiers, avoués, sont niés par M^{me} Galtié.

Ces actes et les circonstances qui les ont accompagnés ou suivis offrent-ils quelques caractères pathologiques ? Telle est la question que nous devons examiner en prenant spécialement pour objet de notre examen le vol du 18 décembre 1900, non seulement parce que c'est le plus important, mais aussi et surtout parce que c'est le mieux connu.

Et d'abord, il semble y avoir eu préméditation, puisque M^{me} Larrieu (pièce n° 25) déclare que la veille, le 17 décembre, M^{me} Galtié lui avait proposé de venir lui aider à faire ses malles.

En second lieu, le vol a été accompli, non pas d'une façon soudaine, irréfléchie, maladroite, impulsive, mais au contraire avec une tactique, une adresse, une maîtrise, une possession de soi-même des plus remarquables.

C'est à la faveur d'un commencement d'incendie, allumé par elle avec du pétrole et des allumettes spécialement apportées dans ce but, que M^{me} Galtié détourne l'attention de tous, monte dans la chambre de M^{me} Larrieu, s'empare des bijoux, se débarrasse des écrans trop gênants qu'elle jette par la fenêtre, et redescend sans qu'on ait pris garde à elle : puis, quand M^{me} Larrieu est remontée, s'est aperçue du vol et que les gendarmes sont déjà là pour enquêter, elle sort, sous prétexte d'aller chercher son mari, juge de paix, et le ramène, après avoir profité de cette absence pour mettre les bijoux en lieu sûr.

Et tel est son calme, son sang-froid, son machiavélisme ironique pourrait-on dire, qu'elle fait porter les soupçons sur un inconnu qu'elle a vu, dit-elle, s'enfuir à toutes jambes, et que, pendant que son mari pratique, avec les gendarmes, des recherches dans le grenier, elle lui recommande de ne pas s'approcher trop de quelques grandes barriques qui s'y trouvent, de peur que le voleur n'y soit caché et ne lui fasse du mal (pièce n° 93).

Le vol commis, M^{me} Galtié garde les bijoux pendant un temps assez long, puis elle en vend une partie le 9 novembre 1901 et le 13 janvier 1902, à un bijoutier d'une autre localité, en évitant de comprendre dans ces ventes ceux d'entre eux qui portent des marques trop caractéristiques.

Elle en conserve quelques-uns, entre autres des bagues qu'elle finit par porter et qu'elle portait encore, paraît-il, au moment de son arrestation.

Ce fait, s'il peut passer pour un acte d'imprévoyance, ne saurait être considéré cependant comme un acte d'inconscience ; car M^{me} Galtié, ainsi qu'elle nous l'a dit elle-même, avait le soin de laisser les bagues volées de côté durant les visites de M^{me} Larrieu à Saint-Clar, et d'autre part, lorsqu'elle a été arrêtée en septembre 1903, elle ne pensait plus, au bout de près de trois ans, au vol de bijoux qu'elle pouvait considérer comme oublié.

En résumé, rien dans ce vol ni dans les autres ne nous apparaît comme franchement pathologique. On ne retrouve pas là les signes habituels de l'impulsion consciente, irrésistible, de la kleptomanie, notamment de la kleptomanie hystérique. L'influence de la menstruation elle-même n'a rien à voir ici.

La seule particularité à relever, c'est que, en ce qui concerne ces actes, comme en toutes choses. M^{me} Galtié fait preuve d'une indifférence absolue. Elle n'a jamais eu le moindre remords d'avoir volé ou vendu le produit de ses vols ; elle sait bien que « ce n'était pas sérieux », dit-elle en éclatant de rire.

B. — *Les empoisonnements.* — Pour étudier et apprécier psychologiquement les empoisonnements reprochés à M^{me} Galtié, nous devons nécessairement nous placer dans l'hypothèse où ils ont été réellement commis par elle ; car nous n'avons ni à établir sa culpabilité, ni à formuler à ce sujet notre opinion.

Dans cette supposition, les trois empoisonnements dont il s'agit : celui de M. Galtié, celui de Catherine Mariol la grand-mère, celui du frère, Gaston Dupont, offrent exactement les mêmes caractères que les vols. On y retrouve le même mobile d'intérêt, la même préméditation, la même habileté tenace et persistante, la même malignité froide et raffinée dans l'exécution, comme aussi la même attitude indifférente et légère et la même insensibilité après, malgré l'énormité des crimes.

L'empoisonnement de Gaston Dupont, celui sur lequel nous sommes le plus documentés, est particulièrement typique. Nous raisonnerons comme si tous les faits de l'instruction étaient établis à son endroit.

M^{me} Galtié, hantée pour ainsi dire par l'idée de s'enrichir au moyen d'une assurance sur la vie, prise à son profit et dont elle bénéficierait presque aussitôt, grâce à la mort rapide du titulaire, n'est pas encore arrivée à ses fins, malgré l'empoisonnement de son mari et de sa grand-mère. Elle choisit alors son frère pour victime et le décide, en s'engageant formellement à payer elle-même les primes, à prendre, en sa faveur à elle, un contrat d'assurance de 50 000 francs.

Dès ce moment elle n'a qu'un but, le faire venir à Saint-Clar, et lui donner la mort. Une première fois, au cours d'une période de vingt-huit jours qu'il accomplit à Toulouse, elle l'appelle et, durant sa permission de vingt-quatre heures, le 5 août 1903, elle lui administre une forte dose d'arsenic, ce qui détermine chez lui des accidents toxiques aigus, accompagnés d'une violente éruption et l'oblige à entrer, le 7 août, à l'hôpital militaire.

Pendant son séjour à l'hôpital, elle s'informe constamment de lui, demande au médecin en chef si elle peut aller le voir et, en vue de ce voyage, réclame une avance d'argent à ses parents qui la lui refusent.

Le 18 août, Gaston Dupont sort guéri de l'hôpital et, le 24, il est

libéré de son service en parfait état. Elle insiste tellement pour l'avoir, l'alléchant par la promesse d'une pêche aux écrevisses, qu'il accepte, et arrive le 27 août.

Dès son arrivée, les accidents d'intoxication reparaissent et le malheureux garçon meurt trois jours après, le 30 août.

Le 10 juillet, le 12 août et 26 août, elle s'était fait délivrer de l'arsenic. Tel est le fait brutal. Relevons, parmi les circonstances qui l'entourent, certaines particularités intéressantes psychologiquement.

Le 30 août au matin, M^{me} Galtié vient chez M. Rouède, pharmacien, chercher une potion commandée pour elle la veille.

Interrogée sur l'état de son frère, très malade à ce moment et qui doit mourir le soir même, elle répond : « Mon frère va à peu près bien, seulement il serait bien mieux s'il avait pu reposer la nuit dernière ; les rats ont fait tellement de bruit qu'il n'a pas pu dormir. »

Il m'a dit : « L'arsenic que t'a donné M. Rouède ne t'a pas fait grand effet ou il n'y en avait pas assez ; demande lui-en encore de ma part pour que je puisse reposer la nuit prochaine. »

Et M. Rouède, pour être agréable à un confrère malade, délivre un nouveau paquet d'arsenic qui est retrouvé à peine entamé après le décès de Gaston Dupont.

Il y a de la part de M^{me} Galtié, dans ce fait de réclamer un supplément d'arsenic au nom même de la victime à qui il est destiné et alors que celle-ci est déjà presque mourante, une manifestation de cette sorte de machiavélisme ironique que nous avons déjà signalé dans les vols et qui se retrouve plusieurs fois aussi dans les empoisonnements.

Comme exemple de sang-froid et de possession de soi-même de M^{me} Galtié à ce moment, nous citerons les télégrammes et la lettre qu'elle adresse à Geneviève, maîtresse de Gaston Dupont, à Libourne, d'abord pour l'aviser de sa maladie, puis pour l'empêcher de venir en la rassurant, alors qu'il est déjà moribond, enfin pour lui annoncer sa mort ; l'habileté qu'elle déploie ensuite pour essayer de faire croire que le décès de son frère est dû soit à une rechute de rougeole provoquée par une longue course à bicyclette, soit à un suicide. Pour donner plus d'apparence à cette dernière version, elle s'empresse de trier les lettres de son frère et d'en faire un paquet, en plaçant dessus celles dans lesquelles il a pu exhaler des plaintes et exprimer du dégoût de la vie, en même temps qu'elle écrit à Geneviève pour la prier de lui confirmer par écrit que son frère a déjà voulu s'empoisonner un mois auparavant, à Libourne.

Comme contraste à cette habileté, M^{me} Galtié fait preuve dans cette circonstance si grave, où elle eût dû s'étudier à fond et se composer une attitude de dignité et de douleur, d'une indifférence, d'une légèreté, d'une coquetterie incompréhensibles.

Pendant que le cadavre de son frère est encore chez elle, elle est surprise par son père flirtant et se laissant embrasser, ou presque, par un jeune homme de vingt ans, M. Desparbès.

Quand, le lendemain du décès de Gaston, M^{me} Larrieu vint lui faire visite avec sa belle-sœur, non seulement elle ne montre, comme déjà la veille, aucune émotion (pièce 10, N° 5), mais encore elle s'occupe beaucoup dans la conversation des bagues que M^{me} Larrieu, sa volée d'il y a trois ans, porte aux doigts, et lui dit en lui prenant la main : « Vous avez de jolies bagues » (Pièce N° 25).

Lorsqu'enfin Geneviève accourt de Libourne, trop tard pour assister aux obsèques de son amant Gaston Dupont, et paraît en sa présence, elle la trouve « dans une tenue qui la frappe beaucoup, en décolleté, portant un corsage fantaisie tout garni de dentelles » (lettre de Geneviève à M. et M^{me} Pompée, du 5 septembre 1903).

Il y a là, à n'en pas douter, quelque chose de spécial qui témoigne au plus haut point de cette insensibilité émotive, de cette amoralité que nous avons relevée chez M^{me} Galtié par l'examen direct.

2^o LES ÉCRITS. — La lecture des lettres de M^{me} Galtié donne une impression qui concorde avec les résultats des autres éléments de l'expertise. On y voit l'inculpée préparant de longue main son œuvre et la conduisant habilement, avec une ténacité ferme et inébranlable, jusqu'à l'exécution, tout en manifestant, à côté de ses qualités intellectuelles incontestables, une absence complète de sens moral, et même de véritables singularités.

A ce point de vue, l'intérêt principal de la correspondance de M^{me} Galtié réside dans ce fait qu'elle permet d'étudier d'assez près l'une des particularités les plus curieuses et les plus étranges de la psychologie de ses crimes, celle de ses rêves, pressentiments et apparitions.

On sait en effet que M^{me} Galtié a annoncé par avance la mort de ses victimes, et cela dans les conditions et circonstances suivantes :

Déjà, au mois de septembre 1901, étant à Casseneuil avec son mari, elle dit à M^{me} Laurent, sa belle-sœur, qu'il ne lui tardait pas de revenir à Saint-Clar parce qu'il semblait qu'un malheur l'y attendait (pièce N° 33). Un mois après, juste le jour où M^{me} Galtié fait « une scène à tout casser » à son mari parce qu'il refusait de signer la police d'assurance, survient l'accident de l'enfant qui tombe dans le puits.

L'année suivante, en septembre 1902, comme on ne trouvait pas de voitures pour se rendre à la frairie de Sainte-Livrade, M. Galtié fit cette réflexion : « C'est un peu fort qu'ayant des chevaux dans la famille, on n'en trouve pas pour faire quelques kilomètres. » M^{me} Laurent, sa sœur, lui dit : « Ne crains rien, l'année prochaine je prendrai mes précautions et nous ne serons pas pris au dépourvu. » M^{me} Galtié dit alors : « Peut-

être que l'année prochaine nous aurons la voiture et il nous manquera autre chose.» Après la mort de son mari, elle rappela ce propos à M^{me} Laurent, ajoutant que ses pressentiments ne la trompaient jamais.

Lorsque j'étais toute petite
j'ai eu la rougeole c'est le
Docteur Boudin qui m'a
soignée comme l'on soigne toutes
les rougeoles. Puis j'ai eu une
extinction de voix à l'âge de
7 ans. Je m'en rappelle
pas comment on l'a
soigné et ce doit être le
Docteur Boudin qui m'a soigné.
Puis de 7 ans à 10 ans j'ai
eu trois fluxions de poitrine.
À dix ans et demi j'ai
eu une épine d'épine on m'a
mis pendant trois mois quatorze
sésamoires trois docteurs venant
un jour entre autre et M. le
Docteur Franches m'a guéri en
me faisant respirer. Lorsque
j'étais un liquide qui sentait
hein hein fort et hein mauvais
puis faisait brûler four et
unit dans une chambre de

Autographe de Rachel Galtié. (Extrait des Archives d'Anthropologie criminelle, 1905, n° 431. Lyon, Storck et C^{ie}, éditeurs.)

mais qu'elle ne croyait pas que la fin de son mari fût si proche (pièce N° 104).

Vers la même époque, M^{me} Galtié, étant encore en vacances à Casse-neuil avec son mari, dit en pleurant à M^{me} Laurent qu'elle avait fait un

rêve affreux et qu'avant la fin de l'année un grand malheur arriverait dont son enfant, son mari ou un membre de sa famille serait victime : « Je ne serai contente que lorsque l'année sera passée » (pièce n° 33.)

Le 1^{er} novembre 1902, elle reparle de ce rêve en le précisant à M^{me} Ducasse, institutrice à Saint-Clar, qui se trouvait en compagnie de M^{mes} Combet et Baylac. Elle leur raconte qu'à Casseneuil, la nuit, un ange lui était apparu et lui avait dit : « Sous peu tu perdras ton mari et ton enfant. »

Onze jours après, le 11 novembre, son mari mourait, et comme ces dames lui rappelaient leur entretien, elle répondit : « Vous voyez que j'avais bien raison et que je le savais. »

A peine son mari est-il mort que M^{me} Galtié prévoit le décès d'une seconde personne de sa famille, sa grand'mère. Le 15 et le 17 novembre, en effet, elle écrit à M^{me} Laurent deux lettres dont l'importance est grande. Dans la première, destinée à préparer le récit complet contenu dans la seconde, elle raconte à sa belle-sœur que son mari, avant de mourir, la fit asseoir sur son lit, et la, pendant une heure, lui donna des conseils au sujet de son avenir qu'il voulait assurer, « de sorte qu'elle n'est pas embarrassée, qu'elle a son chemin tout tracé et qu'elle le suivra, ayant au moins la consolation de ne pas troubler le repos de son mari en transigeant avec ses volontés ».

Dans la seconde lettre, M^{me} Galtié explique à M^{me} Laurent quels sont les conseils donnés à l'heure suprême par son mari et le moyen qu'il lui a ordonné d'employer pour vivre libre et indépendante : « Comme pour vivre il te faut des rentes et que les tiennes ne sont pas suffisantes pour te permettre de mener la même vie que tu mènes ici, écris à M. Delherm, prends une assurance de suite, de 50 000 francs au nom de la grand'mère, à ton profit, et comme elle n'a pas très bonne santé, sûrement avant deux ans tu seras hors de la misère et tu pourras faire élever convenablement Pierre et ce sera pour moi aujourd'hui un soulagement et du fond de ma tombe une consolation que de savoir que vous pouvez avoir encore quelques douces jouissances que l'argent peut procurer. »

En même temps M^{me} Galtié écrit à M. Delherm, agent d'assurance de la Mutual Life, pour lui faire part du dernier vœu de son mari, et se mettre, pour les formalités à remplir, à sa disposition (lettre annexée à la pièce n° 47).

M. Delherm lui ayant fait comprendre que la grand'mère étant très âgée et malade, cette assurance n'était pas faisable (pièce n° 47), elle en resta là pour l'instant.

Le 11 janvier 1903, la grand'mère mourait, empoisonnée, dit l'instruction, par sa petite-fille. Sa mort hâta l'exécution d'une clause du contrat de mariage de M^{me} Galtié, lui attribuant une somme de 10 000

francs payable dans les trois années qui devaient suivre le décès. Et de fait, elle entra en possession au bout de peu de temps, en mai 1903, d'une partie de cette somme.

Le 28 février 1903, M^{me} Galtié écrit à M^{me} Laurent une lettre encore des plus importantes, dans laquelle, après avoir rappelé, en citant un détail, que ses pressentiments ne la trompent jamais, elle lui apprend que, par deux fois, elle vient d'avoir un rêve dans lequel son mari, apparaissant à ses yeux, lui a ordonné de prendre à son profit une assurance de 50 000 francs sur la tête de son frère, dont le décès était prochain :

« Je m'éveille après un songe terrible. Ah ! que les morts sont heureux, eux du moins ne rêvent pas !

« Au milieu d'une vapeur comme un nuage, j'aperçois l'être toujours adoré ! « Tu vois, me dit-il, je viens t'avertir que dans huit mois ton « frère sera mort. Tu vas me promettre de prendre sur sa tête une assurance qui vous tirera de cette misère rose où vous vous trouvez, « Pierre et toi. Je sais que tu as plaisir à rester à Saint-Clar. Eh bien, « lorsque tu seras plus riche, tu le pourras ; dans huit mois tu le pourras. Ah ! que je suis heureux de vous voir ici vivre un peu de la « même vie heureuse que nous menions tous trois. Ton bonheur « à toi est un peu ma consolation. Je suis heureux de voir que « de Pierre tu vas en faire un homme et que tu l'élèves bien. Je t'en « aime davantage si c'est possible. Continue, tu t'en trouveras bien. Je « t'en prie, promets-moi de faire ce que je viens de te dire, c'est le seul « moyen de te sortir de là... Adieu, puisses-tu exécuter mes ordres, « car je maudirais celui qui t'en empêcherait. » Et puis lentement, plus lentement encore, son ombre se pencha vers mon lit, et je sentis un froid de marbre sur mon front brûlant de fièvre. Je m'éveillai, tout avait disparu. »

À dater de ce moment, M^{me} Galtié fait le siège de son frère, qui résiste, lui demandant pourquoi elle veut lui faire contracter une assurance, à lui qui n'a rien (correspondances, lettres de G. Dupont du 12 avril et du 4 juin 1903).

Finalement il cède, sur la promesse qu'elle paiera les primes, et après s'être libéré de tout engagement personnel vis-à-vis de la compagnie.

M^{me} Galtié avait confié pourquoi elle voulait cette assurance à M. Delherm qui « la trouvait absurde, car elle disait qu'elle avait le pressentiment que son frère mourrait avant le mois d'octobre, comme elle avait eu le même pressentiment pour son mari, sa grand'mère et son fils » (pièce n° 47) ; elle continuait également d'en entretenir par des allusions réitérées, dans ses lettres, M^{me} Laurent, mais elle n'en souffla mot à ses parents et, à plus forte raison, à son frère.

Le 9 juillet, M^{me} Galtié recevait de M. Delherm quittance de la première prime de 326 francs et s'assurait auprès de lui qu'elle « était à

couvert et que l'assurance marchait » (lettre à M^{me} Laurent, du 10 juillet 1903). Le 30 août, alors qu'elle avait maintes fois répété à sa belle-sœur qu'elle était certaine de n'avoir pas à payer un second trimestre, son frère mourait chez elle dans les conditions que l'on sait.

L'interprétation psychologique de cette annonce presque chronologique de la mort de ses victimes par M^{me} Galtié ne laisse pas que d'être difficile.

A n'en pas douter, il y a dans ce fait une habileté ou tout au moins une intention d'habileté très nette, et il est évident, comme le dit l'instruction, que M^{me} Galtié voulait ainsi donner par avance aux assurances qu'elle contractait un motif plausible, en même temps que préparer sinon l'opinion, au moins certaines personnes, à la mort rapide des assurés.

Mais il suffisait de réfléchir un instant pour s'apercevoir que cette soi-disant habileté n'était au fond qu'une sottise, et que annoncer par écrit et pour une époque déterminée la fin des gens que l'on a l'intention d'empoisonner, en même temps qu'on réclame directement et par l'intermédiaire de sa mère, de domestiques même, de l'arsenic à des pharmaciens, à diverses reprises et sans se cacher, c'est incontestablement fournir contre soi une arme terrible pour l'avenir.

Le moyen était donc pour le moins aussi maladroit et aussi dangereux qu'habile.

Mais en dehors de l'examen de ce moyen au point de vue de sa valeur pratique, il y a dans sa nature même et dans son choix quelque chose de singulier, et, nous semble-t-il, de caractéristique.

L'idée de simuler des pressentiments, des rêves prophétiques, l'idée surtout de faire apparaître dans ces rêves, comme agent de révélation et comme guide tutélaire, une de ses propres victimes, cette idée ne peut venir à tout le monde et on peut dire qu'il y a dans une telle conception quelque chose de l'étrangeté mystérieuse, dramatique et mystique, de l'énormité des conceptions de certaines hystériques.

Nous entendons par là que si, pour préparer et masquer habilement les crimes qu'elle avait conçus, M^{me} Galtié a eu recours à une invention de ce genre, c'est parce que, par auto-suggestion ou non, elle l'a puisée dans son hystérie.

A ce point de vue, du reste, le cas de M^{me} Galtié n'est pas unique dans l'histoire médico-légale de l'hystérie. Nous pouvons en citer un autre, celui de Marie Jeanneret, publié dans les *Annales médico-psychologiques* de l'année 1869 et reproduit par Legrand du Saulle dans son ouvrage sur les hystériques (p. 471), dans lequel il s'agit d'une femme qui, sans aucun intérêt personnel et sans aucun sentiment de vengeance, commit neuf empoisonnements après avoir annoncé, pour la plupart d'entre eux, ce qui devait arriver.

Telles sont les principales considérations que soulève pour nous l'étude des actes et des écrits de M^{me} Galtié, et desquelles il résulte que les crimes reprochés à l'inculpée ne sont pas par eux-mêmes des actes pathologiques relevant directement d'un trouble mental ; mais qu'ils s'accompagnent de certaines manifestations : prédiction systématique des événements, étrangeté d'attitude, insensibilité morale, qui relèvent, croyons-nous, de l'hystérie.

IV. — RÉSUMÉ DES FAITS ET CONCLUSIONS.

1^o *Résumé des faits.*

Les détails dans lesquels nous sommes entrés dans chacune des parties précédentes et les constatations d'ensemble que nous avons faites à leur sujet nous dispensent d'entrer ici dans de grands développements.

Nous n'avons donc, pour ainsi dire, qu'à résumer en quelques mots, maintenant, l'ensemble des faits et à en tirer les conclusions qu'ils comportent.

Et d'abord l'hérédité de M^{me} Galtié est médiocre, puisqu'on y trouve de l'arthritisme marqué avec artério-sclérose, de l'épilepsie et de la consanguinité. Les deux premières particularités ont une certaine importance ; nous n'attribuons pas une valeur considérable à la dernière dont l'action, qui a été parfois exagérée, paraît exercer surtout une influence pathologique dans les familles tarées, en doublant les facteurs de nocivité.

Les antécédents personnels de M^{me} Galtié nous montrent qu'elle a présenté dans l'enfance et la jeunesse des accidents scrofuleux et des accidents nerveux, ces derniers consistant surtout en crises d'asthme, état dyspeptique et syncopes.

Les faits de vol signalés chez ses ascendants sont pour le moins douteux ; la tendance à la cruauté et aux larcins indiquée chez elle n'offre pas des caractères tels qu'on puisse y voir une manifestation d'ordre pathologique.

L'examen direct de M^{me} Galtié pratiqué actuellement nous montre qu'il n'existe chez elle aucun symptôme de folie ; qu'elle n'offre pas de stigmates marqués de dégénérescence ; qu'elle présente en revanche des symptômes objectifs très nets d'hystérie, consistant en anesthésie totale, superficielle et profonde, portant sur les divers modes de la sensibilité générale, et un rétrécissement concentrique du champ visuel, symptômes objectifs auxquels correspondent des symptômes psychiques analogues, en particulier une insensibilité morale, affective et émotive complète.

L'étude des vols et empoisonnements et celle de la correspondance de M^{me} Galtié établit enfin :

Que ses actes ne sont pas des actes délirants ni la conséquence directe d'un trouble mental ;

Qu'ils révèlent dans leur conception, leur préparation, leur exécution, une intelligence, une habileté, une ténacité remarquables, déployées en vue d'un but nettement intéressé, et à côté, comme par contraste, une imprévoyance et une maladresse évidente.

On y trouve même certaines particularités telles que prédiction systématique des événements par des pressentiments et des rêves supposés, étrangeté d'attitude, insensibilité morale, qui doivent être considérées comme des manifestations psychiques d'hystérie.

2° Conclusions.

L'étude du sujet, ses écrits et correspondances et les faits relevés dans l'information nous conduisent aux conclusions suivantes :

1° Rachel Dupont, veuve Galtié, n'est atteinte ni de folie, ni de dégénérescence mentale proprement dite.

2° Elle est atteinte d'hystérie se traduisant tout particulièrement par des troubles profonds de la sensibilité à la fois physique et morale.

3° Les vols et les empoisonnements qui lui sont reprochés ne sont pas le résultat direct d'idées délirantes, d'hallucinations ou d'impulsions pathologiques.

Néanmoins, il existe dans les circonstances qui les ont accompagnés ou suivis certaines particularités appartenant à l'état mental de son hystérie.

4° Rien ne permet de conclure à l'irresponsabilité de Rachel Dupont, veuve Galtié, mais son état avéré d'hystérie et l'intervention de cette hystérie dans les actes incriminés atténuent, dans une certaine mesure, sa responsabilité.

D^r ANGLADE.

D^r PITRES.

D^r RÉGIS.

Bordeaux, 31 mai 1904.

III. Détails rétrospectifs.

L'empoisonneuse de Saint-Clar a été transférée, comme on sait, d'Auch à Montpellier, par Agen, dans le courant de la semaine dernière.

Elle a été représentée, après le verdict, quelques jours avant son départ pour la maison centrale, comme une condamnée subitement devenue pensive et soucieuse, chez qui les nerfs se seraient brusquement détendus, et dont le caractère aurait complètement changé sous l'effet de la condamnation même.

Ce tableau a été, croyons-nous, un peu forcé. Rachel Galtié a pu avoir une crise de larmes, au cours d'une entrevue avec un de ses parents ou amis de Casseneuil ou de Villeneuve-sur-Lot : mais il est inexact de dire que ses dispositions d'esprit aient changé de sensible façon.

Lors de son départ d'Auch, comme pendant son court séjour à la maison d'arrêt d'Agen, l'empoisonneuse n'a nullement fait preuve de manque d'énergie ou d'affaissement moral. Elle s'est prêtée avec sérénité aux divers incidents de son transfert à la maison spéciale de MontPELLIER.

Ah ! certes, cela n'a rien de bien surprenant. En effet, M^{me} Galtié possède admirablement l'art de se distraire et d'échapper aux préoccupations et aux soucis pouvant résulter de ses propres machinations criminelles ou de leurs conséquences.

Partout, à Lectoure, à Bordeaux, à Auch, dans les prisons où elle passa tour à tour, elle sut s'élever au-dessus des rancœurs que sa situation critique était bien susceptible de lui inspirer. Ici comme là, elle fut gaie, sautillante, enjouée, toujours prête au plaisir des sens, de l'estomac ou de la danse. La voie du remords était étouffée en elle et la vision de ses crimes chassée de son esprit.

A Lectoure, elle eut une confidente, la nommée Marie-Louise B..., une codétenue, avec qui, certain soir, elle tourbillonna fièvreusement, durant une grosse heure, au son d'un orchestre entraînant qui jouait pour une noce dans le local contigu à l'hôtel de France, chez M^{me} Dansas.

Rachel Galtié raconta à la fille, sur sa demande, les diverses péripéties qui précéderent ou accompagnèrent les empoisonnements dont elle avait à répondre.

Mon mari, lui dit-elle notamment, mais je ne l'aimais pas ! il était d'abord beaucoup plus âgé que moi et je ne sais comment on était parvenu à m'arracher le consentement au mariage.

Et, comme la fille lui exprimait son étonnement qu'elle ait eu le courage de l'empoisonner, Rachel Galtié insistait sur l'incompatibilité d'humeur qui existait entre son mari et elle et se répandait en phrases incohérentes, disant que oui, que non, que ce n'était pas elle qui l'avait empoisonné, qu'elle ne savait pas..., que c'étaient les mains !... Des faits plus significatifs se sont passés à la prison d'Auch, durant la période immédiate qui précéda le grand jour des assises.

Rachel Galtié avait eu l'audace de lier une intrigue, dans la prison même, avec un détenu le nommé Albert N..., âgé de vingt-huit ans, qui purgeait une condamnation, aujourd'hui libéré, et remplissait à la maison d'arrêt les fonctions de cuisinier. L'empoisonneuse s'était tout uniquement amourachée du jeune cuisinier qui l'avait séduite par sa bonne mine et par son physique agréable.

En raison de ses attributions, Albert N... circulait dans la prison, il

faisait la navette fréquemment dans le couloir par où prenait jour la cellule de Rachel Galtié. Celle-ci trouva le moyen de percer d'un petit trou l'angle d'une vitre, d'interpeller clandestinement le cuisinier, de l'intéresser à son sort et d'échanger avec lui toute une correspondance. Elle écrivait ses lettres au crayon sur des bouts de papier, sur des morceaux d'enveloppe, sur tout ce qu'elle trouvait à portée de sa main.

Ces relations épistolaires avaient pris un développement extraordinaire. Le jeune cuisinier reçut des lettres en grand nombre, toutes écrites en un style imagé et non sans un fond poétique qui témoigne de l'esprit romanesque de l'empoisonneuse.

Les lettres envoyées par Rachel Galtié contenaient des choses étranges et parfois licencieuses.

La dépravation qu'elles décèlent, la nature des sujets traités et les expressions grossières dont elles sont émaillées nous interdisent d'en publier de longs extraits.

Néanmoins nous allons en citer quelques passages dont nous pouvons garantir l'absolue authenticité.

Voici quelques fragments de cette stupéfiante correspondance qui dénote chez l'empoisonneuse une subtilité d'esprit et une puissance d'invention vraiment inouïes :

« Gentil voisin, etc...

ALBERT (acrostiche).

Vh ! il nous faudrait, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
 L es soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
 B aisers, parfum pur, énivrante liqueur
 E t tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
 R etrouver la chanson de cette douce lyre,
 T out... et si tu veux aussi le chemin de ton cœur.

« Aimez-vous les acrostiches ? — En voilà un sur votre nom et vous ne me direz plus que je ne vous envoie rien. Si vous saviez faire, vous m'en feriez un sur le mien et je vous enverrai, après, celui qu'on me fit un jour dans des temps meilleurs. »

Signé : LA CHARMEUSE.

Voici une autre lettre qui atteste l'ingéniosité de Rachel Galtié et son habileté à préparer ses nerfs :

« Ce, 1 heure,

« Mon cher Albert,

« Je suis très malheureuse de vous savoir souffrant. Si encore je pou-

vais vous soulager, ne serait-ce qu'un peu : en vous appliquant souvent le remède, je finirais bien par vous guérir, ou le mal serait bien dur.

« Je suis sûre que vous avez trop travaillé hier ; aussi, aujourd'hui et demain, faudra un peu faire de la flanelle et vous reposer : si j'avais pu seulement vous faire passer la moitié du tilleul que la tante (c'est la femme du geôlier qui est ainsi désignée) avait fait, hier soir, exprès pour me calmer le mal de tête, je suis presque sûre qu'il vous aurait fait du bien, tout comme à moi, mais je ne pouvais pas ; avec cela, je me suis administrée deux cuillerées à soupe de bromure et je puis vous assurer que tout cela m'a fait dormir. La tante m'avait bien dit de n'en mettre qu'une ; mais moi, dans ma bonne tête, j'ai jugé de doubler la dose. Aussi, aujourd'hui, grâce à cela, j'ai bien encore la tête lourde, mais elle ne me fait pas mal.

« Ecoutez, j'ai, ce matin, commandé du café pour demain et les jours qui vont précéder les assises. Il faut bien commencer un peu à faire marcher les nerfs ; si cela peut vous faire plaisir, vous me le ferez moins fort, et vous en ferez un peu pour vous, puisque nous ne pouvons pas le partager. Ce serait pourtant si bon, dites, d'en faire une gorgée chacun et sûrement qu'on le trouverait meilleur ; vous pourriez le faire, sans crainte de me gêner puisque, au contraire, je vous l'offre et je remédierai à cela en mettant quinze gouttes d'éther au lieu de dix et cela fera l'affaire.

« Je vous remercie de vous intéresser autant à ce que mon avocat soit là lors de la visite des docteurs. J'ai reçu, hier soir, une lettre de lui dans laquelle il me dit que le D^r Raymond (*sic*), de la Faculté de Toulouse, ne pourra venir que juste le jour de l'ouverture des assises (je veux parler du 26 et non du 24 car pour moi ce sera et seulement alors l'ouverture) et qu'il viendra pendant ces trois jours dans l'intervalle des débats, car les docteurs doivent être interrogés seulement à la fin.

« D'ailleurs, pour bien vous dire, son rapport, je le connais d'avance et il me sera favorable. Vous pouvez vous penser que puisque c'est Nux qui les choisit (les docteurs), il ne sera pas allé se chercher des ennemis, mais bien au contraire.

Signé : « Rachel. »

Autre lettre :

« Ce 7 heures, soir.

« Mon cher Albert,

« Le docteur doit venir demain ; je vous avertis, car si vous souffriez davantage, vous pourriez le demander ; mais je veux le voir,

afin qu'il me donne d'autre bromure, car je n'en ai presque plus et j'en ai besoin, si je veux dormir un peu la nuit.

Signé : « Rachel. »

Comme on le voit, Rachel Galtié était très expansive et très libre avec le cuisinier Noël. Dans toutes ses lettres, elle réclamait du bromure ; par tous les moyens, elle parvenait à s'en procurer, pour « faire marcher les nerfs » et se préparer aux émotions et aux incidents de son procès.

Qui sait si le bromure ne joua pas un rôle énorme dans les préparatifs de sa défense ? Qui sait si M^{me} Galtié ne se composa pas des nerfs, ne s'insensibilisa pas, pour tromper les médecins aliénistes, qui sait même si elle n'en usa pas pour conserver son impassibilité en présence de l'épouvantable agonie de ses victimes ?

Les lettres que nous publions ci-dessus eussent éclairé d'un jour spécial la conscience des jurés et des magistrats de la Cour d'assises.

R. L.

(Le Télégramme de Toulouse, 27 novembre 1904.)

Si nous avons reproduit ici cette chronique du Télégramme, sous forme d'épilogue de l'affaire, ce n'est pas seulement pour donner un curieux aperçu des tendances littéraires et poétiques de M^{me} Galtié, tendances qui la rapprochent, avec le talent en moins, de sa fameuse émule, M^{me} Lafarge, dont elle va retrouver le souvenir à la prison de Montpellier ; c'est aussi et surtout pour fournir une nouvelle et incontestable preuve de sa mentalité, telle que les experts aliénistes l'ont établie.

Le chroniqueur a vu dans les faits qu'il relate l'habileté de l'accusée à se composer des nerfs, à s'insensibiliser par le bromure. Il faut y voir aussi et surtout, nous semble-t-il, s'ils sont exacts, d'une part l'amoralité et l'insouciance étrange de Rachel Galtié, rimant et flirtant avec le premier venu dans sa prison, à la veille de sa comparution en assises, d'autre part la singulière imprudence avec laquelle elle écrit à cet individu des choses qui peuvent, dans une certaine mesure, la compromettre, sans compter son appétence assez significative en clinique nerveuse, pour le bromure et l'éther.

Mélange anormal de finesse, d'habileté, de calcul et, par un véritable contraste, de maladresse, de sottise, de coquetteries puériles, disait le rapport en parlant des actes de l'accusée. Cette formule psychologique indiquée par les médecins ne s'applique-t-elle pas trait pour trait aux faits révélés par le journal et ne semble-t-elle pas avoir eu essentiellement pour but de les caractériser ?

CHAPITRE III

LES MÉLANCOLIQUES EMPOISONNEUSES.

Dans certains cas, le crime d'empoisonnement paraît avoir été commis sous l'influence du syndrome mélancolique. Dans une thèse récente, Eveno(1), étudiant les réactions homicides de ces malades, en distingue les variétés suivantes. Ne pouvant se résoudre à se donner la mort, certains mélancoliques, essayant ainsi d'attirer sur eux-mêmes la condamnation capitale qu'ils espèrent, cherchent dans l'homicide un moyen de suicide indirect. Il en est d'autres, qui tuent leurs enfants ou leurs parents pour leur épargner les malheurs qui les attendent dans la vie ou pour leur éviter les tourments d'une damnation éternelle. D'autres encore accomplissent leur crime à l'occasion d'un raptus hallucinatoire et les persécutés mélancoliques, enfin, étudiés par Lalanne(2), réagissent de cette façon aux persécutions dont ils se croient l'objet.

Le crime d'empoisonnement ne peut servir à l'homicide suicide, d'ailleurs exceptionnel, des mélancoliques : il leur faut pour atteindre leur but un crime beaucoup plus évident. Le temps que demande son exécution, la préméditation qu'il exige ne s'accordent pas avec l'hypothèse d'un raptus hallucinatoire. Ce n'est pas non plus le crime d'un persécuté qui, le jour où il est décidé à faire cesser les persécutions dont il est l'objet, n'a pas la patience d'employer une arme aussi lente que le poison et

(1) J. EVENO. *L'homicide dans la mélancolie*. Thèse, Paris, 1905.

(2) Jean LALANNE. *Les persécutés mélancoliques*. Thèse, Bordeaux, 1897.

trouve, pour y mettre fin, un procédé qu'il estime plus rapide et plus sûr.

Mais, ce crime reste un procédé de choix pour les mères qui, dès les premiers jours de la vie, veulent épargner à leurs enfants les douleurs qui les attendent. Il résulte de nos observations qu'il pourra en outre être choisi par ces mélancoliques inconsolables, par exemple, de la perte de l'enfant qu'ils chérissaient. Mus à la fois par un sentiment de jalousie et de regret, voulant à tout prix s'épargner la vue d'êtres qui leur rappellent trop celui qui a été ravi à leur affection, ils en arrivent, dans l'espoir de calmer leur souffrance morale, à désirer la mort de cet innocent dont la santé florissante avive leur douleur et ranime leurs inutiles regrets. C'est à cette dernière catégorie de faits que semblent appartenir les deux exemples suivants :

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XXIV

Rapport médico-légal (1) sur l'état mental de la nommée Langlois (Marie-Madeleine), femme Droin, accusée de tentative d'empoisonnement. — Acquittement.

Le 5 novembre 1847, la fille Céline Ravier, menant ses vaches aux champs, fut rencontrée par la nommée Langlois (Marie-Madeleine), femme Droin, qui lui donna une galette dans laquelle se trouvait de l'arsenic. Les époux Ravier, père et mère de l'enfant, avaient vécu en assez bonne intelligence avec les nommés Droin. Cependant il paraît, d'après les renseignements extraits des procès-verbaux et dépositions des témoins, que les époux Droin auraient pu être blessés de ce qu'un nommé Borderot, leur débiteur, aurait vendu à Ravier, pour une somme inférieure à sa valeur réelle (200 francs au lieu de 300), une petite portion de terre pour s'acquitter de sa créance. Ce motif, le seul invoqué pour expliquer un crime aussi incompréhensible, n'étant point en rapport avec l'acte incriminé, on se demanda s'il n'existait pas chez la femme Droin un dérangement intellectuel capable de rendre raison d'un acte aussi étrange ?

Pour résoudre le problème ainsi posé, nous avons eu recours, à titre

(1) *Annales médico-psychologiques*, 1848, t. I, p. 346.

de renseignements, à plusieurs sources de convictions : 1^o les procès-verbaux, dépositions de témoins et rapports des médecins sur l'état de cette femme ; 2^o l'examen et l'interrogatoire de l'accusée.

C'est le résultat de ces investigations que nous ferons connaître.

Il résulte de la déposition de plusieurs témoins que la femme Droin aurait donné, avant la perpétration de l'acte incriminé, des signes non équivoques d'aliénation mentale, à la suite d'un chagrin violent occasionné par la perte d'une fille de 13 ans environ, qu'elle chérissait, et que cet acte ne serait qu'une conséquence de cette aberration mentale dont elle ne saurait subir la responsabilité.

En effet, l'examen attentif de l'instruction établit que, avant la perte de sa fille, la femme Droin vivait en bonne harmonie avec son mari et avec tous ses voisins. Ainsi : « Nous avons demeuré pendant neuf ans dans la même cour que les époux Droin (dit la femme Ravier, plutôt intéressée à lui nuire qu'à l'excuser), et nous étions fort bien ensemble. » « Il y a environ six ans, la femme Droin a perdu une fille qu'elle aimait beaucoup (ajoute un autre témoin, la femme Pierre Pizeux), et jusque-là elle avait très bien vécu avec son mari. » Je n'ai jamais entendu rien dire contre la femme Droin avant la mort de sa fille (dit la femme Camineau).

Ce n'est que depuis ce fatal événement qu'on remarque un changement dans l'état mental de la femme Droin. Son caractère, égal auparavant, est devenu, depuis lors, acariâtre, comme le constate la femme Ravier elle-même. « Depuis la mort de son enfant, le caractère de la femme Droin, dit-elle, est devenu difficile et méchant. » « Depuis la mort de la fille Droin, j'ai entendu dire que le mari n'était pas heureux avec sa femme, il regardait cela comme un égarement causé par le chagrin de cette perte. »

Un autre témoin, le nommé Pélerin, qui ne connaît la femme Droin que depuis le décès de sa fille, confirme cette vérité : « Je sais, dit-il, que la femme Droin ne rend pas son mari heureux ; celui-ci ne peut s'empêcher d'en parler, et il me l'a dit à moi-même. Je ne les connais que depuis environ quatre ans. Quelque temps auparavant, ils avaient perdu une fille que la femme Droin aimait beaucoup, je ne sais pas si c'est cela qui lui avait aigri le caractère, je sais seulement qu'elle parlait sans cesse de ce malheur. Dans le commencement de notre connaissance, elle est venue un soir demander à coucher avec ma femme ; j'ai pensé que cela pouvait être la suite de quelques querelles de ménage, et je suis allé en prévenir son mari qui ne s'y est point opposé, et ne m'a donné aucune explication. »

Le témoin Lorne, maire de Saint-Clément, dépose lui-même : « Que la femme Droin passait dans le pays pour être méchante ; qu'elle n'est généralement pas aimée ; elle a perdu, je crois, dit le maire, en 1842.

une fille qu'elle aimait beaucoup, et le chagrin, sans doute, lui a aigri le caractère. »

Tous ces faits établissent donc d'une manière péremptoire qu'un changement remarquable s'est opéré dans le caractère de la femme Droin depuis le cruel événement qui est venu la frapper dans son affection la plus chère : et ce fait n'aura rien que de très ordinaire, si l'on consulte les annales de la science des maladies mentales : les chagrins figurent en première ligne parmi les causes de la folie, principalement chez les femmes, et à l'âge où se trouve la femme Droin (quarante-huit ans).

Mais la modification du caractère observée chez la femme Droin depuis le décès de sa fille, n'est point l'unique symptôme de l'aliénation mentale dont elle était évidemment atteinte ; tout vient déposer en faveur de cette aberration. Ainsi, les personnes affectées de délire partiel mélancolique se font remarquer par l'exagération de leurs maux imaginaires ou réels, par une méfiance très prononcée pour tout ce qui les entoure, par une tendance à convertir en persécutions personnelles les paroles et les actes les plus inoffensifs, quelquefois même les plus bienveillants. Ils ne voient autour d'eux que pièges, machinations, intentions hostiles et cruelles ; sombres, taciturnes, ils fuient ordinairement la société des autres hommes, et s'enveloppent du manteau de leur noire mélancolie, vouant haine et vengeance à cette société qu'ils considèrent comme une implacable ennemie. En proie à leur farouche rêverie, leur imagination, leur intelligence surexcitées par des illusions, des hallucinations et des convictions délirantes, combinent de sinistres projets avec d'autant plus de ténacité que le sommeil ferme rarement leurs paupières, et que les idées fixes qui les poursuivent donnent à leur volonté une énergie incroyable ; souvent encore des idées de suicide compliquent cet état misérable, le mélancolique n'entrevoyant que dans la mort le terme de ses souffrances. Est-ce bien là ce que nous retrouvons dans les procès-verbaux et les dépositions des témoins relatifs à la femme Droin ?

« Je n'ai jamais entendu reprocher à la femme Droin, dit le témoin Pannier, rien qui touche à la *probité* ; je sais seulement qu'elle passe dans le pays pour *méchante*, sans avoir fait précisément du mal à personne, mais parce qu'elle parle *mal* de tous ceux qui ne lui conviennent pas. Il y a cinq ans, elle a perdu une fille de quatorze ans qu'elle aimait beaucoup ; depuis ce moment, elle a l'esprit sans cesse occupé et comme troublé, mais cependant elle n'en a pas perdu la tête, elle semble mettre tout son bonheur à en parler. On la voit aussi *pleine de satisfaction quand elle raconte quelque malheur arrivé à d'autres personnes* ; et elle a l'air de dire : Il n'y a donc pas que moi qui ai des peines. Par ces raisons, j'ai pensé qu'à la suite de quelques discussions

qu'elle a eues avec Ravier, avec qui elle était liée autrefois, elle a pu vouloir empoisonner sa fille, pensant bien que c'était le plus grand chagrin qu'elle pût lui causer. Ce témoin ajoute encore qu'il a entendu plusieurs personnes se demander si les chagrins de la femme Droin ne lui avaient pas dérangé la tête, parce qu'elle allait sans cesse parlant de ce sujet-là, avant l'empoisonnement de la fille Ravier. »

Ce témoin constate donc la fixité des idées de la femme Droin, l'également de son esprit, et la perversion de ses sentiments. Car, se satisfaire des maux de ses frères, parce qu'on en a soi-même ; vouloir empoisonner un enfant pour jouir du désespoir de ses parents, parce qu'on est privé du sien, et parce que, indirectement, on a été très légèrement lésé dans des intérêts pécuniaires, n'est-ce pas là le délire des passions et de l'intelligence ? Mais, dira-t-on, nous ne voyons qu'un enchaînement de cause à effet sur une organisation nerveuse et passionnée. La femme Droin a subi une perte par suite de la vente que Borderot, dont elle était aussi créancière, a passée au profit de Ravier, et elle en a conçu de la jalousie ; elle a été lésée dans son intérêt, et elle a voulu s'en venger. Je réponds : la lésion d'intérêt de 100 francs, c'est-à-dire la vente de Borderot à Ravier, moyennant 200 francs, d'une parcelle de terrain qui en vaudrait 300, pouvait-elle provoquer chez une personne saine d'esprit et fort à l'aise, possédant environ pour 25 000 francs de propriétés sans avoir d'enfants, un crime de cette nature. Peut-on établir un rapport entre le crime imputé et la cause qui l'a fait commettre, entre un acte prémédité et la satisfaction d'une semblable passion ? Et si la raison ne peut expliquer cette corrélation, ne faudrait-il pas recourir à la folie ? Poursuivons notre examen.

En lisant avec attention les dépositions des témoins, on voit que non seulement l'idée de la perte de sa fille est sans cesse présente à l'esprit de la femme Droin, mais que tout son délire s'y rattache comme à un centre de ralliement. Ainsi on remarque dans la déposition du maire de Saint-Clément « qu'une fois, à l'occasion d'un four que l'époux Droin avait fait construire, sa femme qui était malade, lui dit qu'il avait sans doute fait agrandir le four dans la pensée qu'il allait se remarier bientôt et avoir un grand nombre d'enfants » ; et l'on trouve plus loin dans une autre déposition, celle de la femme Pizeux, « que le plus grand reproche qu'elle faisait à son mari était celui de n'avoir eu qu'un enfant. » On observe encore dans la déposition du témoin Poussier, « que la femme Droin se défendait du fait qui lui est imputé, en disant que cette accusation était sans doute une vengeance de Ravier qui avait cherché à la séduire, et qui aurait voulu, disait-elle, lui persuader que, en lui cédant, elle *aurait eu des enfants* qu'elle ne pouvait avoir avec son mari. » Enfin, on lit dans la déposition du témoin Vieillard : « Depuis un mois, je trouve la femme Droin sensiblement changée ; elle

parle beaucoup plus souvent qu'auparavant de la fille qu'elle a perdue, puis elle se met à pleurer : *elle s'éloigne aussitôt qu'elle voit des enfants*. Le témoin Pellerin affirme qu'elle parlait sans cesse de la perte de sa fille, « cette enfant, cause de ses chagrins, est donc le pivot de toutes ses idées délirantes.

En avançant dans l'exposé de l'état mental de la femme Droin, après l'acte mérimine, on remarque encore qu'elle ne parle presque jamais la première : qu'elle répond seulement quand on l'interroge ; qu'elle est habituellement triste, très silencieuse, et reste assise les yeux baissés, sans faire attention à ce qui se fait autour d'elle, passant la main sur son front ; que son appétit est dérangé, qu'elle ne mange presque plus (déposition du concierge de la prison). Ne sont-ce pas là les signes caractéristiques de ce délire mélancolique dont nous avons donné la description sommaire ?

Si donc nous ajoutons à cet état divers actes extravagants commis par la femme Droin avant la perpétration du crime, nous aurons acquis la conviction de son délire. Ainsi le témoin Pellerin dit « avoir vu la femme Droin couchée et s'accrochant aux rideaux de son lit, comme si elle eût voulu les déchirer ; il dit aussi l'avoir vue quelquefois emporter du linge dans sa grange pour y coucher. » Et il a entendu dire à son mari, bien avant l'acte mériminé, « qu'elle *coupait en morceaux les habits de sa fille et les siens* ; qu'il croyait que sa femme perdait la tête. » Le témoin, femme Pizeux, déclare aussi que « depuis la mort de la fille Droin, elle voyait très souvent cette femme, en revenant de porter son lait, se coucher partout où elle se trouvait, dans sa grange, dans son grenier, comme sur son lit, et souvent toute mouillée. » Elle ajoute « qu'elle l'a vue s'accrocher aux rideaux de son lit, et donner des coups de poing à ceux qui étaient auprès d'elle ; la sueur lui ruisselait sur la figure. Les attaques la prenaient au moment de ses règles, et cela n'arrivait jamais que dans ce moment-là. » La déposition de la femme Camineau est encore plus formelle. « Il y a trois ans, dit-elle, j'ai rencontré un jour la femme Droin marchant dans la rue *sans salots, pleurant et ayant l'air égaré*. Elle m'a dit qu'elle voulait aller coucher dans les champs et les fosses à Mantillot, et *qu'elle voulait mourir là*. J'ai voulu la consoler et la ramener ; cela m'a été impossible. J'ai entendu dire que, depuis la mort de sa fille, elle avait eu plusieurs fois des absences. » Et le témoin Poussier déclare avoir constaté un *marque de suite* dans les paroles de cette femme : elle commençait à parler de la fille qu'elle a perdue, puis de mille choses différentes qu'elle trouvait moyen de rattacher à sa situation. Il termine en disant « qu'il lui serait très difficile de rappeler les *divagations* auxquelles souvent il ne comprenait rien ». Enfin, la femme Vieillard dépose « que, lorsque la femme Droin est arrivée à la maison d'arrêt, elle paraissait dans une situation

d'esprit ordinaire; mais depuis environ un mois ou six semaines, sa tête semble s'être dérangée : elle fuit la société des autres détenus, et *tient des propos sans suite* ; elle parle souvent d'une fille qu'elle a perdue ; elle en parle avec une sorte de transport, *comme si elle croyait la voir*. Souvent, en parlant, elle verse des larmes. Elle a prétendu plusieurs fois *qu'elle voyait dans sa chambre des chats noirs ; j'avais beau lui dire qu'il n'y en avait pas, elle me répondait qu'elle en voyait.* » On voit encore dans la déposition de la femme Pizeux que la femme Droin *parlait toujours de se détruire*.

Quel est le médecin d'aliénés qui ne reconnaîtrait à ces symptômes réunis le délire mélancolique le mieux caractérisé ? Rien n'y manque, l'attitude, les gestes, la physionomie, l'insomnie, l'inappétence, la recherche de la solitude, le délire de la passion qui est une des plus vives chez la femme ; l'amour de la progéniture ; les hallucinations, les mouvements convulsifs, les idées extravagantes se traduisant par des actes bizarres qui empruntent le caractère de la mélancolie, et vont jusqu'à la manifestation du désir de la mort ; la prédominance d'une idée fixe imprimant son cachet à tout l'être moral et physique. Tel est le spectacle que nous donne la femme Droin depuis la mort de sa fille.

Mais, dira-t-on, plusieurs témoins et les médecins eux-mêmes ont constaté la fidélité de la mémoire et des dates, la suite dans les propos, la raison dans les actes, la régularité dans les fonctions vitales, cet état n'est-il pas incompatible avec la folie ? Je réponds : les délires partiels ne consistent pas dans l'abolition ou le bouleversement de toutes les facultés ; on peut être atteint de délire mélancolique en conservant de l'énergie dans la mémoire, dans l'intelligence et dans la volonté. Il arrive même quelquefois que, portés sur un objet ou un sujet qui fixe vivement l'attention du malade, celui-ci répond ou parle avec une lucidité de raison et de raisonnement bien capable de faire rejeter loin de la pensée toute idée de folie. Aussi faut-il une grande habitude d'observer les aliénés pour étudier et surprendre des délires de ce genre ; et ce qui ne paraîtrait que bizarrerie ou mauvais caractère à un médecin ordinaire, sera-t-il souvent aux yeux du médecin aliéniste caractéristique de la folie. Il faut pour cela remonter à l'origine du mal, comparer l'état antérieur à la maladie à celui qui lui succède. Alors se déroule la chaîne des modifications symptomatiques du délire, comme nous l'avons fait dans le cas présent. On voit souvent, à la suite d'une commotion violente, le caractère changer, l'intelligence et la volonté se mettre au service d'une idée ou d'un sentiment qui les absorbent exclusivement à leur profit, sans que rien puisse les en détourner, ni la raison, ni la persuasion, ni le temps qui calme toutes les souffrances morales ; et lorsqu'à ces signes s'ajoutent des symptômes physiques, l'existence morbide ne saurait être contestée.

Il est probable aussi que la malade a pu avoir des intervalles lucides, ou que le délire a eu des rémissions propres à en imposer aux personnes qui l'entouraient. Cependant, si l'on fait attention que les médecins eux-mêmes ont constaté dans leur interrogatoire l'insomnie, l'inappétence, un spasme nerveux, une agitation fébrile, une faible portée d'intelligence, on se convaincra que l'état de la femme Droin était loin d'être normal dans le moment même où ils l'examinaient.

Je conclus donc, d'après l'examen des procès-verbaux et des dépositions des témoins :

Que la femme Droin a été atteinte de délire mélancolique. Mais l'était-elle avant l'acte incriminé ?

Cela ne saurait être douteux, puisque, au dire des témoins, elle avait manifesté des signes de folie avant l'imputation qui pèse sur elle.

Ces motifs excluent toute idée qui tendrait à faire admettre que la femme Droin simule la folie.

Nous nous sommes, en outre, présenté à la maison d'arrêt d'Auxerre pour y voir et interroger la femme Droin.

Nous avons remarqué dans l'attitude et la physionomie de cette femme une expression d'égarement et de tristesse qui est très prononcée ; elle semble agitée, oppressée ; elle accuse de l'inappétence, de la soif, des chaleurs d'entrailles, de la constipation. La malade reste quelquefois huit jours sans aller à la selle, ce que nous a affirmé le gardien chef de la prison sur la déposition de ses commensales ; elle a parfois de la céphalalgie ; elle croit voir sa fille, entendre sa voix ; elle aperçoit des flammes, est privée de sommeil, comme le constatent ses compagnes, et va même jusqu'à s'imaginer qu'elle embrasse et touche sa fille qui disparaît subitement ; alors elle ne saisit plus qu'une ombre.

La femme Droin nie avec opiniâtreté avoir donné de la galette empoisonnée à la petite Ravier ; elle manifeste de la haine pour Ravier, qui, dit-elle, a cherché plusieurs fois à la séduire. Du reste, nous n'avons remarqué, à part une grande exaltation de sensibilité au sujet de sa fille, aucun propos qui décelât un délire général, quoiqu'elle tende constamment et irrésistiblement à ramener la conversation sur sa fille dont le souvenir lui arrache des larmes, et donne à sa physionomie une expression convulsive très singulière ; elle proteste de son attachement à son mari et à plusieurs personnes de son pays, mais revient sans cesse sur l'objet de ses préoccupations.

De ce que la femme Droin nie avoir donné de la galette empoisonnée à la fille Ravier, on ne manquera pas de s'écrier qu'elle a conscience du mal qu'elle a fait, et que cette conscience avec la préméditation du fait incriminé suffisent pour motiver sa culpabilité. L'expérience vient ici démentir cette accusation. Tous les jours, en effet, on voit dans les asiles d'aliénés de malheureux insensés commettre avec préméditation

des tentatives ou des actes réputés coupables, et les cacher avec le plus grand soin, en avoir même le plus grand repentir. Ils en sentent toute l'énormité, ils en ont même de l'horreur, mais l'idée délirante qui les a fatalement poussés a subjugué leur volonté, quoique leur conscience et leur intelligence aient conservé assez de lucidité pour en garder le souvenir et leur en faire apprécier la moralité. C'est en raison de leur impuissance à résister à cette fatale impulsion qu'ils sont si malheureux et recherchent la mort. « Je voudrais faire le bien, me disait un pauvre mélancolique, je le vois, je le comprends, et je suis entraîné malgré moi à ne faire que le mal. Quelle situation est comparable à la mienne ! » Et cependant, ces infortunés qui invoquent souvent la mort la redoutent quelquefois cruellement. Il n'est donc point étonnant qu'en présence de sa condamnation et de la conscience du mal qu'elle a fait, cette femme cache son acte.

Nous avons conclu de cette interrogation et de cet examen que la femme Droin était en proie à un délire mélancolique partiel, qui ne s'accompagnait pas dans le moment de notre visite d'un désordre général marqué de l'intelligence, désordre qui s'ajoute dans certains moments, et particulièrement aux époques menstruelles, à cet état mental qu'il caractérise davantage par une exagération du délire.

D'après ce qui précède, nous croyons donc, en toute conscience, que cette femme a pu empoisonner la jeune fille de Ravier en cédant à des sentiments maladifs de haine et de vengeance, sans proportion avec les causes qui les ont fait naître, résultant d'une perversion de la sensibilité morale et de l'intelligence constitutive d'un délire mélancolique partiel, et que, dès lors, le glaive de la loi ne saurait l'atteindre, sa place étant dans un asile d'aliénés.

H. GIRARD.

Auxerre, le 8 juin-1848.

Après l'accusation soutenue avec habileté par le ministère public, et la plaidoierie judicieuse de l'avocat chargé de la défense, le jury a prononcé un verdict d'acquittement.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XXV

Tentative de Suicide. — Empoisonnement. — Aliénation (1).

Une jeune femme des environs de Neuilly, mariée à un imprimeur sur étoffes, venait de perdre un enfant qu'elle aimait beaucoup. Pro-

(1) *Annales médico-psychologiques*, 1846, t. II, p. 259.

fondément affligée de cet accident, elle s'était jetée dans la Seine ; mais on l'avait retirée saine et sauve, et on l'avait reconduite chez son mari. Bien qu'elle parût plus calme, cette femme, depuis cette époque, nourrissait un sombre projet dans son âme.

Dans les premiers jours de juillet, elle achète, en effet, chez un pharmacien, de l'eau de cuivre mêlée d'un peu de vitriol, et fait avaler cette affreuse boisson à un jeune enfant de cinq mois qu'elle nourrissait. Il mourut au bout de quelques jours dans des convulsions épouvantables. La mère a été mise en état d'arrestation.

(*Gazette des Tribunaux* du 6 juillet.)

CHAPITRE IV

LES EMPOISONNEUSES ET LA SIMULATION DE LA FOLIE

La simulation de la folie, déclarait en 1874 M. Pellmann (1), est beaucoup plus rare qu'on ne le pense généralement. En effet, simuler la folie « est un rôle écrasant qui, pour être soutenu véritablement, exige de celui qui se l'impose une énergie peu commune, une opiniâtre ténacité, des aptitudes spéciales convergeant vers l'artifice, la ruse et la dissimulation (2) ». Nous avons vu que ces « aptitudes » se trouvaient généralement réunies chez les empoisonneuses à qui elles étaient nécessaires pour concevoir leur crime et le mettre à exécution. Il n'est donc pas surprenant de trouver, parmi les rapports médico-légaux les concernant, deux cas de simulation de la folie.

Quelle est la valeur de cette simulation? Est-elle, ainsi que le veulent Percy et Laurent (3) une preuve de l'intégrité des facultés intellectuelles de l'individu? Griesinger (4) s'élevait déjà contre cette opinion et Lasègue insistait sur ce point que tous les simulateurs présentent quelque tare ou quelque défaut d'équilibre dans leurs facultés mentales. Krafft Ebing donne à ce sujet les conseils suivants : « L'expert ne perdra pas de vue que la simulation n'exclut nullement la folie et que, précisé-

(1) PELLMANN. *Irrenfreund*, 1874.

(2) PAUL GARNIER. La simulation de la folie et la loi sur la relégation. *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, 1888, t. I, p. 97.

(3) PERCY et LAURENT. Simulation. *Dictionnaire des sciences médicales*, 1821.

(4) GRIESINGER. *Traité des maladies mentales*, 1865.

ment, plusieurs formes de troubles psychiques et en premier l'hystérie sont caractérisés par un penchant instinctif à la ruse, à la simulation, au mensonge, ou seulement à l'exagération volontaire de symptômes existant réellement (1). »

Cullerre (2) voit dans la simulation de la folie, propre, dit-il, aux hystériques et aux autres dégénérés, une des formes de ce que Dally appelait le délire malicieux. « L'hystérie, dit encore M. Charpentier (3), peut simuler toutes les formes aiguës des maladies mentales comme elle peut simuler un grand nombre de maladies d'autres systèmes. »

Gilles de la Tourette s'élève contre cette opinion. « Certainement, écrit-il, il y a des simulateurs et ces simulateurs peuvent être hystériques, mais ils ne simulent pas, croyons-nous, du fait de leur hystérie. Il y a toujours eu de par le monde des êtres pervers, menteurs, des cerveaux mal conformés, des dégénérés en un mot, comme on les appelle aujourd'hui, ou mieux des *déséquilibrés* ainsi que les dénomme, plus justement, M. Charcot ; ils peuvent être hystériques comme l'ataxique qui a des attaques, mais ils n'en sont pas moins des dégénérés (4). » Et nous avons vu plus haut que ces associations de l'hystérie et de la dégénérescence mentale sont d'autant plus fréquentes que suivant la phrase de M. le Professeur Joffroy « l'hystérie est une des formes de la dégénérescence mentale ».

Le Professeur Wille, de Bâle, « déclare n'avoir pas trouvé un seul cas de trouble mental simulé chez un homme dont l'état mental fut réellement normal. Les gens qui ont recours à ce genre de supercherie sont toujours entachés d'épilepsie, d'hystérie, d'alcoolisme, ou de prédispositions névropathiques héréditaires, en sorte que leur état mental confine d'aussi près à la maladie qu'à la santé normale. Je partage donc, ajoute-t-il, l'opinion du

(1) KRAFFT-EBING. *La Responsabilité Criminelle*, 1875.

(2) A. CULLERRE. *Les Frontières de la Folie*, Paris, 1888.

(3) CHARPENTIER. *Congrès de Clermont-Ferrand*, 1894. Discussion du rapport de M. Gilbert Ballet sur les rapports de l'hystérie et de la folie.

(4) GILLES DE LA TOURETTE. *Traité clinique et thérapeutique de l'Hystérie*, Paris, 1894, p. 528.

plus grand nombre des médecins de la spécialité, opinion d'après laquelle la simulation de la folie par une personne absolument saine d'esprit doit être considérée comme une rareté tout à fait exceptionnelle (1) ».

C'est également l'avis de M. Ritti et pour lui, la simulation de la folie est d'ordinaire le lot des dégénérés, de ceux qui vivent sur les frontières de la folie (2). Aubry, dans une thèse récente, conclut que la simulation, facile pour l'aliéné et le prédisposé, est presque impossible à l'homme sain et qu'elle peut être regardée comme un symptôme de débilité mentale. Les deux empoisonneuses qui ont simulé la folie et nécessité de ce fait une expertise médico-légale semblent bien rentrer dans ce cadre et l'une d'elles, la fille Kerdal, sur le rapport des experts, obtint « des circonstances atténuantes résultant de l'état de ses facultés intellectuelles qui, si elles ne sont pas déviées et en état de délire, n'offrent en tous cas qu'un médiocre développement ».

Ainsi que le disait Aubry, l'opinion des auteurs qui considèrent la simulation de la folie en face d'un crime ou de la lutte pour l'existence comme un indice certain de dégénérescence mentale au même titre que les phobies, les impulsions et les obsessions, semble d'accord avec la majorité des faits.

La simulation prend alors la valeur d'un symptôme et « quelque paradoxal que cela puisse paraître, écrit Wille, il est juste, au contraire, de considérer la simulation d'un trouble mental comme constituant une circonstance atténuante en faveur de l'accusé; cette manière de voir se trouve justifiée par ce fait que, parmi les criminels, ceux-là seuls songent à simuler, qui ont déjà l'esprit un peu dérangé, et que ceux qui ont la raison tout à fait saine ne pensent jamais à recourir à cet expédient. »

(1) WILLE. *Médico-légal Journal de New-York*, décembre 1885, p. 238.

(2) RITTI, cité par CHARUEL. *De la simulation de la folie chez les aliénés*. Thèse, Paris, 1893, p. 18.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XXVI

Rapport médico-légal (1) sur l'état mental de la fille Kerdal, prévenue d'une tentative d'empoisonnement sur la personne de son maître, M. le Dr F..., médecin à Angers, par le Dr Billod, directeur-médecin en chef de l'Asile Sainte-Gemmes, membre correspondant de la Société médico-psychologique.

Nous soussignés, docteurs en médecine de la Faculté de Paris, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu d'Angers, médecin en chef de la prison et directeur-médecin en chef de l'asile public d'aliénés du département de Maine-et-Loire, commis par ordonnance de M. le juge d'instruction près le tribunal de première instance d'Angers, en date du 23 juin 1858, à l'effet de voir, autant de fois que nous le jugerions nécessaire, la fille Kerdal, inculpée d'avoir attenté à la vie de M. le Dr F..., son maître, en lui administrant dans un bol de lait une substance (nitrate d'argent) de nature à donner la mort, tentative manifestée par un commencement d'exécution qui n'a manqué son effet que par des circonstances indépendantes de la volonté de son auteur, d'examiner l'état mental de cette fille, et de faire connaître si elle a conscience de ses actes, nous sommes transportés plusieurs fois à la prison d'Angers pour y remplir la mission qui nous a été confiée.

De l'examen attentif auquel nous nous sommes livrés en puisant à la double source des interrogatoires subis par l'inculpée et des divers témoignages recueillis sur son compte, nous avons déduit le rapport suivant :

L'inculpée est née au village de Vieille-Ville, commune de Ploërmel; elle est âgée de trente-huit à quarante ans. Partie en 1841 du lieu de sa naissance, qu'elle a toujours habité jusqu'à cette époque, pour aller servir d'abord, paraît-il, dans la commune de Monterrin pendant près de deux ans, puis au village de Bezon, commune de Ploërmel, environ un an; elle partit de ce dernier endroit pour Rennes, où elle demeura trois ou quatre ans. C'est dans cette dernière ville que la fille Kerdal, ainsi que cela résulte de son témoignage, séduite par le maître qu'elle servait, devint enceinte. Renvoyée, dit-elle, par celui-ci, elle alla accoucher à Bécherel, chez un chef d'escadron en retraite au service duquel se trouvait sa sœur. L'enfant, recueilli d'abord par les sœurs de Saint-Thomas, fut déposé par ces dernières à l'hospice de Rennes où il serait encore aujourd'hui.

(1) *Annales médico-psychologiques*, 1862, p. 213.

Après l'accouchement, l'inculpée vint habiter Ploërmel, où elle resta en service environ deux ans et demi. De là, elle se rendit à Angers, qu'elle ne fit que traverser pour se rendre à Beaupréau. Placée d'abord dans une maison de cette dernière ville, où elle resta environ seize mois, elle en sortit pour entrer au service de M. le curé de Feneu, qui la garda à peine un mois ; se rendant alors à Angers, elle resta quelques jours en service dans une maison d'où elle venait d'être renvoyée lorsqu'elle entra au mois d'octobre 1857, chez M. F..., son dernier maître, qu'elle a voulu empoisonner.

Parmi les dépositions de ses anciens maîtres, les unes sont favorables à l'inculpée, les autres sont indifférentes ; mais quelques-unes relèvent de circonstances dans lesquelles le caractère haineux, vindicatif de la fille Kerdal s'est nettement révélé. C'est ainsi que M. de P..., maire de P..., après avoir déposé de quelques faits témoignant d'une probité rien moins que scrupuleuse et, par exemple, de détournement de cidre ou de vin pour l'usage de l'inculpée, déclare que l'ayant avertie qu'elle aurait à sortir à la Saint-Jean suivante, c'est-à-dire deux ou trois mois après, de ce moment il crut remarquer chez elle des sentiments de haine pour toutes les personnes de la maison, et que, plusieurs fois, l'idée lui vint que cette fille, qui était cuisinière, pouvait l'empoisonner.

« C'était, dit-il, principalement M^{me} de P... qu'elle avait en haine ; elle l'avait longtemps suppliée de la garder. Je la voyais quelquefois lancer à M^{me} de P... des regards farouches. La physionomie de cette fille était très mobile, parfois très douce, et dans d'autres moments elle avait une expression méchante. » Mais c'est surtout au service de son dernier maître que ces dispositions à la méchanceté, à la haine et à la vengeance se font jour. Tantôt, en effet, elle affectait de recevoir avec malhonnêteté les clients de son maître pour les éloigner, et lorsqu'il rentrait après une absence de quelques heures, elle lui disait avec un air qui témoignait évidemment du désir de le blesser : « Ah ! monsieur, il est venu tant de personnes, mais elles n'ont pas voulu attendre, et elles ont dit qu'elles allaient consulter M. Guichard. » Tantôt elle s'attachait à décrier M. F..., bien que celui-ci ait toujours fait preuve à son égard de la plus grande indulgence.

Il résulte enfin de l'information que c'est le lendemain d'un jour où celui-ci, perdant enfin patience, voulut la congédier immédiatement (c'était un soir), mais où, cédant à ses supplications, il lui permit de rester jusqu'au lendemain, qu'elle tenta de l'empoisonner en mêlant à son lait une partie du contenu d'une fiole prise sur le bureau de son maître et contenant un sel d'argent, ainsi que cela résulte du rapport de MM. Daviers, un de nous, et Leroy, chargés de l'analyse.

Aucune déposition, à part celle de M. le D^r F..., ne fait naître de présomption de folie.

Nous terminons l'exposé des commémoratifs qui devaient précéder le résultat de notre examen direct par la reproduction d'une lettre adressée par ledit M. F..., à M. le procureur impérial, le 20 mai 1858 :

« Monsieur le procureur impérial,

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance les faits suivants :

« Anne-Marie Kerdal est à mon service depuis le 5 octobre 1857. Cette fille, maniaque, fantastique, d'un entêtement sans bornes, est dénuée d'intelligence ; elle a fait souvent, vis-à-vis de mes voisins, de mes clients et de moi, preuve de véritable méchanceté ; dans ses moments de colère ou de mauvaise humeur, son visage prenait une expression haineuse et méchante qui impressionnait péniblement les personnes avec lesquelles elle était en relations. Ses yeux brillaient d'un éclat sauvage et extraordinaire quand elle pouvait dire ou faire du mal à quelqu'un. Sa conduite présentait parfois des bizarreries singulières qui m'ont souvent fait penser qu'elle n'avait pas la plénitude de son libre arbitre. Elle était on ne peut plus désagréable dans son service, et plusieurs fois j'avais été obligé de la chasser, mais ses prières, ses promesses de se corriger et aussi la difficulté de la remplacer immédiatement me l'avaient fait conserver.

« Lundi matin, M^{me} G... s'étonna devant moi que j'eusse pu si long temps garder à mon service une aussi mauvaise domestique qui, ajouta-t-elle, était sous la surveillance de la police. Sur l'observation que je fis en rentrant à ma domestique de ce détail, elle me répondit qu'elle n'était plus sous la surveillance de la police ; que du reste elle y avait jadis été mise non pas pour vol, mais parce qu'elle avait eu à Rennes un enfant naturel.

« Lundi soir, à la suite d'une conversation assez vive où, comme à l'ordinaire, elle ne m'épargna pas les malhonnêtetés, je lui insinuai l'ordre de sortir immédiatement de chez moi. Sur son refus positif, je la menaçai de la police. Elle recommença alors ses supplications habituelles, et je consentis encore une fois à la garder.

« Mardi matin, vers sept heures, en descendant de ma chambre, j'allai comme à l'ordinaire pour prendre un bol de lait dans ma salle à manger. J'en avalai d'abord deux cuillerées que je trouvai détestables ; pour me rendre mieux compte de cette saveur extraordinaire, je goûtai une troisième cuillerée, et je demeurai dès lors convaincu qu'un sel métallique, vert-de-gris ou sublimé, avait été jeté dans ce lait.

« Pour être plus sûr de mon appréciation, j'allai le faire goûter à M. J..., mon voisin, qui lui trouva un détestable *goût de cuivre*. En le comparant au sien pris en même temps à la même laitière et dans le même pot au lait, nous n'y trouvâmes aucune saveur désagréable.

« Interrogée sur cette différence, Marie ne parut pas troublée d'abord et répondit avec assurance que le vase où était le lait avait, la veille, contenu du bouillon gras, ce qui pouvait lui avoir communiqué un goût désagréable. Cette explication était inadmissible, et je répondis que j'allais chez M. Caillard, pharmacien, m'assurer de ce qu'on avait jeté dans mon lait.

« A ce moment, un trouble visible se manifesta sur les traits de la domestique et, au lieu de se défendre avec l'énergie de l'innocence du soupçon que j'exprimais, elle me répondit d'une voix altérée qu'elle n'avait jamais fait de mal à personne et qu'elle ne voulait pas commencer par moi ; que, du reste, elle n'avait pas peur de mes recherches.

« M. Caillard trouva tout de suite au lait le goût métallique détestable que nous avions constaté.

« J'essayai à la hâte quelques réactifs qui ne me donnèrent que des résultats incomplets, les expériences exactes pour arriver à la certitude étant longues et délicates.

« Vers trois heures, je portai une partie de ce lait chez M. le docteur Daviers qui, frappé de sa saveur métallique, l'attribua tout d'abord comme moi au vert-de-gris ou au sublimé. M. Leroy, pharmacien, rue Boisnet, voulut bien se charger de l'analyse. Aujourd'hui, jeudi matin, MM. Daviers et Leroy constatèrent d'une manière indubitable la présence d'une certaine quantité de nitrate d'argent dans le liquide suspect.

« Dans cet intervalle, Marie Kerdal était restée toute la journée de mardi chez moi, essayant de paraître calme. Mais cependant, visiblement troublée, elle alla dire à une domestique voisine que je la soupçonnais de m'avoir empoisonné, quoique j'eusse évité de prononcer ce mot. Mardi soir, je ressentis quelques coliques et j'eus un peu de dévoiement.

« Mercredi matin, Marie Kerdal partit de chez moi. J'avais averti la police de ce départ pour qu'on pût surveiller ses démarches en attendant que mes soupçons fussent éclaircis.

« Aujourd'hui jeudi, après la constatation par MM. Daviers et Leroy du nitrate d'argent dans le lait, je me suis rendu chez les sœurs de la Miséricorde où elle s'était retirée. En me voyant, elle parut atterrée et devint livide. Je parvins à lui faire avouer sa faute devant madame la supérieure. Elle me révéla qu'elle avait pris sur mon bureau une bouteille et qu'elle en avait versé une partie du contenu dans le lait : c'était une solution concentrée de nitrate d'argent. Elle ne put m'articuler aucun motif qui l'ait poussée à une action aussi indigne, et reconnut que j'avais été bon pour elle pendant le temps qu'elle était restée à mon service.

« Voilà, monsieur le procureur impérial, l'exposé fidèle des faits. Cette fille m'a paru obéir malgré elle, à certains moments, à un penchant irrésistible pour le mal, et n'avoir pas la plénitude de sa volonté.

« Tout en voyant dans cette circonstance une grande atténuation de

sa faute, j'ai voulu, par cet avis à la justice, prévenir les conséquences d'un aussi fatal entraînement.

« J'ai l'honneur d'être, etc... »

« Signé : J. F... »

Ce même témoin dépose d'ailleurs ainsi quelque temps après :

« La fille Kerdal a une disposition invincible à la méchanceté et à la colère. Depuis le matin jusqu'au soir ses actes et ses paroles se ressentent de ce mauvais instinct. Dans ses moments d'empirement, je la crois si peu maîtresse d'elle-même, qu'elle serait capable de n'importe quoi. »

L'inculpée n'a plus son père. Il est mort, il y a douze ou treize ans, d'une enflure, dit-elle. Sa mère est vivante et jouit de l'intégrité de ses facultés intellectuelles, de même qu'un frère et une sœur habitant Ploërmel et avec lesquels la fille Kerdal paraît entretenir des relations amicales. Il n'y aurait eu dans la famille qu'une tante dont la tête était *peu forte*.

Mentionnons encore que, d'après une lettre de M. le procureur impérial de Vannes, adressée le 10 février 1836 au parquet d'Angers, la fille Kerdal aurait été sous l'inculpation antérieure d'un vol de 1200 francs, mais qu'une lettre du chef actuel du parquet de Vannes fait connaître qu'il n'en a été trouvé aucune trace ni aux casiers judiciaires, ni au registre des condamnations, tant de Vannes que de Ploërmel.

Ceci posé, nous arrivons à l'examen direct de l'état mental de l'inculpée et au résultat de l'analyse attentive à laquelle nous avons soumis ses facultés

La fille Kerdal nous a paru être d'un tempérament nerveux, d'une constitution assez débile. Son teint pâle et l'ensemble de son facies semblent traduire un état habituel de souffrance qui pourrait bien se rapporter à des troubles dans les fonctions de l'estomac. L'inculpée accuse, en effet, des digestions en général difficiles, douloureuses et souvent des vomissements ; nous croyons devoir noter cette circonstance, car on sait que les affections de l'estomac ne sont pas de celles qui réagissent le moins sur le caractère et consacrent partant moins évidemment les rapports du physique au moral.

L'expression du visage et du regard est peu intelligente, et l'on croit y voir prédominer un certain air de méchanceté et de malveillance.

Dans sa première entrevue avec nous, la fille Kerdal manifeste une émotion qui, se traduisant beaucoup plus par un tremblement peut-être volontaire et par un ton larmoyant que par des larmes véritables, nous parut d'abord pouvoir être simulé. Nous ne tardâmes pas, d'ailleurs, à nous convaincre que l'inculpée suivait, en notre présence, le système qui a déjà semblé la diriger dans l'interrogatoire que M. le juge d'instruction lui a fait subir, système consistant à prétendre qu'elle

n'a pas la conscience de ses actes et qu'elle n'avait pas la tête à elle au moment où elle a commis le crime qui lui est imputé. Aux questions que nous lui adressons relativement à son âge, au lieu de sa naissance, à ses domiciles, à ses parents, elle répond avec justesse, mais avec lenteur et non sans une certaine hésitation. Cette hésitation et cette lenteur se manifestent, d'ailleurs, pour toutes les réponses de l'inculpée, qui ne semble les faire qu'après un certain effort d'esprit ; mais au trouble de son regard qui trahit l'intention, ainsi qu'à ses contradictions répétées, il est facile de reconnaître que l'effort n'est qu'apparent.

Interrogée sur la valeur de l'argent, l'inculpée feint de ne pas la connaître et déclare ne pouvoir assigner de valeur à diverses pièces de monnaie que nous lui présentons et, cependant, elle nous dit que ses gages s'élevaient à 50 écus. Elle affecte également de ne pas pouvoir définir les liens de parenté qui existent entre une tante et ses neveux ou nièces ; mais en faisant, comme pour la valeur de l'argent, varier les termes dans lesquels on lui pose les questions, et en les lui reposant après un certain intervalle, elle finit par répondre de manière à prouver qu'elle sait parfaitement bien ce qu'on lui demande. Elle affecte encore une certaine insuffisance intellectuelle à l'égard de la notion du temps ; mais, après avoir dit qu'il n'y avait que cinq jours dans la semaine, elle finit, après les avoir nommés, non sans les intervertir, par reconnaître qu'il y en a sept. Cette interversion elle-même était évidemment calculée ; car, dans une autre entrevue avec l'inculpée, celle-ci ne l'a pas reproduite dans une réponse à la même question.

Après nous avoir dit qu'elle ne savait pas le nom des mois, elle finit par nous les nommer en les intervertissant également. Elle nous dit ne pas savoir dans quelle année nous sommes ; mais son ignorance, à cet égard, nous paraît tout aussi suspecte.

Appelée à s'expliquer sur l'inculpation de vol dont il est question dans les commémoratifs, elle s'en défend avec une énergie qui prouve tout au moins qu'elle apprécie la portée d'une telle action, et qu'elle devrait avoir la conscience d'actes de cette nature, si elle en avait commis.

Interrogée sur ses habitudes de piété, elle nous dit qu'elle fait ses prières et assistait à la messe aussi régulièrement que possible. *Mais* il ne nous semble pas qu'elle soit sous l'empire d'un sentiment religieux bien développé. Lui demandant ensuite si elle sait où est son enfant, quel est son sort, depuis quand elle en a eu des nouvelles, nous en recevons des réponses qui témoignent d'une indifférence à peu près complète, et partant d'une véritable absence du sentiment maternel.

Quant au crime dont elle est inculpée, toutes les fois que nous lui en parlons, la fille Kerdal ne cesse de répéter qu'elle avait perdu la tête au moment où elle l'a commis, qu'elle ne savait alors ce qu'elle faisait, sans remarquer la contradiction de ce système de défense avec ses

affirmations précises relativement à la *seule* goutte de poison qu'elle soutient, contre toute vérité, avoir mêlée au lait de son maître.

Dans le cours de ses divers interrogatoires, l'inculpée manifeste fréquemment de l'émotion, et il nous semble que c'est beaucoup moins à la pensée du déshonneur qui rejaillira sur sa famille de sa condamnation, qu'à celle de poursuites dont elle affecte de craindre ses parents, et particulièrement sa mère, menacés pour son crime. Nos dénégations réitérées à cet égard ne semblent pas être comprises d'elle et ne la rassurent pas.

Dans la seconde entrevue que nous avons eue avec la fille Kerdal, six jours seulement après la première, elle affecte de ne pas nous reconnaître et de ne pas se rappeler notre entretien.

En présence du système suivi par l'inculpée, nous croyons devoir lui faire observer qu'il n'est pas dans son intérêt de simuler la folie, car ce système ne tendrait qu'à faire substituer le séjour peut-être indéfini dans une maison de fous à une détention plus limitée dans une prison, mais la fille Kerdal semble ne pas nous comprendre et poursuit le même système jusqu'à notre dernière entrevue, dans laquelle lui faisant connaître notre opinion bien arrêtée sur son état mental, nous la voyons s'efforcer véritablement et cesser, pour la première fois, de nous opposer à cet égard des dénégations.

Par des questions appropriées, nous nous sommes convaincus que l'inculpée n'était sous l'empire habituel d'aucune hallucination, soit de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût ou du tact, et d'aucun délire général ou partiel.

De l'examen auquel nous nous sommes livrés, il ressort évidemment pour nous, et nous croyons pouvoir conclure que la fille Kerdal n'est point aliénée, ne l'était pas au moment où elle a commis le crime dont elle est accusée et que le système qu'elle suit, et qui tend à la faire considérer comme n'ayant pas la conscience de ses actes, n'est pas admissible ; mais que, s'il est vrai que le degré de culpabilité doive varier suivant le degré d'intelligence, il y aurait lieu d'admettre en faveur de l'inculpée une circonstance atténuante résultant de l'état de ses facultés intellectuelles qui, si elles ne sont pas déviées et en état de délire, n'offrent en tous cas qu'un médiocre développement, ainsi que cela résulte pour nous des réponses de l'inculpée, de ses contradictions malhabiles, du système qu'elle suit et dans lequel elle se fourvoie évidemment *en faisant l'imbécile pour paraître aliénée*, et enfin des circonstances mêmes du crime pour la perpétration duquel elle ne nous semble pas avoir fait preuve d'une grande habileté.

Angers, 22 juillet 1858.

DAVIERS, DUMONT.

E. BILLON, rapporteur.

D'après les conclusions de ce rapport, l'instruction suivit son cours et se termina par une condamnation à quatre ans de prison de la fille Kerdal qui, renonçant au système qu'elle avait suivi vis-à-vis de nous jusqu'à notre dernier entretien avec elle, confirma pleinement, paraît-il, par ses réponses pendant l'audience, notre appréciation relative à son état mental.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XXVII

Rapport médico-légal sur l'état mental de la nommée D..., veuve X..., par M. Le Dr E. Renaudin, directeur de l'asile de Maréville, membre correspondant de la Société médico-psychologique.

La nommée D... s'était fait depuis longtemps une fort mauvaise réputation dans son village. Un jour, elle déroba une poule à un voisin. Plainte fut portée, et, dans le cours de l'instruction, elle fut accusée d'avoir empoisonné son mari. Pendant que la justice poursuit ses investigations sur ce fait, D... se livre, dans la prison, à des excentricités qui donnent lieu de supposer qu'elle est atteinte d'aliénation mentale. Ce fut pour ce motif qu'elle fut soumise à notre examen.

Je soussigné Louis-François-Émile Renaudin, docteur ès sciences et en médecine, directeur de l'asile public de Maréville, commis par ordonnance de M. C..., président de la cour d'assises de la Meurthe, pour le deuxième trimestre de 1858, à l'effet d'examiner la nommée X..., après avoir prêté, entre les mains de M. le conseiller, le serment prescrit par l'article 44 du code d'instruction criminelle et observé avec une scrupuleuse attention la prévenue susdénommée, ai rédigé le rapport ci-après, dont les conclusions, déduites d'abord de l'observation directe, ont été en outre corroborées par les renseignements commémoratifs qu'a fournis la procédure.

OBSERVATION DIRECTE.

La veuve X... est entrée à l'asile de Maréville, le 27 avril 1858. Ce que nous remarquons d'abord au moment de son entrée, c'est un tremblement général, une parole entrecoupée, saccadée, qui semble l'empêcher de répondre aux simples questions qu'on lui adresse. Elle paraît en proie à une anxiété très vive, et, c'est avec une certaine hésitation qu'elle suit la sœur hospitalière chargée de la conduire dans la section qu'elle doit habiter. Cette attitude ne se dément pas à son entrée dans l'infirmerie. Elle touche à peine aux aliments qu'on lui sert, promène autour d'elle des regards incertains, sort de table avant tout le monde, se retire dans un coin et n'entre en communication avec personne.

Quand arrive le moment de se coucher, elle oppose d'abord une certaine résistance ; il faut qu'on lui enlève ses vêtements pièce à pièce, et cette opération ne s'achève que lentement en raison de la roideur des extrémités inférieures. Pendant une bonne partie de la nuit, elle reste à genoux sur son lit et récite des prières ; elle affecte des poses singulières, et c'est seulement vers le matin qu'elle finit enfin par céder au sommeil.

Plusieurs malades étaient entrées la veille, et je procédais à leur examen. La veuve X..., à laquelle je n'adressais pas la parole, vint spontanément s'offrir pour subir un interrogatoire auquel je ne la sollicitais pas ; son tremblement s'exagérait quand elle s'approchait de moi, et elle témoignait assez la contrariété que lui causait l'oubli dans lequel je la laissais. Pendant les quatre premiers jours à partir de son entrée, les choses se passaient de la même manière. Une nuit, la veuve X... se dépouilla de sa chemise et parcourut ainsi le dortoir ; mais les veilleuses la firent immédiatement reprendre son lit ou l'application de la camisole la mit dans l'impossibilité de recommencer. A partir de ce moment, la veuve X... renonce à ses excentricités, ses actes deviennent réguliers, son habitus extérieur est normal et, dès lors, elle se soumit spontanément et sans contrainte à la discipline de la maison.

Dix jours se sont écoulés depuis son entrée. Le calme est entièrement rétabli. Cette femme, observée à son insu, ne peut plus se former une idée nette du but de sa translation à Maréville, où personne ne semble s'occuper d'elle ; et c'est quand je l'ai tout à fait rassurée que je procède à un premier interrogatoire. Elle n'est pas plutôt assise devant moi que la scène change immédiatement. Le tremblement, qui avait cessé, se manifeste de nouveau ; l'hébétude se peint sur sa physionomie ; le regard incertain se promène sur toutes les personnes qui sont présentes, et elle semble surtout préoccupée de voir un de nos internes écrire, en quelque sorte sous ma dictée, les notes relatives à cet interrogatoire.

Mes premières questions sont insignifiantes. Je lui demande son nom, le lieu de son domicile. Les réponses se font attendre, il faut presque les arracher. Quand je lui demande son âge, elle répond d'une manière tellement inexacte, que je m'étonne avec raison de ce manque de mémoire. Enfin, de tâtonnement en tâtonnement, elle arrive à me donner à ce sujet un renseignement à peu près exact. La mémoire pouvait donc paraître faire absolument défaut, car je ne pouvais rien obtenir de précis sur les actes les plus importants de sa vie. Elle a oublié l'époque de son mariage, ne se rappelle pas l'époque à laquelle elle a perdu ses parents et montre une certaine hésitation quand je lui demande le nom de ses enfants. Passant ensuite à l'actualité, je lui demande d'où elle vient, pourquoi elle a subi de la prison ? La mémoire lui revient alors et elle me raconte, dans les plus minutieux détails, l'affaire de la poule, les accusations calomnieuses qui ont été dirigées contre elle et les

moyens de justification qui démontrent son innocence. La parole est alors plus nette et tous les assistants sont justement frappés de ce changement d'attitude. Ce changement se manifeste encore mieux quand nous demandons à la veuve X... si son mari existe encore et comment il se fait qu'après avoir subi la peine encourue pour vol, elle se trouve encore détenue. Une fois sur ce terrain, elle va elle-même au-devant de notre interrogation. Quoique dix ans se soient écoulés depuis la mort de son mari, elle rappelle les circonstances les plus minutieuses qui l'ont précédée, et quoique rien dans mes paroles ne puisse déceler une accusation quelconque, elle s'empresse de protester contre les soupçons qu'on a faits sur elle. C'est en vain que nous lui disons que nous ne nous occupons pas de cette question, elle y revient sans cesse, même quand nous lui demandons des renseignements sur une douleur rhumatismale dont elle est atteinte et qui a pour conséquence un léger œdème des extrémités inférieures. Cet entretien ne paraît pas avoir fatigué la veuve X..., elle y a en quelque sorte oublié le tremblement qu'on remarquait au début, et elle n'a pas perdu cette occasion de me demander ce qu'était devenue une somme d'argent qu'elle avait au moment de son entrée dans l'établissement.

A partir de ce moment, je crus devoir affecter vis-à-vis de la veuve X... l'indifférence apparente des premiers jours. Je n'ai l'air de m'occuper d'elle qu'au sujet de sa douleur rhumatismale, et l'observation la plus attentive ne fait découvrir aucune anomalie, soit dans ses paroles, soit dans ses actes. De l'infirmerie, où elle était dès le principe, on la fait passer dans l'atelier de couture.

Elle s'y occupe avec intelligence, se conforme aux règles établies, se montre régulière dans tous ses actes, répond convenablement quand on lui adresse la parole et, en un mot, ne laisse rien à désirer sous le rapport de ses manifestations.

C'est dans ces conditions que la trouve M. le Procureur général dans la visite qu'il fit à l'asile le vendredi 4 juin dernier. C'est au moment du repas, auquel la veuve X... assista très convenablement. Je m'approchai d'elle; elle se leva et quitta momentanément la table. M. le Procureur général, qu'elle ne connaissait pas, lui demanda d'où elle venait. Elle répondit qu'elle venait des prisons de X... et qu'auparavant elle avait été emprisonnée à V...

Ce magistrat lui ayant demandé les causes de son arrestation, elle s'empressa d'affirmer son innocence à l'endroit du crime qui lui était reproché. Cet entretien fini, elle retourna à sa place et continua son repas.

Ce fut à cette époque que M. le Dr T... prit possession du service médical de la division des femmes. Il voulut bien, à ma demande, fixer son attention sur la veuve X... et, dès qu'il s'en occupa, il vit se mani-

fester de nouveau cet air anxieux et cette dépression convulsive que j'ai signalée plus haut ; mais, peu à peu, ce phénomène finit par disparaître, et la veuve X..., interrogée à diverses reprises, finit par donner à notre confrère les explications et les justifications qu'elle m'avait déjà fournies à plusieurs reprises.

Les conversations avec les sœurs reproduisaient les mêmes assertions.

Mais, tout en constatant que la veuve X... était devenue plus communicative, je dois faire remarquer qu'elle se bornait à répondre quand on lui adressait la parole et que fort rarement elle prenait l'initiative. Dans le cours du mois, l'œdème reparut aux extrémités inférieures et nécessita un traitement approprié. Pendant le séjour qu'elle fit à l'infirmerie, aucun fait nouveau ne vint révéler un trouble intellectuel quelconque et, dès qu'elle fut rétablie, elle vint reprendre sa place à la couture.

Pour compléter les éléments de ma conviction, j'eus recours à un dernier interrogatoire, le 17 du courant. M. le Dr C... voulut bien encore m'assister dans cette occurrence. La veuve X... se montra alors telle qu'elle est en réalité, c'est-à-dire tout à fait *sui compos*, intelligente et rusée, et mettant dans sa défense une certaine animation. La parole n'est pas hésitante, les souvenirs sont intacts ; elle convient s'être procuré de la mort aux rats pour détruire ces animaux qui infectaient sa maison ; elle s'étend longuement sur ses querelles de ménage, sur la nécessité où elle se trouvait souvent de fuir les brutalités de son mari quand il était ivre ; elle nous dit même que ses rhumatismes ont pour cause les nombreuses nuits blanches passées par elle au grenier ou dans l'écurie. Elle revient surtout sur ce qu'on ne peut pas la rendre responsable de ce que son mari s'est fait mourir et qu'en ce moment elle est la victime de mauvais voisins, qui ont cherché à lui faire du mal.

Quand nous la pressons de questions, sa mémoire lui retrace les moindres incidents de cet événement. Quand nous la quittons, elle est assez émue et elle termine par ces mots : « Vous ferez de moi ce que vous voudrez. Dieu sait que je suis innocente ! »

Cette émotion dure peu et la veuve X... reprend, le lendemain, ses habitudes ordinaires d'ordre et de régularité. Si j'ai décrit aussi minutieusement les phases successives du séjour de la veuve X... à N..., c'est que leur exposition est essentielle pour bien faire comprendre la conclusion que nous devons en tirer.

Première déduction.

Pendant tout le séjour qu'elle a fait à l'asile de M..., l'observation la plus attentive ne nous a fait découvrir chez la veuve X... aucun signe d'aliénation mentale ; et tout nous porte à croire qu'elle a fait de vains

efforts pour en imposer par une simulation pressentie déjà par le médecin de la prison de N... et devenue évidente par l'ensemble de nos observations.

Nous ne trouvons, chez la veuve X..., aucun indice d'une conception délirante quelconque. Ce qu'elle nous dit de l'antipathie de ses voisins est vrai. Il résulte de l'instruction que ce ménage avait toujours été mal vu et que certains défauts de l'accusée provoquaient cette répulsion. La peur exagérée qu'elle manifeste à son entrée ici, les instances pour provoquer un interrogatoire aussitôt son admission, l'empressement qu'elle met à repousser une accusation dont je ne lui parle pas, mais qu'elle a tout lieu de croire qu'on m'a fait connaître, s'expliquent très bien par la conscience qu'elle a de sa position, par la connaissance des conséquences que cette accusation peut entraîner après elle et par la préoccupation naturelle en pareil cas.

Enfin, si au début on la voit exagérer certaines manifestations telles que le tremblement dont nous avons parlé, nous avons mentionné aussi que ce mouvement trémulant cessait moins par notre influence que par le tour donné volontairement par l'accusée à la conversation que nous avions avec elle. Le tremblement cessant au moment où logiquement il devait être plus fort, il en résulte que ce signe pathologique perd toute valeur et que nous devons voir dans sa manifestation accidentelle un premier indice de simulation volontaire. Cette déduction nous paraît d'autant mieux justifiée que ce phénomène ne se produit plus devant moi dans mes investigations ultérieures, que l'accusée y a encore recours dans ses premières entrevues avec le D^r T... et enfin qu'elle y renonce entièrement, quand, ayant perdu l'espoir d'en imposer, elle est soumise à un dernier interrogatoire qui s'adresse à toutes ses facultés. Rien ne vient donc trahir l'existence d'une lypémanie, de laquelle cependant elle pourrait se rapprocher par la crainte qu'elle doit ressentir et les inquiétudes qu'elle éprouve à défaut de remords. Dans de semblables conditions, la lypémanie n'existe jamais sans des hallucinations, ou au moins un état hallucinatoire dont on cherche vainement la trace chez la veuve X... Nous ne saurions en effet prendre pour tel cet état apparent d'insomnie observé pendant les premières nuits. Cette mussitation de prières ne se rattache par un aucun lien pathologique, soit à l'agitation qu'elle aurait manifestée dans la prison, soit à cette ambulation nocturne dans notre infirmerie après s'être dépouillée du dernier vêtement.

L'aliéné, privé de sa liberté morale, est dominé par une impulsion irrésistible, suit fatalement cette impulsion qui ne varie pas sensiblement, dans la lypémanie surtout. Or, en examinant les actes de la veuve X... dans leur ensemble, nous sommes loin de leur reconnaître cette logique des conceptions délirantes ou cet automatisme déprimant qui

pourrait les expliquer. Observons surtout que la veuve X... y renonce quand elle voit qu'on n'y prête aucune attention et que l'arrivée du nouveau médecin suscite de nouveau des manifestations abandonnées depuis plusieurs semaines et cessant bientôt devant l'indifférence de ce médecin.

Mais, si l'état de l'accusée ne révèle aucune preuve de l'existence d'un délire lyémanique, on peut se demander si ces actes, évidemment empreints d'un caractère exclusif de tout diagnostic de ce genre, ne pourraient pas se rattacher à un état maniaque qui quelquefois ne se révèle que par des actes. Nos investigations dirigées dans ce sens, nous conduisent encore à la même conclusion. Tous les symptômes physiques de la manie manquent d'une manière absolue : l'accusée ne justifie même pas ses excentricités par ces raisons spécieuses que la virtualité délirante fournit si promptement à ce genre de maniaques : mais ici la manie ne serait pas continue, et l'on observe toujours qu'à la cessation de l'excitation larvée et des actes délirants, l'aliénée entre dans une période de prostration, transition nécessaire entre la période d'excitation et la période d'intermittence.

Or, qu'est-il arrivé dans cette circonstance ? C'est en prison que les actes d'excentricité se sont manifestés d'abord, ils se produisent encore pendant quelques jours dans l'asile, puis ils ne se manifestent plus, et l'accusée a sa force et son énergie habituelles, point de lassitude, point d'inappétence ; elle dort et mange comme si rien ne s'était passé. Nous devons ajouter, en outre, que l'apparition intercurrente du rhumatisme nous fournit un argument de plus en faveur de notre diagnostic négatif. En effet, l'aliénation mentale a très souvent pour symptôme essentiel une véritable anesthésie ou analgésie, qui supprime la douleur ou la déplace.

Rien de semblable chez la veuve X... qui souffre, accuse sa souffrance et en détermine exactement le siège. La souffrance, quand elle est ainsi perçue dans un état maniaque, exagère cet état et en devient la crise. On ne remarque encore rien de tout cela chez la veuve X... dont l'état ne se modifie en aucune manière sous l'influence de cette douleur. L'accusée ne saurait donc être rangée parmi les maniaques.

Nous ne pouvons pas non plus admettre l'existence de la démence. On comprend très bien qu'une accusation comme celle qui pèse sur la veuve X... soit de nature à produire, soit instantanément, soit graduellement, une perturbation profonde de la sensibilité générale et des facultés intellectuelles. Les cas ne sont pas rares où l'exercice de ces facultés a été immédiatement suspendu et même aboli pour toujours, mais ce n'est pas ce que nous avons observé chez l'accusée. L'accusation pèse sur elle depuis plus de dix ans, sans qu'on ait à aucune époque observé aucun trouble intellectuel. Des actes de procédure ont été

faits sans porter aucune perturbation dans son sens émotif. Aussitôt après son incarcération, c'est par des actes excentriques qu'elle porte atteinte à l'ordre intérieur de la prison, et c'est seulement à M..., quand ses actes n'ont plus leur raison d'être, qu'elle affecte un air de stupide hébétude accompagné d'un tremblement automatique. Interrogée par nous, elle ne sait rien, ne se souvient de rien, répond avec lenteur et d'une manière décisive. Mais ce masque de démence ne tarde pas à tomber.

La mémoire, complètement abolie quelques minutes auparavant, ne tarde pas à se montrer très-vivace et très-précise, l'hébétude fait place à un regard intelligent et même rusé, l'instinct de la conservation est plus fort que la simulation, et la veuve X... a tellement besoin de se défendre qu'elle finit par aller au-devant de l'accusation. Toute trace, tout soupçon de démence s'efface donc devant ces faits et, après avoir ainsi parcouru tout le cadre nosologique, nous sommes nécessairement conduits à conclure que la veuve X... n'y trouve pas sa place et notre investigation nous fait en outre découvrir, à chaque pas, la preuve d'une simulation trop peu logique pour pouvoir tromper longtemps. Le rôle était trop fatigant pour être soutenu longtemps, et c'est pourquoi la durée de l'épreuve était une condition essentielle de sa certitude.

Cette partie de notre tâche étant accomplie, nous avons pensé qu'il nous restait encore quelque chose à faire pour remplir complètement la mission qui nous avait été confiée. Pour cela, nous avons besoin de connaître la veuve X..., non-seulement dans son présent, mais encore dans son passé. Il nous importait d'assister aux premières manifestations délirantes, d'en saisir l'enchaînement, et de les rattacher ensuite aux données que m'avaient fournies l'observation directe. Le 19 du courant, je sollicitai donc la communication du dossier qui m'a fourni matière aux réflexions ci-après.

OBSERVATION RÉTROSPECTIVE.

Nous constatons d'abord qu'au moment de la mort de J.-P. X..., il n'existe aucun indice propre à faire soupçonner, chez sa femme, une aberration quelconque antérieure ou actuelle. Nous voyons au contraire l'accusée, dégagée de l'influence de tout sentiment affectif, détourner avec adresse les soupçons qui surgissent autour d'elle et même exercer sur ses voisins une sorte d'intimidation, qu'un des témoins explique par les conditions de l'époque que l'on traversait alors. Rien de saillant dans la vie de la veuve X... jusqu'à l'affaire de la poule qui réveille des souvenirs assoupis et met la justice sur la voie d'investigations précises. Dans cette affaire, la veuve X... fait appel à son énergie habituelle ;

elle se défend avec ruse et adresse ; elle menace ceux qui l'accusent, se promet bien de déjouer leurs manœuvres, et fait preuve, en cette circonstance, de la raison la plus libre et de l'intelligence la mieux appropriée aux circonstances. Le 17 février dernier, elle comparait à N... devant M. le juge d'instruction. Les réponses qu'elle fait sont nettes et précises. Il ne s'agit pas ici d'en peser la valeur juridique, mais, dans leur ensemble aussi bien que dans les détails ces réponses sont celles d'un accusé qui se défend et qui comprend nettement la portée de l'accusation. Elle n'a pas oublié les circonstances principales de la mort de son mari, l'état du cadavre quand on l'a rapporté, les détails qui ont précédé le moment de l'inhumation. Quand elle nie, c'est avec précision et sans aucune hésitation. Elle sait ce qu'elle fait, et sa volonté, de tous temps opiniâtre, n'est nullement modifiée par l'interrogatoire qu'elle subit.

Le 20 février, elle comparait de nouveau devant le juge d'instruction, et répond avec la même netteté au sujet des circonstances d'un achat d'arsenic fait à N... dans la pharmacie L... Elle explique les particularités de sa démarche et tient surtout à bien constater qu'elle n'a pas conservé ce poison chez elle. Mais, le 19 mars, la scène change, et, dans un nouvel interrogatoire que lui fait subir M. le juge d'instruction, la première question est la seule à laquelle elle répond nettement. Dans tout le reste de l'interrogatoire, ses souvenirs se sont entièrement effacés, et c'est, comme le fait observer le magistrat instructeur, avec beaucoup de peine qu'on est parvenu à obtenir ces réponses de l'inculpée qui, depuis quelques jours, feint d'être atteinte, ou est atteinte réellement, d'un commencement d'aliénation mentale. Que s'était-il passé du 20 février au 19 mars ? Les charges s'aggravaient, l'information se poursuivait avec activité et, peu après son interrogatoire se manifestaient des excentricités tout à fait inattendues. Elle allait aux distributions en chemise, prononçait des mots sans suite, et cette incohérence ne l'avait pas empêchée de comprendre les questions du juge et de les éluder adroitement. Alors comme depuis à M..., la manifestation délirante est loin d'être conséquente avec elle-même. Un jour, elle veut qu'on retrouve dans un fourneau des pommes de terre qu'elle n'y a pas mises. Une autre fois, elle affecte un cynisme repoussant ; mais tous ces actes incohérents se modifient d'un jour à l'autre et ne donnent par conséquent aucun caractère tranché au délire dont ils doivent être l'expression. M. le docteur B..., consulté sur la signification de ces manifestations diverses, ne s'y trompait pas dès le premier moment, et l'examen auquel il se livra ne lui permet pas d'admettre l'aliénation mentale. Il résulte même de la lettre écrite par ce confrère, le 26 avril, que cette femme, dont le regard n'a pas cessé d'être intelligent, s'est soustraite avec soin à toute investigation approfondie, a

éludé toute conversation et s'est dérobée aux regards après chaque acte excentrique. Cette opinion de notre confrère de N..., émise avec réserve, acquiert une grande importance par suite des faits ultérieurement observés. De quelque manière qu'elle ait amené la simulation, il ressort qu'elle a voulu exploiter à son profit l'émotion naturelle qu'elle a dû éprouver, lorsqu'elle a vu l'instruction prendre cette tournure. Elle a monté ses allures au niveau des circonstances, mais elle ignorait ce qu'il fallait faire et surtout ne pouvait pas persister dans des manifestations qui n'étaient ni préparées, ni soutenues par un élément pathologique réel.

Deuxième déduction.

Il résulte encore des renseignements commémoratifs analysés ci-dessus que la veuve N... n'a montré, soit avant, soit après la mort de son mari, aucun signe d'aliénation mentale. Avare et égoïste, elle s'est livrée avec passion au désir d'acquérir et, dirigeant vers ce but toute son activité et toute son intelligence, elle est devenue de plus en plus réfractaire aux sentiments affectifs. Il ne devait donc exister chez elle aucune de ces prédispositions que peut développer le remords ou la contrainte. Aussi, quand on voit se manifester les premiers actes excentriques, ils ne sont accompagnés d'aucune modification pathologique appréciable et, comme je l'ai observé moi-même à M..., ils se contredisent d'un instant à l'autre.

La simulation dont nous avons acquis la preuve pendant le séjour de l'inculpée dans cet asile, n'est que la continuation de celle qui a été tentée à N.... Aussi appliquons-nous à cette dernière les mêmes réflexions sous le rapport du diagnostic.

Conclusion.

La discussion des faits observés la fait naturellement pressentir. La nommée D..., veuve X... n'a pas été atteinte d'aliénation mentale, et l'observation actuelle nous démontre qu'elle n'est nullement atteinte de cette maladie.

Rien ne s'oppose donc, de ce côté, à ce qu'elle supporte les débats auxquels doit donner lieu l'accusation dirigée contre elle.

Maréville, 24 juillet 1858.

CHAPITRE V

LES « FAUSSES EMPOISONNEUSES »

Au moment où elles sont arrêtées, beaucoup d'empoisonneuses ont déjà commis plusieurs crimes ; sans la répétition de l'acte qui amène sa découverte les premiers empoisonnements seraient donc restés impunis et il est vraisemblable que, même de nos jours, beaucoup d'empoisonnements restent inaperçus.

Il n'en est pas moins vrai cependant que de nombreuses accusations d'empoisonnement se produisent sans preuve suffisante et que le public leur accorde presque toujours créance avec un minimum de critique. « Répétons souvent des vérités utiles, dit Voltaire (1), il y a toujours eu moins d'empoisonnements qu'on ne l'a dit. » Le caractère mystérieux et particulièrement terrifiant de ce crime, fait de lui la cause de toutes les morts subites et inexplicables. « La suspicion d'un empoisonnement, écrit M. Brouardel, surgit dans l'esprit des parents, des témoins et du peuple dans deux circonstances que l'expert ne doit jamais oublier, d'abord quand il s'agit d'un personnage connu, d'un *grand de la terre*, qui a des partisans dont cette mort déconcerte les projets et les ambitions... La seconde circonstance qui éveille l'attention et la suspicion est la soudaineté, l'imprévu de la maladie et la rapidité de la mort (2). »

Pendant toutes les épidémies, les morts qui se produisent sont généralement mises sur le compte du fléau. Il en fut de

(1) VOLTAIRE. *Dictionnaire philosophique*. Art. : Empoisonnement.

(2) P. BROUARDEL. *Les empoisonnements criminels et accidentels*. Paris, 1902, p. 28.

même pendant les épidémies d'empoisonnement dont il a déjà été parlé. Ces épidémies inspirent un sentiment de crainte d'autant plus fort qu'il est partagé par une majorité et que les moyens de se protéger sont très limités. A force de craindre le poison, le public s'habitue à le voir partout et à s'emparer dans tous les cas de cette explication facile et qui flatte sa perspicacité.

Ce sentiment de terreur s'exaspère à mesure qu'il est partagé par un plus grand nombre de gens et est susceptible d'entraîner des réactions aussi vives que spontanées qui font accepter au public, sans le contrôle de la réflexion, les accusations les plus soudaines. « Il n'y a pas d'individu aussi sujet à *s'emballer* qu'une foule, même composée de gens assez froids (1) », et cela est d'autant plus vrai que le motif de cet « emballement » est la peur qui annihile tous les moyens de contrôle de l'individu. Dans ces réactions des foules « le rôle prépondérant, sinon dans l'inspiration du moins dans l'exécution, est d'ailleurs joué par les faibles ou pour mieux dire par les plus excitables et les plus impulsifs : les déséquilibrés et les femmes » ainsi que l'ont noté MM. Pitres et Régis pour les crimes des foules (2).

Cette crainte des poisons a laissé de nombreuses traces dans l'histoire et il est facile d'en donner des exemples. Si l'on en croit Soumet et Belmontet, Agrippine elle-même se méfiait.

L'usage des poisons la rend invulnérable,
Et depuis vos discords, empruntant mes secours,
Des filtres prévoyans ont assuré ses jours (3).

dit Locuste à Néron.

Tristan, dans la « Mort de Sénèque », met les vers suivants dans la bouche de Néron :

Sabine, à l'entreprendre on a perdu ses peines
Il n'éteint sa soif qu'au courant des fontaines
Et, depuis quelque temps, pour apaiser sa faim,
Ne mange que des fruits qu'il cueille de sa main (4).

(1) G. TARDE. *Etudes pénales et sociales* (Bibl. de Criminologie). Paris, 1892, p. 299.

(2) PITRES et RÉGIS. *Obsessions et impulsions*. Paris, 1902.

(3) A. SOUMET et BELMONTET. *Une fête de Néron*. Acte II, scène IV.

(4) TRISTAN. *La mort de Sénèque*, 1645.

On sait d'ailleurs que cette précaution n'avait pas suffi à protéger Auguste de l'ambition de Livie.

Ces craintes étaient d'ailleurs justifiées : d'autres le furent beaucoup moins. On sait qu'Henri IV se rendait lui-même à la Seine, dont l'eau était à cette époque potable, et regagnait ensuite ses appartements du Louvre, emportant avec lui l'eau qu'il devait boire à son repas. Au moyen âge, d'ailleurs, la peur du poison que Des Essarts appelle « le vrai fléau des Princes » était telle que les grands seigneurs faisaient sur leurs échansons l'épreuve des aliments et des boissons qui leur étaient servis. La poudre d'émeraude, la thériaque, l'électuaire de Mithridate, contrepoisons très renommés étaient d'un emploi préventif courant (1). Ambroise Paré raconte que sur l'ordre de Charles IX on fit sur un condamné l'essai d'une pierre appelée *Bezahar* « propre contre tous venins ». Le malheureux condamné mourut misérablement, criant « qu'il luy eust mieux vallu estre mort à la potence (2) ».

Dans ses mémoires, le chancelier Pasquier nous met au courant des craintes d'empoisonnement auxquelles était en proie Napoléon I^{er} (3).

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XXVIII

« Peu de temps après le traité de Campo-Formio, alors que la gloire du général Bonaparte commençait à poindre et que le vainqueur de l'Italie était reçu avec enthousiasme par le peuple, avec une feinte reconnaissance par le Directoire, les soupçons d'empoisonnement commencèrent à hanter son esprit ; en effet, au diner que les Directeurs donnèrent en son honneur au Luxembourg, le général Bonaparte n'osa toucher presque à aucun plat « pensant que cette abstinence lui était imposée en présence des dangers dont il croyait sa vie menacée ». Quelques pages plus loin, le chancelier Pasquier insinue que c'est la crainte de ce danger qui lui fit désirer de s'éloigner d'un gouvernement

(1) G. GUÉRIN. *Poisons et Empoisonnements*. Leçon inaugurale. Nancy, 1902.

(2) *Œuvres* d'Ambroise PARÉ. Sixiesme édition. Paris, 1607, p. 787.

(3) Raoul SAUTTER (*Étude sur le crime d'empoisonnement*. Thèse pour le Doctorat en Droit. Paris, 1896) emprunte les deux anecdotes qu'on va lire à l'ouvrage si intéressant intitulé : *Mémoires du chancelier Pasquier*, t. I, p. 133.

qu'il croyait capable de tout et d'entreprendre au loin la campagne d'Égypte.

Passons maintenant en 1813 (1). L'empereur, aussitôt après la bataille de Dresde, avait envoyé l'ordre au général Vandamme, de s'emparer du défilé, dont le corps sous son commandement se trouvait peu éloigné. Lui-même, le surlendemain, partit pour se mettre à la tête de sa garde et de la meilleure partie de ses troupes qu'il avait déjà fait avancer dans la même direction. Il était certain, après trois jours de marche, d'arriver dans les plaines de Bohême, recueillir les fruits de sa dernière victoire ; on ne voit guère, en effet, ce qui aurait pu l'en empêcher...

Aussi mon étonnement fut-il très grand dit M. Daru, le ministre, secrétaire d'État, de voir bientôt tout le quartier général opérant un mouvement rétrograde et d'apercevoir Napoléon reprenant la route de Dresde... Le surlendemain matin, j'eus l'explication de ce changement de plan qui fut fatal au général Vandamme : comme je me présentais devant l'empereur et comme je manifestais la surprise que m'avait causée ce changement de résolution, l'empereur m'expliqua que, la veille, il avait été surpris dans sa marche par des douleurs d'estomac si violentes qu'il lui avait été impossible d'aller plus loin et qu'il avait été obligé de se faire ramener en arrière.

Cela n'était cependant, ajouta-t-il, qu'une indisposition causée par un malheureux ragoût dans lequel on avait mis de l'ail que je ne puis supporter ; mais j'avais lieu de craindre que ce mal ne fût beaucoup plus grave. « Dans le fait, il s'était cru empoisonné ; c'était une crainte qu'il concevait assez facilement. » Et voilà, ajouta-t-il, à quoi tiennent les grands événements ! Ceci sera peut-être irréparable.

A cette crainte des poisons succèdent le plus souvent des représailles terribles ; il n'y a alors plus de mort sans poison et, au moment où siégeait la Chambre Ardente, après avoir frissonné à la pensée du poison, on trembla, dit Albert Sorel, à l'idée du soupçon, de la lettre de cachet, de l'arrivée des exempts (2).

Les exemples historiques ne manquent pas et, si la foule est disposée à accepter d'emblée l'hypothèse de ce crime sans en contrôler l'existence, elle accepte avec plus de facilité encore d'attribuer à une empoisonneuse dont la culpabilité a été démon-

(1) *Mémoires du chancelier PASQUIER*, t. II, p. 85.

(2) ALBERT SOREL. Préface de « *Le Drame des Poisons* » de M. FR. FUNCK-BRENTANO, p. XIV.

trée tous les crimes ou toutes les morts subites qui ont pu se produire dans son entourage. « Parce qu'il y a eu deux ou trois soupers fameux où les Borgia ont empoisonné, avec de fort bon vin, quelques-uns de leurs meilleurs amis, ce n'est pas une raison pour ne plus souper du tout, s'écrie Maffio. Ce n'est pas une raison pour voir toujours du poison dans l'admirable vin de Syracuse (1). »

C'est ainsi qu'Henri Estienne, en son libelle, ne craint pas d'accuser Catherine de Médicis d'avoir empoisonné Jeanne d'Albret, reine de Navarre.

« Pourtant a-t-elle recours à maistre René son empoisonneur à gages, qui, en vendant des senteurs et colets parfumez à la Roine de Navarre, trouva moyen de l'empoisonner de telle sorte que peu de jours après elle en mourut, dont depuis il s'est osé vanter, jusques à dire qu'il avoit encore le cas tout prest pour deux ou trois autres qui ne s'en desfroyent pas (2). »

Voici ce que disent à ce sujet Pierre Matthieu et Secousse. Il semble que Jeanne de Navarre ait succombé à une syncope au cours d'une tuberculose pulmonaire ancienne.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XXIX

Mort de Jeanne d'Albret, Roine de Navarre, le 9 juin 1572, l'an 44 de son âge, le 6 de sa maladie entre huit et neuf heures du matin.

La Roine de Navarre vint à Paris pour donner ordre à l'appareil des nocces de son Fils, mais elle y devint malade au commencement du mois de Juin, et mourut le sixiesme jour de sa maladie. Le Roy tesmoigna beaucoup de douleur de ceste mort, il en porta le deuil, et comanda que le corps fût ouvert pour sçavoir la cause de sa mort, on trouva que *de longue main* ses poumons estoient ulcérés, que le travail et les grandes chaleurs avoient allumé une fièvre continuee, mais plusieurs ont cru que le mal estoit au cerveau et qu'elle avoit esté empoisonné en une paire de gans parfumés (3).

(1) Victor HUGO. *Lucrèce Borgia*. Acte II, 2^e partie, scène II. Maffio.

(2) HENRY ESTIENNE. *Discours merveilleux de la vie, actions et déportemens de Catherine de Médicis, Roine Mère*, 3^e édit., 1578, p. LI.

(3) PIERRE MATTHIEU. *Histoire de France*. Paris, 1634, t. I, p. 339.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XXX

Quant est de la mort de madame la royne de Navarre (que Dieu absolve) dont le dit Pierre a été interrogé par MM. du Conseil disans que elle fu empoisonnée dist le dit Pierre que quant elle mouru il étoit à Bernay, et ne fu oncques si troublé, si émerveillié ne si dolent de mort de personne, comme il fu de la siene et ne tient pas qu'elle mourust de poisons : car on tenoit à Évreux où elle mouru, que ce avoit esté parce que elle avoit esté mal gardée en son baing auquel elle mourust; et le scevent Madame de Foix, la dame de Saquainville, et Katherine de Bautellu, Margot de Germonville et autres femmes estant pour lors avecques lui et si peut-être sceu pas Simon le Lombard, apothicaire d'Évreux qui l'eviscera et vit tout ce qu'elle avoit dedans le corps. Et aussi il est tout certain que tantost après la mort d'elle, furent assemblez au chastel d'Évreux l'évesque d'Avranches, madame de Foix, madame de Saquainville, et plusieurs du conseil du dit roi de Navarre, toutes les damoiselles et femmes de chambre, et furent prises les femmes par serment qu'elles diroient la vérité. Si fu récit tout au long par la bouche de Margot de Germonville tout le procès et la manière de la mort, et par ce fu trouvé qu'elle étoit morte de faiblesse de cuer et à ce s'accordèrent toutes les autres femmes (1).

Citons encore ce que rapporte Voltaire à propos de la mort de Louis de Bavière que l'on a prétendu avoir été empoisonné par une duchesse d'Autriche (2).

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XXXI

Louis de Bavière meurt d'apoplexie le 21 octobre auprès d'Augsbourg. Des auteurs disent qu'il fut empoisonné par une duchesse d'Autriche. Le prêtre André et d'autres prétendent que cette duchesse d'Autriche est la même qu'on appelait la *Grande Bouche*; mais le prêtre André ne fait pas réflexion que Marguerite la Grande Bouche est la même qui avait quitté son mari pour le fils de l'Empereur. Il fallait que les historiens de ce temps-là eussent une grande haine pour les princes :

(1) SECOUSSE. *Mémoires sur Charles II le Mauvais*. Paris, 1755, cité par CABANÈS. *Les Morts Mystérieuses de l'Histoire*. Paris, 1901, p. 95.

(2) VOLTAIRE. *Annales de l'Empire depuis Charlemagne, Louis V de Bavière*.

ils les font presque tous empoisonner. Un Hoesemius s'exprime ainsi : « L'empereur bavarois, le damné, meurt d'un poison donné par la duchesse d'Ostrogothie ou d'Autriche, femme du duc Albert. » Struvius dit qu'on prétend qu'il fut empoisonné par une duchesse d'Autriche nommée Anne. Voilà donc trois prétendues duchesses d'Autriche différentes accusées de cette mort, sans la moindre apparence. C'est ainsi qu'on écrivait l'histoire. On croirait, en lisant le P. Banc, que Louis de Bavière fut empoisonné par une quatrième princesse nommée Maultasch; mais c'est qu'en allemand Maultasch signifie *grande bouche* ou *bouche difforme*, et cette princesse est précisément cette Marguerite, bru de l'empereur.

Lorsque, dans la nuit du 29 au 30 juin 1670, survint brusquement la mort de Madame, l'opinion commune fut qu'Henriette d'Angleterre venait d'être empoisonnée. A Londres, on criait dans les rues « A bas les Français ! » et l'ambassade de France dut être protégée contre la foule. On accusa les Hollandais, on accusa Monsieur, on accusa le chevalier de Lorraine. La mort inattendue, mystérieuse, de cette princesse de vingt-six ans était bien faite pour inspirer ces soupçons. De nombreuses études ont été faites sur ce sujet et Welckenaer, Paul Lacroix, Fr. Ravaisson, M. Loir ont conclu fermement à l'empoisonnement : Legué (1) conclut à l'empoisonnement par le sublimé.

Reprenant cette étude après Littré (2), Landouzy et avec l'aide de M. le Professeur Brouardel et de M. Paul Le Gendre, Frantz Funck-Brentano (3) démontre que « Madame succomba à une péritonite suraiguë, conséquence inévitable et immédiate d'une perforation, par ulcère simple, de l'estomac. » Cabanès (4) souscrit à cette opinion et Laignel-Lavastine (5), dans un article récent, repoussant également l'empoisonnement, est d'avis que Madame « est morte de péritonite appendiculaire ».

(1) G. LEGUÉ. *Médecins et Empoisonneurs au XVII^e siècle*. Paris, 1896.

(2) LITTRÉ. *Médecine et Médecins*. Paris, 1872, p. 429, 474.

(3) FR. FUNCK-BRENTANO. La mort de Madame, in *Revue encyclopédique*, du 25 septembre 1897.

(4) CABANÈS. *Revue hebdomadaire*, du 1^{er} juillet 1899, p. 91, 119.

(5) M. LAIGNEL-LAVASTINE. Madame est morte d'appendicite. *La Presse médicale*, n° du 10 décembre 1904.

De même, en 1689, la mort de la Reine d'Espagne, fille de Madame, Henriette d'Angleterre, fut attribuée à un empoisonnement, de même encore la mort de M^{lle} de Fontanges. La duchesse de Berry fut accusée de la mort de la duchesse de Bourgogne que l'on disait son ennemie. Il en est ainsi de toutes les morts que l'on ne peut expliquer (1).

Il n'était donc pas inutile de rappeler ici la circonspection avec laquelle on doit accueillir les accusations d'empoisonnement. Après des crimes retentissants, des aliénés en butte à des persécutions aussi diverses qu'imaginaires peuvent ainsi faire partager à leur entourage leurs craintes et leurs accusations en apparence logiques et vraisemblables mais dont l'enquête et l'expertise démontrent la fausseté.

Parmi ces fausses empoisonneuses, on peut ranger encore le cas suivant.

PIÈCE JUSTIFICATIVE N° XXXII

Toxicophobie, par le D^r Kelp.

Nous traduisons ainsi le mot *Giftangst*, qui signifie proprement « angoisse de poison » et que l'auteur applique au cas d'une jeune dame de 30 ans, laquelle, lucide d'ailleurs, est constamment obsédée de l'idée, non pas qu'on veut l'empoisonner, mais au contraire que c'est elle qui, bien involontairement, fait du mal aux autres personnes par le poison. Elle est persuadée qu'elle a du poison sur elle, qu'il suffit aux autres de la toucher pour se rendre malade : voit-elle un verre, une tasse, un vase quelconque, elle tremble de crainte que par elle il n'y tombe du poison, etc. Cette dame est d'une famille d'héréditaires ; la mère était hystérique, le frère épileptique, la grand-mère maternelle aliénée, le grand-père ivrogne.

Irren-Freund, 1871. Analyse par le D^r Châtelain.

Citons pour terminer le cas de cette fausse empoisonneuse dont parle M. Goron (3) et qui dut à des circonstances tout à

(1) « Voir le poison jusque dans le bois de lit d'un grand personnage, ce n'est plus de la critique historique, c'est de l'obsession morbide. » (CABANÈS.)

(2) *Annales médico-psychologiques*, 1873, t. I, p. 334.

(3) *Mémoires de M. Goron*, ancien chef de la sûreté, t. II. A travers le crime.

fait indépendantes d'elle-même de n'avoir pas été une empoisonneuse véritable. Son amant, cédant à ses instances, accepta de l'aider à empoisonner son mari et lui remit pour cela des paquets d'une poudre blanche qu'elle mêlait consciencieusement à sa boisson. Un échange de lettres très compromettant eut lieu entre les deux complices : ces lettres tombèrent entre les mains de la police et tous deux furent mis sous les verrous. Interrogé, l'amant avoua que, pour conserver sa maîtresse, il avait feint de seconder ses projets et qu'en réalité la poudre blanche était... du bicarbonate de soude. Le fait fut reconnu exact ; les inculpés furent relâchés, mais la fausse empoisonneuse, bafouée, ne pardonna jamais à son amant cette trahison et on ne sait si elle fut plus contente d'être mise en liberté qu'humiliée d'avoir été ainsi jouée par celui en qui elle avait mis toute sa confiance.

TROISIÈME PARTIE

CONSIDÉRATIONS MEDICO-LÉGALES

« Je repousse avec indignation, comme une imputation calomnieuse lancée sans le moindre fondement, l'intention que l'on prête si facilement aux médecins de vouloir trouver partout des signes de folie, de chercher par leurs doctrines à excuser le crime et à protéger les plus grands scélérats. Nous comprenons mieux qu'on ne pense nos devoirs sociaux, nous savons que la société doit être protégée et nous voulons que la loi attaque dans toute sa sévérité l'homme qui, dans la plénitude de son libre arbitre, est devenu coupable et criminel (1) », écrivait Aubanel en 1849.

L'irresponsabilité des aliénés est maintenant admise par tous. La notion de vindicte sociale a été remplacée par les notions de protection sociale et de prophylaxie sociale, et les magistrats, plus soucieux de protéger la société que de la venger, jugeant moins le fait du crime que le criminel, confient de plus en plus souvent à des experts aliénistes l'examen mental des inculpés. Tandis qu'il appartient au jury de déclarer si l'accusé est ou non coupable de l'acte qui lui est reproché, c'est à l'expert de dire s'il est responsable de cet acte.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter de la responsabilité. Pour

(1) AUBANEL. Mémoire médico-légal sur un cas de folie homicide méconnue par les Assises du Var. *Annales médico-psychologiques*, 1849, p. 82.

Grasset (1), il est indispensable lorsqu'on étudie cette question de distinguer le problème philosophique et le problème physiopathologique de la responsabilité. Quelles que soient les opinions de l'expert sur ce sujet, qu'il soit matérialiste ou spiritualiste, partisan du déterminisme ou du libre arbitre, il peut arriver « à concevoir une responsabilité médicale, qui n'est pas la responsabilité morale des philosophes, qui s'appuie sur un fondement plus solide, n'est pas sujette aux mêmes fluctuations et discussions, et, en tous cas, lui suffit, à lui médecin, pour lui permettre de remplir son rôle d'expert. » Tous les deux en effet, spiritualiste et matérialiste admettent dans l'acte le rôle du système nerveux, rôle important et indispensable même pour ceux qui admettent l'existence d'un principe immatériel. Ce que le médecin doit examiner, c'est le *rôle du système nerveux dans la volition et dans l'acte* : « Il peut et doit donc analyser et apprécier la responsabilité du sujet, absolument de la même manière, qu'il soit matérialiste ou spiritualiste. »

Tel est, pour Grasset, le problème physiopathologique de la responsabilité, et l'individu responsable, au point de vue biologique et médical est celui qui a des centres nerveux sains, en état de juger sainement la valeur comparée des divers mobiles et motifs.

Au nombre des empoisonneuses se trouvent, nous l'avons vu, quelques *mélancoliques*. Il convient, à leur sujet, de se rappeler que : « Si la société a le droit et le devoir de se protéger contre les entraînements aveugles d'un être insensé, elle ne saurait le punir. *Satis ipso furore punitur*, telle est la seule sentence à rendre à son égard, car c'est la seule qui soit humaine et logique (2). » L'état mental des mélancoliques entraîne leur irresponsabilité, et l'internement précoce des malades éviterait de semblables réactions.

(1) J. GRASSET. Le problème physiopathologique de la responsabilité. *Journal de psychologie*, mars-avril 1905.

(2) PAUL GARNIER. *L'Internement des aliénés*. Paris, 1898.

Certaines empoisonneuses sont des *dégénérées hystériques* et tous les auteurs ne sont pas d'accord, en apparence, sur la responsabilité qu'il convient d'attribuer à ces malades : il n'y a d'ailleurs là qu'une apparence. « L'hystérie, élevée à une haute puissance, entraîne une atténuation de culpabilité », écrivait en 1860 Legrand du Saulle (1), et plus tard « parmi les hystériques, disait-il, les unes sont responsables, les autres et c'est peut-être le plus grand nombre, partiellement responsables : quelques unes, mais quelques-unes seulement, tout à fait irresponsables (2) ».

Rappelons ici que Marie Jeanneret fut déclarée irresponsable par M. Châtelain. La responsabilité de Rachel Galtié fut déclarée atténuée par les experts et M. Rémond, cité par la défense, vint déclarer l'accusée irresponsable. M. Morache, dans un livre récent (3), conclut que, si l'acte a été commis par un sujet notoirement hystérique, l'expert doit admettre sa non-responsabilité, mais, ajoute-t-il « la doctrine de la responsabilité atténuée, doctrine commode assurément, reste comme une porte qui permet à l'expert indécis de se dérober ».

La Société générale des Prisons a organisé une vaste enquête sur la question de la responsabilité atténuée. Cette responsabilité atténuée, définie par Thierry (4) : « un terme conventionnel servant à désigner une catégorie de gens suspects au point de vue mental qu'on ne saurait classer parmi les irresponsables totaux », n'est pas reconnue par notre législation pénale actuelle.

Suivant M. Legrain, cette conception d'une responsabilité atténuée n'est qu'une façon commode de déguiser notre ignorance ; c'est une formule de convention qui a permis jusqu'alors

(1) LEGRAND DU SAULLE. *Étude médico-légale sur l'hystérie et sur le degré de responsabilité des hystériques et des aliénés devant la loi. Annales médico-psychologiques*, 1860, p. 95.

(2) LEGRAND DU SAULLE. *Les hystériques*. Paris, 1883, p. 491.

(3) G. MORACHE. *La Responsabilité, étude de socio-biologie et de médecine légale*. Paris, 1906, p. 180.

(4) HENRY THIERRY. *De la Responsabilité atténuée. Étude médico-légale*. Thèse, Paris, 1891, p. 283.

de concilier les exigences de la défense de certains anormaux avec les exigences du code, mais c'est une thèse de transition qui n'a rien de scientifique et est loin de donner satisfaction à l'esprit.

Cette notion de responsabilité limitée ou atténuée, dit le Professeur Garraud, est née de la perplexité des experts qui, lorsqu'ils ont affaire à un individu à état mental suspect, se trouvent en présence de ce dilemme : s'ils concluent à la démence de l'accusé, c'est l'acquittement ; s'ils concluent en sens contraire, c'est quelquefois la condamnation à mort. Il s'agit donc là d'une demi-mesure, résultant d'une lacune de notre législation. Et M. Garraud conclut : « Voilà, à mon avis, comment se pose le problème. Il ne s'agit donc pas d'atténuer ou de limiter la responsabilité, d'adapter les circonstances atténuantes à une situation pour laquelle elles n'ont pas été faites. Il s'agit de reconnaître, avec les aliénistes, qu'il existe, parmi ceux qui commettent des délits, des détraqués, épileptiques, hystériques, neurasthéniques, alcooliques. Le code pénal ne s'est pas occupé d'eux ; et cependant, sous l'influence de causes que je n'ai pas à rappeler, leur situation, qui n'a pas été réglée, devient de plus en plus inquiétante. Constatons la lacune : demandons qu'elle soit comblée. » Et M. Leredu, avocat à la Cour de Paris, rapporteur de la question, définit les délinquants à responsabilité limitée comme « une variété de criminels nécessitant un traitement spécial (1) ». Toute la question est là : il faut ainsi que le disait Henry Thierry (2), et tout le monde est d'accord sur ce sujet, accroître la liberté du jury en créant une solution intermédiaire, correspondant aux responsables avec atténuation. Gilbert Ballet, en 1895, concluait qu'il serait nécessaire d'avoir un ou des établissements intermédiaires à la prison et à l'asile, pour y interner, par jugement, les fous moraux et

(1) Voir Étienne MARTIN. La question de la Responsabilité atténuée devant la Société générale des Prisons. *Archives d'Anthropologie criminelle et de Criminologie*, 45 août-15 septembre 1905.

(2) Henry THIERRY. *De la Responsabilité atténuée. Étude médico-légale*. Thèse, Paris, 1891.

certains autres délinquants criminels dont la responsabilité, en justice, est considérée comme limitée (1). De même, M. Sérieux prévoit « des établissements spéciaux pour soigner et surveiller ces délinquants anormaux qui, ne relevant ni de la prison, ni de l'hôpital pour le traitement des psychoses, avaient jusque-là été l'objet de cette demi-mesure de la responsabilité atténuée qui ne donne satisfaction à personne et constitue un danger pour la Société (2) ».

Quelles sont en effet les solutions de ce problème ? Les sentiments de justice et de pitié que l'on doit avoir envers les infirmes psychiques s'opposent à laisser admettre par l'expert leur responsabilité entière qui aboutirait à la condamnation à mort ou à la détention perpétuelle.

L'irresponsabilité aboutit à l'acquittement et à l'envoi à l'asile de ces anormaux qui viennent jeter le trouble et semer le désordre dans les établissements destinés au traitement des malades. Ces dégénérés malfaisants ne sont pas des malades ; ce sont, dit M. Sérieux, des « infirmes » et leur place n'est nullement à l'asile. Autrefois, dit Colin, les aliénés étaient mêlés aux criminels dans les maisons de force ; aujourd'hui, ce sont des criminels qui viennent prendre place au milieu des aliénés. D'ailleurs, à l'asile, ils ne présenteront aucun trouble et, en l'état de choses actuel, pourront, au bout d'un temps donné, obtenir leur sortie. Or « la pitié pour le criminel ne doit pas faire négliger à la société le soin de sa défense (3) », il convient de se rappeler la phrase de Nanette Schornleben : « je n'aurais jamais pu résister à la tentation d'empoisonner encore » ; il convient de se rappeler que la plupart des empoisonneuses ont commis, non un seul de ces crimes, mais plusieurs, et qu'elles sont une menace continuelle pour la société (4). En outre, une telle impunité ne serait pas sans danger.

(1) GILBERT BALLEZ. Les aliénés criminels et les mesures à prendre contre les délinquants irresponsables. *La Médecine moderne*, 27 juillet 1895.

(2) PAUL SÉRIEX. Les asiles spéciaux pour les condamnés aliénés et les psychopathes dangereux. *Revue de psychiatrie*, juillet 1905.

(3) PAUL GARNIER. *Internement des aliénés*. Paris, 1898.

(4) « Non, pas d'indulgence pour les empoisonneuses, parce qu'elles sont patientes

La responsabilité atténuée aboutit actuellement à atténuer la répression et ce procédé, dit M. Garraud, est aussi déplorable pour celui qui paraît en bénéficier qu'il est dangereux pour la sécurité et la moralité des autres. Ces délinquants, « marqués qu'ils sont du sceau pathologique (1) », ne peuvent être confondus avec des criminels vulgaires. Pourquoi appliquer à ces anormaux, à ces infirmes, des peines afflictives et infamantes qui aboutissent à des demi-mesures dangereuses ? Car, à l'expiration de la peine, sera rejeté sans contrôle, dans la société « un malheureux qui, à sa déséquilibration mentale, joindra désormais la soif de la vengeance, avec plus d'aptitude au crime, grâce aux enseignements de ses co-détenus (2) », grâce aussi pourrait-on ajouter, à sa réceptivité spéciale pour les suggestions amORAles et l'enseignement du vice. Il faut simplement pour ces dégénérés, que les uns déclarent irresponsables et dont les autres déclarent la responsabilité atténuée, « un asile spécial, où la discipline soit plus ferme, où le travail soit imposé à tous, et d'où les pensionnaires reconnus dangereux pour leurs concitoyens ne puissent sortir avec la même facilité qu'aujourd'hui (3) ». Il faut concilier la protection sociale avec les sentiments de justice et de pitié que l'on doit avoir envers ces « infirmes » qui doivent désormais être mis hors d'état de nuire. Sous prétexte que ce sont des malades, faudrait-il donc les laisser en paix commettre des crimes ?

En l'état actuel des choses, disaient Colin et Vigouroux, au Congrès de Toulouse (1897), la Société n'est pas suffisamment

dans le mal, persévérantes dans la cruauté, parce que la vue des souffrances qu'elles infligent ne les désarme pas, parce qu'elles se penchent masquées de tendresse, les gueuses, sur les lits où ceux qu'elles torturent hurlent, les entrailles brûlées, en baisant les mains, les petites mains blanches qui remontent la couverture — et versent le poison !... »

[M^{me} SÉVERINE. A propos de l'empoisonneuse d'Aïn-Fezza — cit. par le D^r Émile LAURENT. *L'Année criminelle*, 1891, p. 247.]

(1) GILBERT BALLEZ. Les aliénés criminels et les mesures à prendre contre les délinquants irresponsables. *La Médecine moderne*, 27 juillet 1893.

(2) Charles GRYOT. *Variations de l'état mental et Responsabilité*. Thèse, Bordeaux, 1896, p. 356.

(3) TOULOUSE. *Les causes de la folie*, 1896.

défendue contre les aliénés criminels. « La raison crie bien haut : au-dessus de la liberté d'un être reconnu dangereux, il y a le principe de la sécurité sociale : l'asile de sûreté s'impose (1). »

Brierre de Boismont (2), en 1846, demandait déjà l'établissement de ces asiles de sûreté pour aliénés criminels et psychopathes dangereux. En 1853, Legrand du Saulle reprenait la question à la Société Médico-psychologique. En Angleterre, en 1863, était fondé dans ce but l'asile de Broadmoor, asile pour 563 aliénés, 413 hommes et 150 femmes. « L'esprit de la loi anglaise sur ces « aliénés est celui-ci : »

« *Dans tous les cas où une personne est accusée de trahison, de meurtre ou de félonie, s'il est prouvé que cette personne était aliénée au moment où le crime a été commis, et si elle est acquittée, le jury déclarera qu'elle est acquittée pour cause d'aliénation mentale, et comme conséquence de ce verdict, la Cour ordonnera que cette personne soit retenue sous une étroite surveillance dans tel lieu et de telle manière qu'il semblera bon à la Cour jusqu'à ce que Sa Majesté ait fait connaître son bon plaisir.* »

« *Les mêmes mesures sont applicables à toute personne inculpée de quelque crime que ce soit, et reconnue aliénée, soit au moment de la mise en accusation, soit au cours du procès.* »

« Voici comment il faut entendre le : sera retenu sous le bon plaisir de sa majesté ; leur séquestration, d'après les règlements actuels, peut ne pas être indéfiniment prolongée, mais il faut pour leur sortie la réunion de deux éléments : l'avis du médecin qui détermine l'état mental du sujet, l'avis du ministre de l'intérieur qui affirme la nature de l'« offense » qui a été commise (3). »

La Société de Législation comparée en 1872, la Société de

(1) Paul GARNIER. *Internement des aliénés*. Paris, 1898.

(2) BRIERRE DE BOISMONT. De la nécessité de créer un établissement spécial pour les aliénés vagabonds et criminels. *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, avril 1846, p. 396.

(3) Camille ALLAMAN. *Des aliénés criminels*. Thèse, Paris, 1891, p. 11, 12.

Médecine Légale en 1877, le Congrès de Médecine Mentale de 1878, la Société générale des Prisons en 1881 conclurent à la création d'un asile pour aliénés criminels. En 1881-1882 Motet reprit à la Société Médico-psychologique cette question sur laquelle Blanche lut un rapport à l'Académie de Médecine le 22 janvier 1884 (1). M. Bonnet s'en fit le défenseur au Congrès de Médecine Mentale de Paris en 1887.

M. Ballet, en 1895, déclarait qu'il n'y a pas lieu de créer des asiles spéciaux pour les aliénés dits criminels mais ajoutait, nous l'avons vu, qu'il était nécessaire d'établir des établissements intermédiaires à la prison et à l'asile pour y interner par jugement les fous moraux et certains autres délinquants ou criminels dont la responsabilité en justice est considérée comme atténuée.

Ces asiles de sûreté, ainsi que les nomment P. Garnier en 1896, Taty en 1899, seraient avant tout des asiles fermés où le travail « serait obligatoire afin de dédommager dans une certaine mesure la société des sacrifices qu'elle serait obligée de s'imposer ».

La séquestration serait ordonnée par la magistrature sur l'avis d'une commission médicale. En principe, elle serait définitive, mais on pourrait tenter des sorties à titre d'essai, sorties révoquées et conditionnelles, accordées par l'autorité judiciaire sur la demande ou après avis favorable du médecin en chef. Les sujets pourraient d'ailleurs être avertis à la sortie de l'asile de la surveillance que l'on continuerait à exercer sur eux.

Entre la prison et l'asile serait ainsi un moyen terme destiné à ces anormaux, à responsabilité douteuse, sans cesse ballottés d'ailleurs de la prison à l'asile et qui, « surnuméraires permanents de l'aliénation, restent sur la frontière de la raison et de la folie (2) ».

(1) BLANCHE. Rapport sur les projets de réforme de la loi de 1838, lu à l'Académie de médecine, le 22 janvier 1884.

(2) LEGRAND DU SAULLE. *Les Hystériques*, p. 332.

CONCLUSIONS

L'empoisonnement criminel est surtout commis par des femmes. L'étude historique et médico-légale des empoisonneuses montre qu'un certain nombre de ces criminelles sont des dégénérées hystériques et qu'il existe un rapport manifeste entre la mentalité de ces déséquilibrées et la psychologie du crime d'empoisonnement. Le poison est l'arme de choix de l'hystérique qui tue.

Les hystériques homicides sont toujours des dégénérées. Outre les accidents névropathiques ordinairement groupés sous le nom d'hystérie, on constate en effet, chez ces criminelles, l'existence de tares psychiques indépendantes de l'hystérie et portant surtout sur la sphère affective et morale. Les accidents hystériques relèvent de la suggestibilité anormale des sujets ; les tares morales, d'ordre agénésique, relèvent de la dégénérescence mentale. D'ailleurs, l' hypersuggestibilité des hystériques n'est elle-même qu'une des modalités du déséquilibre psychique des dégénérés.

L'examen mental de l'empoisonneuse s'impose, dans la plupart des cas, comme une nécessité de l'instruction. Cette expertise, seule, peut établir la responsabilité de l'accusée.

Les dégénérées hystériques empoisonneuses doivent être internées. Elles doivent être internées dans l'un de ces asiles de sûreté pour psychopathes dangereux dont les aliénistes demandent depuis si longtemps la création. Pour ces infirmes de la

mentalité qui sont sur les frontières du crime et de la folie, il faut des établissements intermédiaires à la prison et à l'asile.

La condamnation à mort, la condamnation à la prison perpétuelle, mesures efficaces de protection pour la société, seraient des décisions contraires d'abord à l'esprit de justice, ensuite aux sentiments d'humanité que l'on doit aux infirmes.

Au double point de vue de la thérapeutique individuelle et de la protection sociale, la peine des condamnations à temps est une pratique souvent illusoire et dangereuse. Cette peine afflictive et infamante n'a, en effet, aucune action moralisatrice sur les infirmes congénitaux auxquels on l'applique. Elle a, d'autre part, un rôle protecteur très insuffisant pour la société, à laquelle sont rendus, sans contrôle, à l'expiration de leur peine, des dégénérés malfaisants et dangereux pour l'ordre public et la sécurité des personnes.

Il y aurait donc avantage à substituer l'internement à la condamnation à temps. L'étude prolongée et minutieuse des sujets internés pourrait permettre, à la rigueur, et dans des cas exceptionnels, de tempérer cet internement, en principe définitif, par l'essai de sorties conditionnelles et révocables.

L'étude historique et psychologique des empoisonneuses nous montre ainsi la permanence à travers les âges d'un type crimino-pathologique spécial, essentiellement féminin, d'un haut intérêt psychiatrique et médico-légal. L'histoire de ces empoisonneuses, également intéressante pour l'aliéniste et pour le magistrat, constitue un des chapitres les plus curieux de l'anthropologie criminelle.

VU :

Le président de thèse,
A. JOFFROY.

VU :

Le doyen,
M. DEBOVE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le vice-recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

I. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

- ALBERI (Eugene), de Florence. — *Vie de Catherine de Médicis*. Essai historique, 1838, traduit de l'italien, par M^{lle} Sala. Paris, 1844.
- ANONYME. — *Mémoires Historiques et Authentiques sur la Bastille*, dans une suite de près de trois cens Emprisonnemens, détaillés et constatés par des Pièces, Notes, Lettres, Rapports, Procès-Verbaux, trouvés dans cette Forteresse, et rangés par époques depuis 1475 jusqu'à nos jours, etc... 3 vol. Londres-Paris, 1789.
- APOLLONIUS DE RHODES. — *Jason et Médée*, gravures de Méaulle, traduction et notices de A. PONS. Paris, 1882.
- ARNAUD (Simone). — *Médeia*, drame en quatre actes en vers, dont un prologue. Paris, 1898.
- AUBIGNÉ (d') (L'*Histoire Universelle* du sieur). Maille, 1616.
- BARESTE (Eugène). — *La Marquise de Brinvilliers*. Paris, 1851.
- BATAILLE (Albert). — *Causes Criminelles et Mondaines*. Paris, 1885. 1895.
- BOS (Abbé du). — *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*.
- BOUCHOT (Henri). — *Catherine de Médicis*. Paris, 1899.
- CABANÈS. — *Les Morts mystérieuses de l'Histoire*. Paris, 1901.
- CAPPELLE (Marie, veuve LAFARGE). — *Mémoires écrits par elle-même*. 2 vol. Paris, 1841.
- *Suite écrite sur ses notes et contenant sa Correspondance*. 2 vol. Paris, 1842.
- *Heures de Prison*. Paris, 1854.
- CORNEILLE (Pierre). — *Médée*, tragédie en cinq actes et en vers. 1635.
- *Rodogune*, princesse des Parthes, tragédie en cinq actes et en vers, 1644.
- CORNÜ (M^r). — *Le Procès de la Marquise de Brinvilliers (1672-1676)*. Discours prononcé à la séance de rentrée de la Conférence du Stage

- des Avocats à la Cour de Cassation et au Conseil d'État (Gazette des Tribunaux, 31 déc. 1894-2 janv. 1895).
- DESCLÈS (A.). — *Nouveau dictionnaire d'histoire, de géographie, de mythologie et de biographie*. Paris, 1889.
- DUMAS (Alexandre). — *Les Crimes célèbres. Les Borgia*. 3 vol. Paris, 1854.
- *La Marquise de Brinvilliers*. Paris, 1856.
- EURIPIDE. — *Médée*.
- ESSARTS (Des, Nicolas-Toussaint Lemoyne). — *Causes Célèbres, curieuses et intéressantes, de toutes les Cours Souveraines du Royaume, avec les Jugemens qui les ont décidées*. 196 vol. Paris, 1775.
- ESTIENNE (Henry). — *Discours merveilleux de la vie, actions et déportemens de Catherine de Médecis, Roine-Mère*, 3^e édition, 1578.
- FOUQUIER (Armand). — *Causes Célèbres de tous les Peuples*. Paris.
- FRANTZ FUNCK-BRENTANO. — *Le Drame des Poisons*. Paris, 1903.
- *La Mort de Madame* in *Revue Encyclopédique* du 25 septembre 1897.
- GAYOT DE PITAVAL (François). — *Causes célèbres et intéressantes avec les Jugemens qui les ont décidées*. 20 vol. Paris, 1738-1743.
- GORDON (Alexandre). — *La vie du pape Alexandre VI et de son fils César Borgia*, trad. de l'anglais. 2 vol. Amsterdam, 1732.
- GORON. — *Mémoires* de M. Goron, ancien chef de la Sûreté.
- GREGOROVIVS (Ferdinand). — *Lucrèce Borgia*, trad. par Paul Regnaud, 2 vol. Paris, 1876.
- GRIFFET (Henri) (le R. P.). — *Traité des différentes sortes de Preuves qui servent à établir la Vérité de l'Histoire*. Liège, 1769.
- HUGO (Victor). — *Lucrèce Borgia*, 1833.
- LAURENT (Emile). — *L'Année Criminelle*, 1891.
- LEGOUVÉ (Ernest). — *Médée*, tragédie en trois actes et en vers.
- LEGUÉ (G.). — *Médecins et Empoisonneurs au XVII^e siècle*. Paris, 1896.
- LENORMANT (François). — *La légende de Sémiramis*. Premier Mémoire de Mythologie comparée (Mémoire présenté à l'Académie Royale de Belgique, classe des lettres, le 8 janvier 1872).
- LONGPIERRE (Hilaire, Bernard de Requeleyne, baron de). — *Médée*, tragédie en cinq actes et en vers. Paris, 1694.
- MASPERO (G.). — *Histoire ancienne de l'Orient Classique*. 3 vol. Paris, 1897.
- MATTHIEU (Pierre). — *Histoire de France, sous les Règnes de François I^{er}, Henry II, François II, Charles IX, Henry III, Henry IV, Louys XIII et des choses plus mémorables advenues aux autres Estats de la Chrestienté depuis cent ans*. Paris, 1631.
- MAZOYER (F.). — *Thésée*, tragédie en cinq actes et en vers. Paris, 1801.

- MENDÈS (Catulle). — *Médée*, drame en trois actes, en vers. Paris, 1903.
- MICHELET (J.). — *Histoire de France*. 1833.
- *Légendes Démocratiques du Nord. La Sorcière*. 1854.
- *Décadence morale du XVII^e siècle. La Brinvilliers* in *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1860, page 538.
- NASS (Lucien). — *Les Empoisonnements sous Louis XIV*, d'après les documents inédits de l'Affaire des Poisons, 1679-1682. Thèse de Doctorat en Médecine. Paris, 1898.
- OVIDE. — *Métamorphoses*.
- PIROT (Edme). — *Relation de la mort de la Marquise de Brinvilliers*, par Edme Pirot, docteur en Sorbonne, son confesseur (manuscrit de la Bibliothèque Nationale).
- RACINE (Jean). — *Britannicus*, tragédie en cinq actes et en vers, 1669.
- RENÉE (Amédée). — *Les Nièces de Mazarin*. Paris, 1856.
- ROBERT (Marc). — *Les Empoisonnements Criminels au XVI^e siècle*. Thèse de Doctorat en Médecine. Lyon, 1903.
- ROULLIER (G.). *La Marquise de Brinvilliers*. 2 vol. Paris, 1883.
- RYCKÈRE (Raymond de). — *L'Affaire Joniaux. Triple Empoisonnement*. Paris, 1895.
- SAINT-SIMON. — *Mémoires*.
- SECOISSE. *Recueil de pièces servant de preuves aux Mémoires sur les Troubles excités en France par Charles II, dit le Mauvais, roi de Navarre et comte d'Evreux*. Paris, 1735.
- SÉIGNÉ (Madame de). — *Lettres*, recueillies par M. Monmerqué. Paris, 1862.
- SOMET (Alexandre) et BELMONTET (Louis). — *Une fête de Néron*, tragédie en cinq actes et en vers. Paris, 1830.
- SUÉTONE. — *Auguste*.
— *Néron*.
- TACITE. — *Annales*.
- TITE-LIVE. — *Histoire romaine*.
- VOLTAIRE (François-Marie Arouet de). — *Sémiramis*, tragédie en cinq actes et en vers. 1748.
- *Dictionnaire philosophique*. Art. Empoisonnements. 1764.
- WIER (Jean). — *Histoires, disputes et discours des illusions et impostures des diables, des magiciens infames, sorcières et empoisonneurs*, s. l., 1579.

II. — PSYCHIATRIE. — MÉDECINE LÉGALE.

- ABRICOSSOF (Glaïra). — *L'Hystérie au XVII^e et XVIII^e siècles*. Thèse, Paris, 1897.
- ALLAMAN (Camille). — *Des Aliénés Criminels*. Thèse, Paris, 1891.

- ALOMBERT-GOGET (J.-G.). — *L'internement des aliénés criminels*. Thèse de Doctorat en Droit, Grenoble, 1902.
- AMÉRIC (Élie). — *La Responsabilité et la Pénalité chez les Dégénérés*. Thèse, Toulouse, 1905.
- ANDREU (Th.). — *De l'irresponsabilité des Hystériques en matière criminelle*. Thèse, Toulouse, 1905.
- AUBRY (Edmond). — *Contribution à l'étude des rapports de la simulation de la folie et de la dégénérescence*. Thèse, Nancy, 1900.
- AUBRY (Paul). — *La Contagion du Meurtre*. Paris, 1894.
- AXENFELD et HUCHARD. — *Traité des Névroses*. Paris, 1883.
- BABINSKI (J.). — *Définition de l'Hystérie* (Société de Neurologie de Paris. Séance du 7 novembre 1901).
- BALLET (Gilbert). — *Rapports de l'hystérie et de la folie*. Rapport au V^e Congrès des Médecins aliénistes et neurologistes de France. Clermont-Ferrand, 6-11 août 1894.
- Les aliénés criminels et les mesures à prendre contre les délinquants irresponsables. *La Médecine moderne*. N^o du 27 juillet 1895.
- *Les Psychoses*. In *Traité de Médecine* de Bouchard et Brissaud. Paris, 1906, tome X, page 803.
- BENOIT (Georges). — *De l'Empoisonnement criminel en général*. Thèse, Lyon, 1888.
- BLOCC (P.). — Stigmates de l'hystérie. *Gazette des Hôpitaux*, 1892.
- État mental dans l'hystérie. Revue générale. *Gazette des Hôpitaux*, 25 novembre 1893.
- BRIERRE DE BOISMONT. — De la nécessité de créer un établissement spécial pour les aliénés vagabonds et criminels. *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, avril 1846, page 396.
- BRIQUET (P.). — *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie*. Paris, 1859.
- BROUARDEL (P.). — *L'Infanticide*. Paris, 1897.
- *Les Empoisonnements criminels et accidentels*. Paris, 1902.
- CABADÉ. — *La Responsabilité Criminelle*, 1894.
- CABANÈS et NASS (L.). — *Poisons et Sortilèges*, 2 vol. Paris, 1903.
- CAZANOVE. — *Les femmes dans la foule. Leur responsabilité criminelle*. Thèse, Bordeaux, 1904.
- CHAPUIS (A.). — *Précis de Toxicologie*, 2^e édition. Paris, 1889.
- CHARCOT (J.-M.). — *Leçons sur les Maladies du Système nerveux*, 3 vol. Paris, 1887-1892.
- *Leçons du Mardi à la Salpêtrière*, 2 vol. Paris, 1889-1892.
- CHARUEL (Léon). — *De la Simulation de la folie chez les aliénés*. Thèse, Paris, 1893.
- COLIN (Henri). — *Essai sur l'État mental des Hystériques*. Thèse, Paris, 1890.

- *État mental des Hystériques*, in *Traité de Pathologie mentale* publié sous la direction du Dr Gilbert BALLET. Paris, 1903, page 846.
- COLLINEAU. — L'hystérique. *Archives d'Anthropologie Criminelle*, 1889, pages 194, 327.
- COSTES (Fr.-M.). — *La vie psychique des hystériques et leur responsabilité devant la loi pénale*. Thèse, Toulouse, 1898.
- CULLERRE (A.). — *Les Frontières de la Folie*. Paris, 1888.
- Infanticide et Hystérie. Extrait des *Archives de Neurologie*, août 1895, n° 102.
- *Traité pratique des Maladies mentales*. Paris, 1890.
- DALLEMAGNE (J.). — *Dégénérés et Déséquilibrés*. Bruxelles, 1894.
- DEJERINE (J.). — *L'Hérédité dans les Maladies du Système nerveux*. Thèse agrég., Paris, 1886.
- DUPRÉ (E.). — La Mythomanie. Étude psychologique et médico-légale du mensonge et de la fabulation morbides. *Bulletin Médical*, 1905, nos 23, 25, 27.
- EVENO (J.). — *L'Homicide dans la mélancolie. Considérations générales sur les états mélancoliques au point de vue du diagnostic différentiel et médico-légal*. Thèse, Paris, 1905.
- ESCANDE DE MESSIÈRES (M.-E.). — *Les Rêves chez les Hystériques*. Thèse, Bordeaux, 1895.
- FÉRÉ (Ch.). — *Dégénérescence et Criminalité. Essai physiologique* 2^e édition. Paris, 1895.
- FERESTER (H.). — *Sur la Responsabilité dans les Crimes*. Thèse, Paris, 1897.
- FLANDIN (Charles). — *Traité des Poisons ou Toxicologie appliquée à la Médecine légale, à la Physiologie et à la Thérapeutique*, 3 vol. Paris, 1846.
- FONTANILLES (Maurice). — *De la folie morale. Des degrés dans la responsabilité morale*. Thèse, Toulouse, 1902.
- FRIOT (Louis). — *Études cliniques sur les aliénés dangereux dits criminels*. Thèse, Bordeaux, 1890.
- GARNIER (Paul). — La Simulation de la folie et la loi sur la relégation. *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, 1888, tome I, page 97.
- *Internement des Aliénés. Thérapeutique et législation*. Paris, 1898.
- *Les Asiles de Sûreté. Médecine moderne*, octobre 1898.
- GILLES DE LA TOURETTE. — Considérations sur les Ecchymoses spontanées et sur l'état mental des hystériques. *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, 1890, n° 2, page 49.
- *Traité Clinique et Thérapeutique de l'Hystérie*. Paris, 1891.
- GRASSET (J.). — Le problème physio-pathologique de la Responsabilité. *Journal de Psychologie*, mars-avril 1905.

- GRANIER (Camilie). — *La Femme Criminelle*. Paris, 1906.
- GRIESINGER. — *Traité des Maladies mentales*, 1865.
- GUÉRIN (G.). *Poisons et Empoisonnements*. Leçon inaugurale. Nancy, 1902.
- GUYOT (Charles). — *Variations de l'État mental et Responsabilité*. Thèse, Bordeaux, 1896.
- HAMMOND. — *Traité des Maladies du Système nerveux*, 1879.
- HUCHARD (Henri). — Caractère, mœurs, état mental des hystériques. *Archives de Neurologie*, tome I, page 187.
- JANET (Pierre). — *L'automatisme psychologique*. Paris, 1889.
- La Suggestion chez les Hystériques. *Archives de Neurologie*, t. II, p. 448.
- *Contribution à l'étude des accidents mentaux chez les hystériques*. Thèse, Paris, 1893.
- *État mental des hystériques. Les Stigmates mentaux*. Bibl. Charcot-Debove. Paris, 1893.
- *État mental des Hystériques. Les Accidents mentaux*. Bibl. Charcot-Debove. Paris, 1894.
- JEAN (Louis). — *Études cliniques sur les aliénés dangereux dits criminels*. Thèse, Paris, 1885.
- KÉRAVAL (P.). *Des mesures à prendre à l'égard des aliénés criminels*. — XIV^e Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France. Pau, 1-7 août 1904.
- KRAFFT-EBING. — *La Responsabilité Criminelle et la Capacité Civile dans les états de trouble intellectuel*. Trad. Châtelain. Paris, 1875.
- *Psychopathia Sexualis avec Recherches spéciales sur l'Inversion sexuelle*. Trad. de la 8^e édit. allemande par Émile Laurent et Sigismond Csapo. Paris, 1895.
- *Traité Clinique de Psychiatrie*. Trad. de la 5^e édit. allemande par Émile Laurent. Paris, 1897.
- *Médecine légale des Aliénés*. Édit. française, trad. par A. Rémond, 1900.
- KRAUSS (A.). — *Die Psychologie des Verbrechens. Ein Beitrag zur Erfahrungsseelenkunde*. Tübingen, 1884.
- LACASSAGNE (A.). — *Précis de Médecine légale*. Paris, 1906.
- LALANNE (Jean). — *Les Persécutés Mélancoliques. Contribution à l'étude des rapports de la mélancolie et du délire de persécution*. Thèse, Bordeaux, 1897.
- LANDOUZY. — *Traité de l'hystérie*. Paris, 1846.
- LASÈGUE. — Les Hystériques, leur perversité, leurs mensonges. *Annales médico-psychologiques*, 1881, tome II, page 111.
- LAURENT (Armand). — *Étude médico-légale sur la Simulation de la folie*. Paris, 1866.

- LEGRAND DU SAULLE. — Étude médico-légale sur l'hystérie et sur le degré de responsabilité des hystériques et des aliénés devant la loi. *Annales médico-psychologiques*, 1860, page 95.
- La Responsabilité partielle dans les névroses. *Annales médico-psychologiques*, 1863, t. I, page 209.
- *La Folie devant les tribunaux*. Paris, 1864.
- *Les Hystériques. État physique et État mental. Actes insolites, délictueux et criminels*. Paris, 1883.
- LEGRAND DU SAULLE, BERRYER et POUCHET. — *Traité de Médecine légale, de jurisprudence médicale et de toxicologie*. Paris, 1886.
- LEMONNIER (Charles). — *Essai sur les modifications à apporter à la loi de 1838 à l'égard des aliénés criminels*. Thèse, Paris, 1884.
- LEWIN (L.). — *Traité de Toxicologie*, traduit et annoté par G. Pouchet. Paris, 1903.
- LOCARDS (Edmond). — *La Médecine judiciaire en France au XVII^e siècle*. Lyon, 1902.
- LONGBOIS. — Contribution à l'étude de l'État mental des hystériques. *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, 1891, tome II, page 63.
- MAGNAN et LEGRAIN. — *Les Dégénérés*. Paris, 1895.
- MARQUÉZY (M.). — L'homme hystérique. *Bulletin Médical*, 1888, n^{os} 68 et 69.
- MARTIN (Étienne). — La question de la responsabilité atténuée devant la Société générale des Prisons. *Archives d'Anthropologie Criminelle et de Criminologie*, 15 août-15 septembre 1905.
- MASSON (A.). — *La Sorcellerie et la Science des Poisons au XVII^e siècle*. Paris, 1904.
- MAUDSLEY. — *Le Crime et la Folie*. Paris, 1874.
- MAUPATÉ (Léon). — *Criminalité et Dégénérescence. Recherches d'anthropologie criminelle chez l'enfant*. Thèse, Paris, 1893.
- MAZEU (Louis). — *De la Simulation de la folie chez les criminels*. Th., Montpellier, 1904.
- MOEBIUS. — Ueber den Begriff der Hysterie. *Centralblatt für Nerven Heilkunde*, t. XI, 1888, n^o 3.
- MORACHE (G.). — *La Responsabilité. Étude de socio-biologie et de Médecine légale*. Paris, 1906.
- OGIER (J.). — *Traité de Chimie Toxicologique*. Paris, 1899.
- OLIVIER (Maurice). — *Études Cliniques relatives à l'internement des aliénés réputés criminels*. Thèse, Paris, 1903.
- PARANT (V.). — Note sur la transformation de la folie simulée en folie véritable. *Société médico-psychologique*. Séance du 30 mars 1885.
- PAREAU (Jean-Henri). — *Les Dégénérés Hystériques au point de vue médico-légal*. Thèse, Bordeaux, 1899.

- PETIT (Albert). — *D'une classe de délinquants irresponsables intermédiaires aux aliénés et aux criminels. Clinique, Assistance, Médecine légale.* Thèse, Paris, 1900.
- PETIT (Henri). — *Les Aliénés dits Criminels. Dégénérés, Débiles, Amoraux.* Thèse, Paris, 1904.
- PITRES (A.). — *Leçons Cliniques sur l'Hystérie et l'Hypnotisme,* 2 vol. Paris, 1891.
- PITRES et RÉGIS. — *Obsessions et Impulsions.* Paris, 1902.
- RÉGIS (E.). — *Les Régicides dans l'histoire et dans le présent.* Paris, 1890.
- *Précis de Psychiatrie,* 3^e édition. Paris, 1906.
- RÉMOND (A.). — *Maladies Mentales,* 1904.
- RIANT. — *L'Irresponsabilité devant la Justice.* Paris, 1888.
- RICHARD (P.-A.-M.). — *Le Mensonge chez la femme hystérique.* Th., Bordeaux, 1902.
- RICHER (Paul). — *Études Cliniques sur la Grande Hystérie ou Hystéro-Épilepsie.* Paris, 1885.
- ROBINET DE CLÉRY. — *Les Crimes d'Empoisonnement.* Extrait de la Vie Contemporaine, 1^{er} juin 1894.
- ROGUES DE FURSAC (J.). — *Manuel de Psychiatrie.* Paris, 1903.
- ROUBINOWITCH (J.). — *Hystérie mâle et Dégénérescence.* Thèse, Paris, 1890.
- SAUTTER (Raoul). — *Etude sur le crime d'empoisonnement.* Thèse de Doctorat en Droit. Paris, 1896.
- SCHULE. — *Traité des Maladies mentales.* Traduction française. Paris, 1888.
- SÉRIEUX (Paul). — *Les asiles spéciaux pour les condamnés aliénés et les psychopathes dangereux. Revue de Psychiatrie.* Juillet, 1905.
- SIGHELE (Scipio). — *La Folla delinquente,* Turin, 1891.
- SIPP (Albert). — *Les aliénés dangereux au point de vue clinique et administratif.* Thèse, Lyon, 1895.
- SIZARET. — *Etude sur la simulation de la folie.* Thèse, Nancy, 1888.
- SOCQUET (J.). — *Contribution à l'étude statistique de la Criminalité en France, de 1826 à 1880.* Thèse, Paris, 1883.
- SOLLIER. — *Genèse et nature de l'hystérie.* Rome, 1894.
- STRUMPELL. — *Ueber die Entstehung und die Heilung von Krankheiten durch Vorstellungen.* Erlangen, 1892.
- TABARAUD (M.). — *Des rapports de la dégénérescence mentale et de l'hystérie.* Thèse, Paris, 1888.
- TARDE (G.). — *Etudes pénales et sociales* (Bibliothèque de Criminologie). Paris, 1892.
- TARDIEU (Ambroise). — *Etude médico-légale et clinique sur l'Empoisonnement.* 2^e édition. Paris, 1875.

- *Etude médico-légale sur la folie*. 2^e édition.
Paris, 1880.
- THIERRY (Henry). — *De la Responsabilité atténuée. Etude médico-légale*. Thèse, Paris, 1891.
- THIVET. — Simulation et Dissimulation de la folie. *Annales médico-psychologiques*, 1904, tome II, page 236.
- Simulation sur une base morbide. *Société médico psychologique*.
Séance du 26 mars 1906.
- VALLON (Charles). — *La Pathologie mentale au point de vue administratif et judiciaire* (in *Traité de Pathologie mentale*, publié sous la direction de BALLET (Gilbert). Paris, 1903, page 1363.
- VELASQUEZ DE CASTRO. — La Responsabilidad en las hystericas (Estudio medico-legal). *Independ. med. Barcelone*, 1892.
- VIGOUROUX (A.). — Considérations sur les réactions criminelles des aliénées et sur l'opportunité de l'internement précoce. *La Tribune Médicale*. 15 mai 1895, page 392.
- ZACCHIAS (Paul). — *Quaestiones medico-legales*, 1674.
-

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
FIG. 1. — Thésée reconnu par son père. Tableau de Paul Jourdy (Musée de Dijon).	26
FIG. 2. — Locuste et Néron. — Locuste essaye, en présence de Néron, le poison préparé par Britannicus. Tableau de M. Sylvestre.	26
FIG. 3. — Catherine de Médicis.	33
FIG. 4. — Marie-Madeleine d'Aubray, marquise de Brinvilliers (d'après Le Brun).	38
FIG. 5. — La marquise de Montespan (Plon et Nourrit, éditeurs). .	64
FIG. 6. — Marie Cappelle, femme Lafarge (Extrait de l'ouvrage de Camille GRANIER. <i>La Femme criminelle</i> . Paris, 1906. O. Doin, éditeur).	73
FIG. 7. — M ^{me} Joniaux (Extrait de l'ouvrage de M. Camille GARNIER. <i>La Femme criminelle</i> . Paris, 1906. O. Doin, éditeur).. .	76
FIG. 8. — R. D..., veuve G... (Extrait de l'ouvrage de M. Camille GRANIER. <i>La Femme criminelle</i> . Paris, 1906. O. Doin, éditeur)..	77

TABLE DES PIÈCES JUSTIFICATIVES

Nos	Pages.
I. — Expertise des poisons trouvés dans la cassette de Sainte-Croix.	14
II. — État des connaissances toxicologiques en 1738 (Extrait de Gayot de Pitaval).	15
III. — Confession de M ^{me} de Brinvilliers.	44
IV. — Arrêt rendu contre la marquise de Brinvilliers.	45
V. — La mort de la Brinvilliers. Lettre de M ^{me} de Sévigné.	47
VI. — La mort de la Brinvilliers. 2 ^e lettre de M ^{me} de Sévigné.	48
VII. — La Demoiselle de la Grange (Extrait des Mémoires historiques et authentiques de la Bastille).	49
VIII. — Les derniers moments de la Voisin. Lettre de M ^{me} de Sévigné.	55
IX. — Olympe de Mancini. Extrait des Mémoires de l'abbé de Choisy.	60
X. — Marie-Anne de Mancini. Extrait des Mémoires Historiques et Authentiques de la Bastille.	62
XI. — La comtesse du Roure. M ^{me} Le Féron. La duchesse de Vivonne (Extrait des Mémoires Historiques et Authentiques de la Bastille).	67
XII. — Lettre de Rachel Dupont, femme Galtié.	99
XIII. — Une Expertise toxicologique en 1384. Extrait de Secousse. Mémoires sur Charles II le Mauvais.	103
XIV. — Lettre de M ^{me} Levaillant.	106
XV. — Lettre de Dona Catalina de Viariza.	106
XVI. — Lettre d'Hélène Daniloff, femme Weiss.	106
XVII. — Extraits des œuvres de Marie Cappelle, veuve Lafarge.	107
XVIII. — Pensées sur mon cher mort, de Rachel Dupont, femme Galtié.	108
XIX. — Margarethe Zwanziger, dite Nanette Schloenleben. Exposé des faits.	110
XX. — Empoisonnement de deux filles par leur mère. Affaire de Mrs Haggie.	116

N ^{os}	Pages.
XXI. — Christiane Edmunds. Exposé des faits.. . . .	418
XXII. — Marie Jeanneret. Considérations médico-légales par le D ^r Châtelain.. . . .	419
I. Historique.	420
II. Examen psychologique.	429
III. Conclusions.. . . .	436
XXIII. — Rachel Dupont, femme Galtié.	438
1 ^o Acte d'accusation.	438
2 ^o Rapport sur l'état mental par MM. Anglade, Pitres et Régis.	444
3 ^o Détails rétrospectifs.	466
XXIV. — Rapport médico-légal sur l'état mental de la nommée Marie Langlois, femme Droin, par M. H. Girard. . . .	472
XXV. — Tentative de suicide. Empoisonnement.	479
XXVI. — Rapport médico-légal sur l'état mental de la fille Kerdal, par le D ^r Billod.. . . .	484
XXVII. — Rapport médico-légal sur l'état mental de D..., veuve X..., par le D ^r E. Renaudin.	491
XXVIII. — Les craintes d'empoisonnement de Napoléon I ^{er} (Extrait des Mémoires du chancelier Pasquier)..	202
XXIX. — Mort de Jeanne d'Albret, Royne de Navarre (Extrait de l'Histoire de France de Pierre Matthieu).	204
XXX. — Mort de la Royne de Navarre (Extrait de Secousse. Mé- moires sur Charles II le Mauvais).	205
XXXI. — Mort de Louis de Bavière (Extrait de Voltaire. Annales de l'Empire)..	205
XXXII. — Toxicophobie par le D ^r Kelp.. . . .	207

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.	9
I. — ÉTUDE HISTORIQUE	
CHAPITRE I. — Les Empoisonneuses et la Fable. L'Histoire de l'Orient classique.	17
CHAPITRE II. — Les Empoisonneuses à Rome et dans l'Italie moderne.	25
CHAPITRE III. — Les Empoisonneuses au xvii ^e siècle. La Marquise de Brinvilliers.	37
CHAPITRE IV. — La Chambre Ardente. Marchandes de Poisons et Empoisonneuses.	49
CHAPITRE V. — Les Empoisonneuses au xviii ^e , au xix ^e et au xx ^e siècles.. . . .	69
II. — ÉTUDE CLINIQUE	
CHAPITRE I. — Les Dégénérées hystériques.	79
CHAPITRE II. — Les Dégénérées hystériques. Observations.	110
CHAPITRE III. — Les Mélancoliques empoisonneuses.. . . .	171
CHAPITRE IV. — Les Empoisonneuses et la Simulation de la folie.. . . .	181
CHAPITRE V. — Les « Fausses Empoisonneuses ».	200
III. — COSNIDÉRATIONS MÉDICO-LÉGALES.. . . .	209
CONCLUSIONS.. . . .	247
BIBLIOGRAPHIE.	249
TABLE DES GRAVURES.	229
TABLE DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.	230